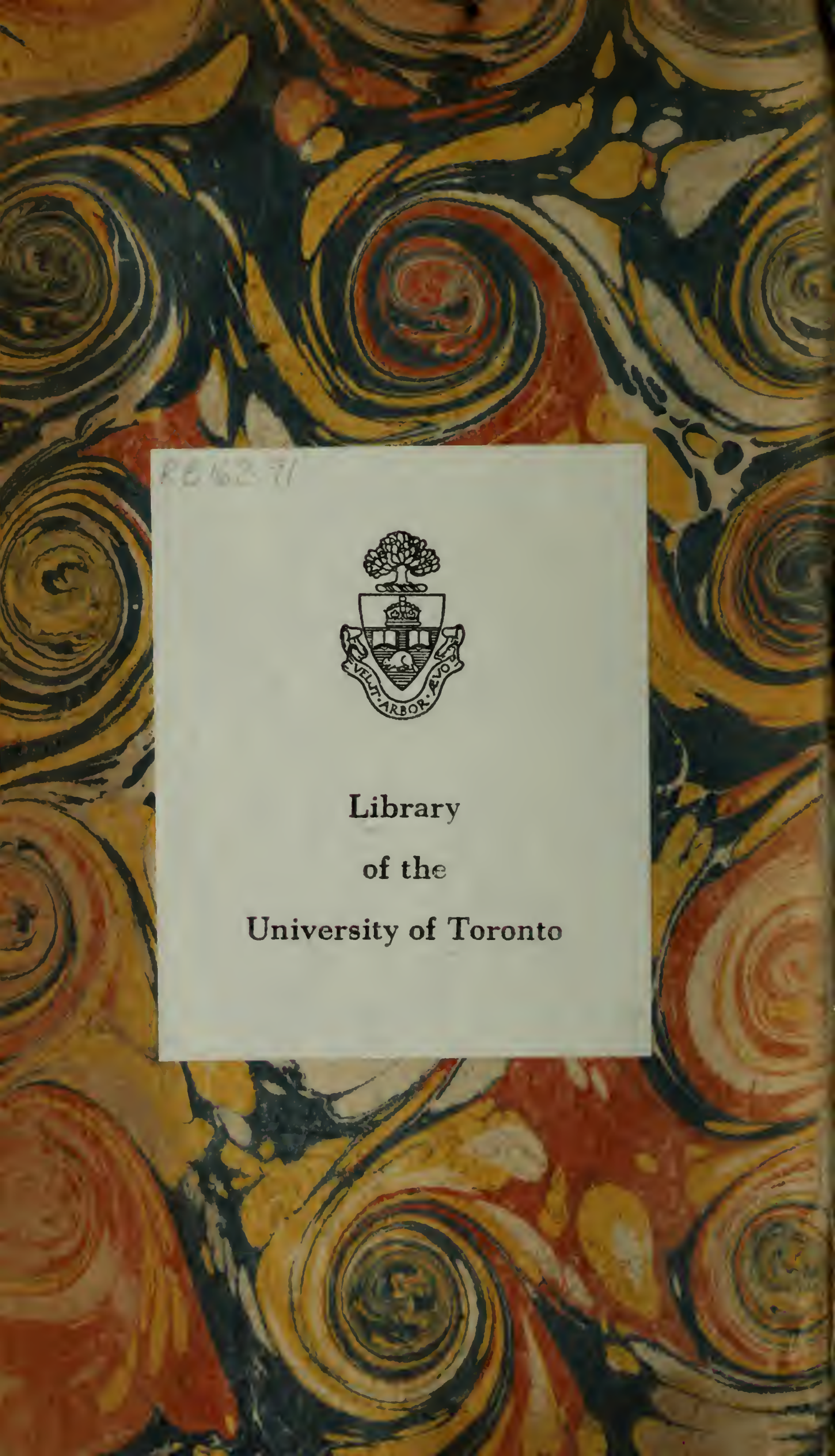
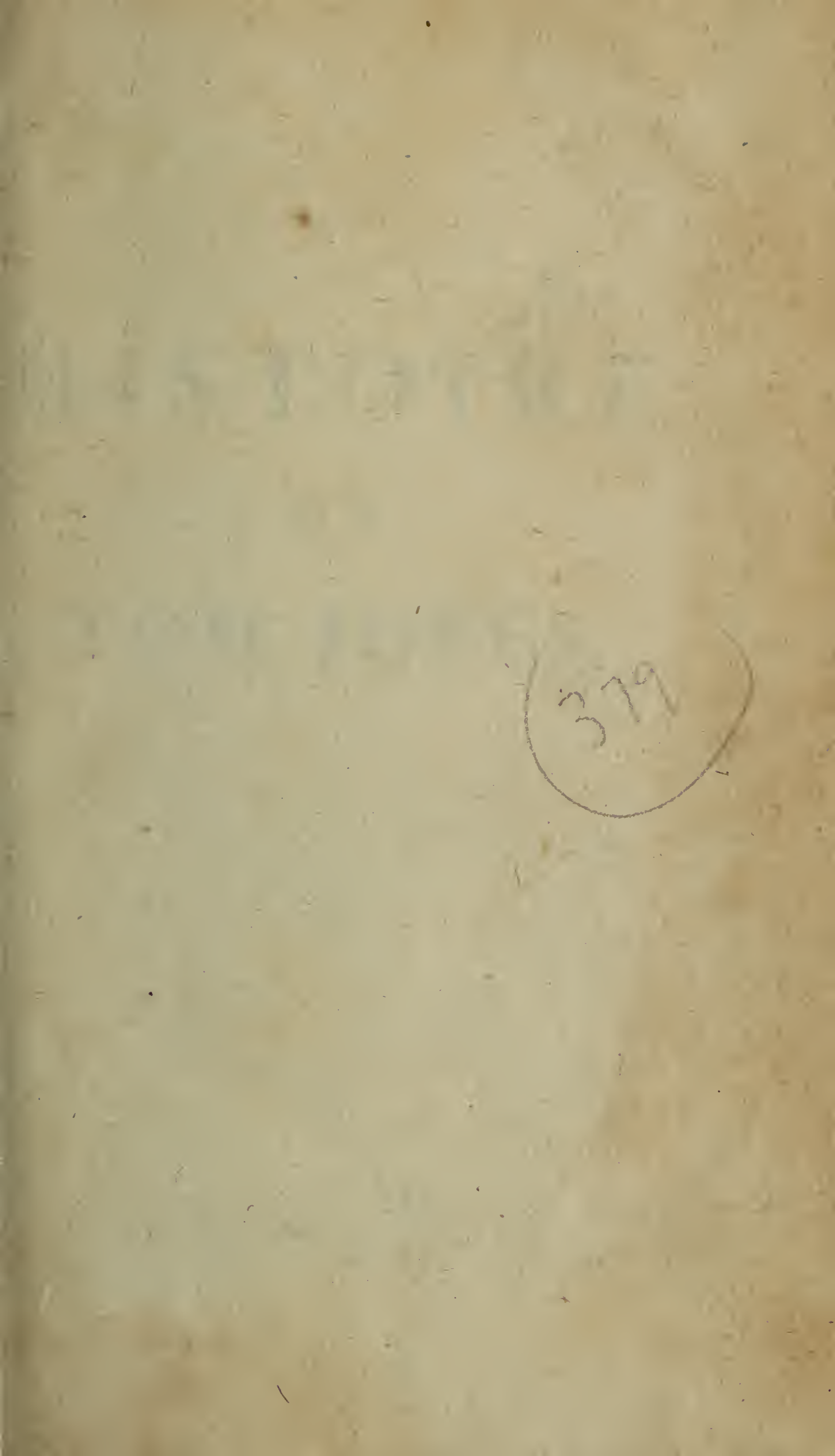
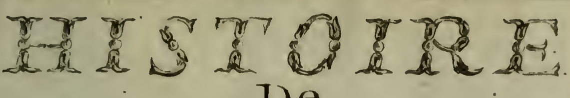



VELUT ARBOR ÆVO
Library
of the
University of Toronto





HISTOIRE
DE
TOM JONES.



De TOM JONES,

ou

L'ENFANT TROUVÉ,

Traduction de l'Anglois de M. FIELDING.

Par M. de la Place.

Enrichie d'Estampes dessinées

Par M. GRAVELOT.

3e Edition Revuë & Corrigée.

Tome III



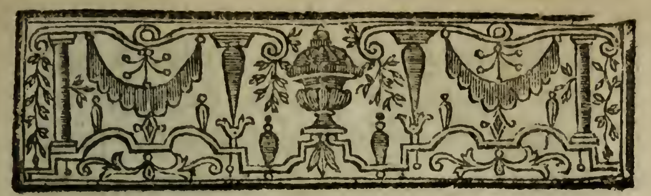
A LONDRES.

se trouve A PARIS

Chez ROLLIN fils Quay des Augustins.

1751.

Charpentier Sc.



L'ENFANT TROUVE, OU HISTOIRE DE TOM JONES.

LIVRE TREIZIÉME.

Contenant l'espace de douze jours.

CHAPITRE PREMIER.

Extrait d'invocation.

'AUTEUR Anglois, effrayé de la nouvelle carriere dans laquelle il introduit ses Héros, fait ici une invocation générale, en style gravement comique; mais dont le Traducteur

a déſeſpéré de faire paſſer à ſon gré toutes les graces dans notre langue. Il laiſſe à des plumes plus exercées, & par conſéquent plus hardies, l'honneur de tenter certaines entrepriſes qu'il reconnoît ſincérement au-deſſus de ſes forces. Plus occupé de l'intérêt qu'inſpirent *Jones* & ſon amante, que des brillans détails dont leur Hiſtoire eſt ſemée, il ſe flatte que les Lecteurs, affectés du même ſentiment, lui pardonneront ce défaut d'exactitude, en faveur du plaiſir de perdre moins ſouvent de vuë des perſonnages que l'Auteur Anglois a rendus ſi dignes d'être aimés. Le Traducteur ſupprime donc la premiere partie de l'invocation, pour en crayonner, peut-être hélas ! encore très-foiblement la ſeconde.

O Génie ! s'écrie *M. Fielding*, ô toi précieux don du Ciel ! toi, dont le ſecours ſeul nous rend capables de lutter contre le cours vulgaire des choſes d'ici-bas ; toi, qui fais germer ces divines ſemen-

ces que l'art mûrit, & conduit à la perfection, viens, accours, ſois mon guide ! que ton flambeau m'éclaire, & me dirige à travers les détours obſcurs & tortueux, qui dérobent à l'œil mortel les ſublimes opérations de la Nature. Hâte-toi de m'initier dans ſes profonds myſteres ; daigne me dévoiler ces reſſorts imperceptibles aux profanes, & qui font pourtant mouvoir l'univers. Enſeigne-moi, ce qui pour toi ſeul eſt aiſé, à connoître l'homme mieux qu'il ne ſe connoît lui-même. Ecarte ces nuages qui offuſquent l'intelligence des humains, qui leur font proſtituer l'encens à l'artifice, & haïr des objets dignes à peine de leur mépris. Arrache le voile de la ſageſſe à l'amour-propre, de la libéralité à l'avarice, de la gloire à l'orgueil. Et vous, que ce divin génie inſpira, échauffa de ſa vive lumiere, *Ariſtophane*, *Lucien*, *Cervantes*, *Rabelais*, *Moliere*, *Shakeſpeare*, *Swift*, & *Marivaux* ! accourez, venez remplir mes pages

de vos vives & brillantes ſaillies.
Que l'homme apprenne enfin à ſe contenter de rire des travers de ſes ſemblables, & à connoître les ſiens propres.

Et toi, compagne preſque toujours conſtante du vrai génie, aimable *Humanité*, fais paſſer dans mon cœur ce que tes ſentimens ont de plus tendre. Si tes deux plus chers favoris, *Allen*, & *Littleton* *, ſont ſeuls dépoſitaires de tes tréſors, implore-les pour moi; dérobe-les, s'il le faut, en ma faveur; ſans ce ſecours, tous mes tableaux ſeront ſans vie. Ce n'eſt qu'avec ton aide, qu'on peut peindre énergiquement la grandeur d'ame, l'amitié déſintéreſſée, le véritable amour, la bonté du cœur, la vive gratitude, l'indulgente pitié.

Je t'invoque; *O Science!* Car ſans toi,

L'ouvrage du génie eſt toujours imparfait.

Ne laiſſe point broncher ma plu-

---

* C'eſt au dernier que M. Fielding a dédié ſon Ouvrage.

me. Souviens-toi, que fidéle à ton culte, tu m'as vû, dès l'âge le plus tendre, eſſayer d'embellir tes Autels. Quitte un inſtant ce vaſte & précieux amas de richeſſes, dont l'Antiquité t'éleva de ſi glorieux trophées ; & ſonge, combien je ſuis pauvre : l'heureux & ſçavant *Warburton* * eſt trop riche, pour m'envier un peu de tes faveurs.

Viens enfin, utile *Expérience*, ame & bouſſole du commerce des hommes ſages, bons, ſçavans & polis ! Toi, que tous les différens caractéres amuſent, qui trouves également à t'inſtruire au lever d'un Miniſtre, & au ſouper de ſon dernier Commis ; qui vois d'un œil également attentif, les airs panchés d'une Ducheſſe dans ſon caroſſe, & ceux d'une Marchande dans ſa boutique. C'eſt par toi ſeule, que les mœurs & les ridicules des hommes nous peuvent

* M. Warburton eſt célebre dans la Littérature.

être bien connus : ſans toi, le Pédant reclus & ſédentaire, quoique très-ſçavant à certains égards, eſt preſque toujours étranger dans ſon propre pays.

Accourez donc, s'il eſt poſſible, en plus grand nombre encore : l'ouvrage que j'entreprens, eſt difficile. Si vous êtes ſourds à ma voix, je ſuis perdu ; mais ſi vous m'exaucez, j'eſpere.

CHAPITRE II.

JONES à Londres.

CE ne fut que le lendemain de ſon arrivée dans cette grande Ville, que *Jones*, qui s'étoit déja épuiſé en recherches vaines, fut conduit par un des laquais du Pair d'*Irlande*, à la porte de Madame *Fitz-Patrick*, où il apprit par la femme-de-chambre, que *Sophie* en étoit partie depuis un quart-d'heure ; mais qu'on ignoroit pour

quel endroit. La même réponſe lui fut faite de la part de Madame *Fitz-Patrick*, qui regardant *Jones* comme un émiſſaire de M. *Weſtern*, étoit trop généreuſe pour trahir ſa couſine.

Quoique notre Héros n'eût jamais vu Madame *Fitz-Patrick*, il avoit pourtant oui dire, qu'une couſine de *Sophie* avoit épouſé un homme de ce nom. Il ſe ſouvint alors de l'hiſtoire de ce mariage, qu'il avoit autrefois oui raconter, & fut d'autant plus ſurpris de la réponſe qu'il avoit reçuë de la part de cette Dame. Cette refléxion lui fit prendre le parti de demander à parler à Madame *Fitz-Patrick* elle-même : mais cet honneur lui fut poſitivement refuſé.

Jones, quoiqu'élevé loin de la Cour, avoit pourtant plus d'éducation que bien des gens qui la fréquentent, & étoit incapable d'aucun mauvais procédé, ſurtout envers les femmes. Lorſque le refus de la Dame lui fut notifié par la femme-de-chambre,

il répondit ; que ſi le moment préſent n'étoit pas convenable, il repaſſeroit l'après-midi, dans l'eſpérance que Madame *Fitz-Patrick* ne lui refuſeroit pas l'honneur de la ſaluer. L'air de douceur & de politeſſe dont il aſſaiſonna ce peu de mots, joint aux agrémens de ſa figure, firent aſſez d'impreſſion ſur la Soubrette, pour l'intéreſſer en faveur de *Jones*, & pour l'engager à prier ſa maîtreſſe de ne pas refuſer ſa porte à un auſſi aimable Cavalier, au cas qu'il revînt dans l'après-dînée.

Jones ſoupçonnoit fortement que *Sophie* étoit encore chez ſa couſine ; mais, que le reſſentiment de ce qui s'étoit paſſé à l'Hôtellerie d'*Upton*, avoit motivé le refus qu'il venoit d'eſſuyer.

Après avoir dépêché *Partridge*, pour lui chercher un logement un peu plus décent que celui où ils étoient deſcendus en arrivant, il ſe mit en ſentinelle dans une allée vis-à-vis la porte de la maiſon qui lui recéloit ſon Amante. Notre Hé-

ros y reſta conſtamment juſqu'au ſoir, & n'en vit ſortir qu'un domeſtique. Il partit alors pour faire ſa viſite à Madame *Fitz-Patrick*, qui eut enfin la bonté de l'admettre.

Il eſt un certain air de Nobleſſe naturelle, que tout le pouvoir de l'ajuſtement ne peut ni donner, ni cacher; & M. *Jones*, comme nous l'avons déja remarqué, le poſſédoit au degré le plus éminent. Il fut par conſéquent un peu moins mal reçu de la part de la Dame, que ſon habillement ne ſembloit le promettre: on le pria même de s'aſſeoir.

Le Lecteur eſt peu curieux, ſans doute, de ſçavoir toutes les particularités d'une converſation, dont M. *Tom* n'eut pas lieu d'être fort ſatisfait. Car, quoique Madame *Fitz-Patrick* n'eût pas tardé à voir un amoureux en lui, (en pareil cas, les femmes ont des yeux d'Epervier) elle penſoit pourtant, qu'il n'eût pas été bien à elle de trahir ſon amie, en

ſaveur d'un galant de cette eſpece: Elle croyoit, en un mot, parler à M. *Bliſil* lui-même, à cet amant que déteſtoit *Sophie ;* & toutes les réponſes qu'elle avoit adroitement tirées de *Jones*, concernant la famille de M. *Alworthy*, la confirmoient encore dans cette opinion. Elle ſe tint, par conſéquent, ſur ſes gardes, évita ou refuſa de donner aucun éclairciſſement ſur l'aſile qu'avoit choiſie *Sophie*, & n'accorda qu'à peine au pauvre *Jones* la permiſſion de revenir la voir le lendemain.

Dès qu'il fut ſorti, Madame *Fitz-Patrick* fit part de ſon ſoupçon, concernant M. *Bliſil*, à ſa femme-de-chambre, qui lui répondit avec feu, non Madame, vous vous trompez: il eſt trop bel homme, & trop aimable, ſelon moi, pour qu'il ſe trouve une femme d'aſſez mauvais goût pour ſe ſauver ainſi de lui. Je le prens, moi, pour M. *Jones*, & je le parierois.... M. *Jones !* dit la Dame, quel eſt donc cet homme-là ?

Le Lecteur ſçait que *Sophie*, en racontant ſon hiſtoire à ſa couſine, n'avoit pas dit un mot de lui ; mais Madame *Honora* n'avoit pas été ſi diſcrette avec ſa conſœur *Abigail*, à qui elle avoit raconté toute l'hiſtoire de *Jones*, que celle-ci apprit alors à ſa maîtreſſe.

Madame *Fitz-Patrick*, après cette découverte, revint aiſément à l'avis de ſa femme-de-chambre ; & trouva des charmes dans l'Amant aimé, qui ne l'avoient frapée que foiblement dans celui qu'elle croyoit haï. Tu as raiſon, *Betty*, lui dit-elle ; il a très-bonne mine ; & je ne m'étonne plus, ſur ce que tu me rapportes des diſcours d'*Honora*, que tant de femmes ayent eu du goût pour lui. Je ſuis fâchée maintenant de ne lui avoir pas dit où étoit ma couſine.....

Cependant, s'il eſt auſſi libertin qu'on te l'a dit, ce ſeroit pitié qu'elle le revît encore : ce ſeroit une fille perdue, ſi elle épouſoit un libertin, & qui pis eſt un gueux, ſans le conſentement de ſon pere....

Non, s'il eſt tel qu'on te l'a peint, je ne puis vouloir tant de mal à *Sophie* : j'ai trop éprouvé les infortunes de ces ſortes de mariages.

L'arrivée de *Mylord* interrompit cette converſation. Et comme il ne ſe paſſa rien de nouveau, ni d'extraordinaire dans cette viſite, nous terminerons ici ce Chapitre.

CHAPITRE III.

Projet de Madame FITZ-PATRICK, *Sa viſite à* LADY BELLASTON.

MAdame *Fitz-Patrick*, avant que de s'endormir, fut longtems occupée de ſa couſine, & de M. *Jones* : elle étoit réellement un peu offenſée du peu de franchiſe de la premiere à ſon égard. En méditant ſur tout ceci, il lui vint dans la tête, qu'un moyen certain de ſe raccommoder elle-même avee M. *Weſtern* & ſa ſœur, étoit d'empêcher que *Sophie* ne revît

Jones ; & de la remettre , s'il étoit possible , entre les mains de son pere.

Comme cette réconciliation faisoit le plus cher des vœux de cette Dame , l'espoir du succès lui parut si probable , qu'elle ne songea plus qu'aux moyens les plus propres à faire réussir son projet.

Si le Lecteur veut se ressouvenir que la connoissance de *Sophie* avec *Mylady Bellaston* s'étoit faite chez Madame *Western* , & que Madame *Fitz-Patrick* demeuroit alors chez elle avec *Sophie* , il n'aura pas besoin d'autre éclaircissement pour concevoir que Madame *Fitz-Patrick* étoit connuë de Mylady *Bellaston.* D'ailleurs , elle étoit sa parente , ainsi que *Sophie* , quoique dans un dégré plus éloigné.

Après très - mure réfléxion , Madame *Fitz-Patrick* se détermina donc à se lever le lendemain de grand matin , pour aller informer Mylady de toute l'avanture , à l'insçu de *Sophie.* Ce qu'elle connoissoit du caractére de cette pru-

dente Dame , ennemie déclarée de toute paſſion romaneſque , & des mariages malaſſortis , ne lui permettoit pas de douter qu'elle n'employât toute ſon autorité pour prévenir le malheur dont *Sophie* étoit menacée.

Cette réſolution fut , non-ſeulement priſe , mais exécutée par Madame *Fitz-Patrick* , qui , dès huit heures du matin fut introduite, ſous prétexte d'affaires importantes , au chevet de *Mylady Bellaſton ;* à qui elle raconta tout ce qu'elle avoit appris de *Betty* , ſans oublier la viſite qu'elle avoit reçuë la veille , de la part de *Tom Jones*.

Lady Bellaſton , levant alors nonchalament la tête , lui répondit, en ſouriant, Madame a donc vu cet homme ſi redoutable ? . . Eh bien , ſa figure eſt-elle auſſi frappante qu'on a voulu me le perſuader ? *Etoff* ne ceſſe de m'en étourdir depuis hier ; & je l'en crois preſque amoureuſe , ſur la ſeule réputation du perſonnage.

Pour prévenir la ſurpriſe du Lec-

teur ; il ſçaura que Mlle *Etoff* avoit l'honneur d'habiller & de deshabiller *Mylady ;* que cette fille avoit eu de très-amples informations dans l'Hôtel même, concernant M. *Jones ;* & qu'elle en avoit entretenu ſa Maîtreſſe pendant une heure entiere, en la mettant au lit.

Le portrait que Mlle *Etoff* avoit fait de notre Héros, d'après le rapport de Madame *Honora*, avoit paru digne d'attention : ce que Madame *Fitz-Patrick* y ajoutoit encore, en exagérant autant la bonne mine de *Jones*, qu'elle rabaiſſoit ſa naiſſance & ſa fortune : acheva d'exciter la curioſité de *Mylady.*

Lorſqu'elle crut avoir ſuffiſament interrogé Madame *Fitz-Patrick*, en vérité, lui dit-elle d'un air grave & réfléchi, tout ceci me paroît d'une très-grande conſéquence ! Rien n'eſt certainement plus louable que votre procédé ; & je ſerai charmée de concourir avec vous, pour empêcher la perte certaine d'une jeune perſonne auſſi digne de mon amitié que de mon eſtime.

Madame ne seroit-elle pas d'avis, dit Madame *Fitz-Patrick* avec vivacité, d'écrire dès aujourd'hui à mon Oncle *Western*, pour l'informer que sa fille est ici ?

Lady Bellaston, après avoir rêvé un instant, répondit d'un air affectueux, pourquoi cela ? non, je n'en vois pas la nécessité. La *Western* m'a dépeint son frere, comme une si cruelle brute, que je ferois conscience de remettre en son pouvoir toute femme qui a eu le bonheur de s'en affranchir. Ce monstre, à ce que l'on m'a dit, en a si mal agi avec son épouse même ! .... oh, je sçai de ses nouvelles ! c'est un de ces brutaux, qui s'imaginent avoir droit de tyranniser notre sexe ; je plains & je protége toutes celles qui ont le malheur de tomber en de pareilles mains.... Il ne s'agit maintenant, chere cousine, que d'empêcher *Sophie* de voir ce faquin-là, jusqu'à ce que la bonne compagnie qu'elle verra ici, donne à ses idées un tour plus noble & plus digne de sa naissance.

Mais, Madame, s'il découvre qu'elle eſt chez vous ! repartit l'autre, il eſt homme à tout tenter pour ſe rapprocher n'elle !

Mais, Madame, répliqua *Mylady*, il eſt impoſſible qu'il ſoit admis chez moi....... Il eſt vrai pourtant, qu'il pourroit ſe procurer quelques intelligences dans l'Hôtel, & peut-être s'y cacher ſous quelque déguiſement...... pour prévenir de ſemblables projets, je voudrois le connoître. Ne pourroit-on pas le voir ? Il m'a menacé d'une ſeconde viſite, pour cette après-dînée, répondit Madame *Fitz-Patrick*.. A quelle heure comptez-vous qu'il vienne ? interrompit *Mylady*. Entre ſix & ſept, lui dit l'autre.

Cela ſuffit, dit *Lady Bellaſton* ; je ferai enſorte d'avoir dîné pour cette heure-là ; & je me rendrai chez vous : il eſt abſolument néceſſaire, que je connoiſſe un homme ſi terrible. Comptez ſur moi, Madame, & recevez mes ſincéres remercimens, des ſoins que vous prenez pour conſerver l'honneur

d'une maiſon dont vous êtes ſi digne d'être née.

Madame *Fitz-Patrick*, très-contente de la réception de *Mylady*, revint chez elle, ſans avoir été vûë par *Sophie*, ni par *Honora*; & ſe mit en état d'attendre ſes viſites.

CHAPITRE IV.

Viſites.

MOnſieur *Jones* s'étoit promené, ſans quitter de l'œil certaine porte pendant tout le jour, qui quoique l'un des plus courts, lui parut cependant l'un des plus longs de l'année. L'Horloge ayant enfin frappé cinq heures, il retourna chez Madame *Fitz-Patrick*, où malgré l'indécence de s'être préſenté chez une femme de condition avant ſix heures, il fut pourtant reçu poliment, qûoiqu'elle perſiſtât toujours dans ſa préten-

dûe ignorance ſur ce qui concernoit *Sophie*.

Tom, dans le cours de la converſation, fit connoître qu'il n'ignoroit pas que Madame *Fitz-Patrick* étoit couſine de *Sophie* : Sur quoi, cette Dame ſaiſit l'occaſion de lui porter cette attaque ; puiſque Monſieur ſçait que Mlle *Weſtern* eſt ma parente, il ne trouvera ſans doute pas mauvais que je m'informe des affaires qu'il prétend avoir avec elle ?

Jones, interdit de la queſtion, héſita quelques momens ; il répondit enfin, qu'il étoit dépoſitaire d'une ſomme d'argent conſidérable, qu'il deſiroit lui remettre en mains propres. Il produiſit alors le porte-feuille, & informa Madame *Fitz-Patrick* de l'avanture qui l'en avoit rendu poſſeſſeur.

Cette hiſtoire étoit à peine finie, qu'un bruit violent & ſoudain fit trembler toute la maiſon.

La deſcription de cette eſpéce de bruit, feroit ſuperfluë pour ceux dont les oreilles y ſont faites, &

plus inutile encore pour ceux qui n'en ont aucune idée. Bref, un laquais frappa enfin, ou plutôt tonna à la porte.

Notre Héros, qui n'avoit jamais rien entendu de ſemblable, marqua d'abord quelque ſurpriſe. Madame *Partridge* lui dit, d'un air tranquille, que puiſqu'il arrivoit compagnie, il n'étoit pas poſſible qu'elle lui répondît maintenant : mais, que s'il lui plaiſoit de reſter, jusqu'à ce que le monde fût ſorti, peut-être auroit-elle alors quelques mots à lui dire.

La porte de la chambre s'ouvrit alors à deux battans, un énorme panier ſe préſenta de côté, & *Lady Bellaſton* parut, qui, après une profonde révérence à Madame *Fitz-Patrick*, & une autre tout auſſi profonde à M. *Jones*, fut conduite au haut bout de l'appartement.

Nous remarquons ces minuties, en faveur des Bourgeoiſes rengorgées, & des Campagnardes de nos amies, qui ſe croiroient desho-

norées en s'inclinant tant soit peu pour un homme.

Nos Dames, n'étoient pas encore bien établies dans leurs fauteuils, lorsque l'arrivée du Pair d'*Irlande* dérangea tout, & fit recommencer un nouveau cérémonial.

Ceci coulé, la conversation devint (comme l'on dit) extrêmement brillante. Cependant, comme elle n'a aucun trait à l'intérêt principal de notre Histoire, & que les conversations les plus vives sont souvent plattes par écrit, épargnons-nous la peine de la raconter. Disons seulement, que l'ami *Tom*, étoit ici un peu plus Spectateur qu'Acteur; car, quoique les Dames, avant l'arrivée de Mylord, lui eussent quelquefois adressé la parole, l'aspect de ce Seigneur avoit tout-à-coup tellement réuni & fixé toutes leurs attentions, que le pauvre *Tom* auroit pû passer pour nul dans cette assemblée, si l'illustre Pair, & les Da-

mes, à ſon exemple, n'euſſent pas laiſſé tomber de tems en tems ſur lui quelques coups d'œil étonnés ou diſtraits.

La Compagnie étoit déja depuis ſi longtems chez Madame *Fitz-Patrick*, que cette Dame imaginant enfin que chacun avoit deſſein de reſter après les autres, prit le parti de ſe défaire d'abord de *Jones*, comme de celui avec lequel elle croyoit pouvoir agir avec moins de cérémonie. Un moment de ſilence lui fournit l'occaſion de lui adreſſer la parole : Monſieur, lui dit-elle, a peut-être des affaires ? & je ne prévois pas pouvoir lui répondre aujourd'hui ſur celle qui me procure ſa viſite. S'il lui plaiſoit de laiſſer ici ſon adreſſe ; je pourrois le faire avertir demain....

Jones qui n'avoit d'autre éducation que la naturelle, au lieu de donner en ſortant ſon adreſſe à un domeſtique, la détailla tout bonnement à la Dame ; &, après beaucoup de révérences, prit congé de la Compagnie.

A péine étoit-il ſorti, que les grands perſonnages qui paroiſſoient ne l'avoir point apperçu, s'étendirent beaucoup ſur ſon chapitre. Mais, ſi le Lecteur nous a pardonné la ſuppreſſion du plus brillant des premiers propos de ce cercle, il voudra bien ſans doute excuſer encore notre ſilence ſur ceux-ci. Il paroît pourtant utile, pour le bien de cette Hiſtoire, de ne pas ſupprimer la ſortie de *Mylady Bellaſton*, qui s'étant levée quelques inſtans après le départ de *Tom*, dit en embraſſant Madame Fitz-Patrick, je ſuis maintenant tranquille ſur le compte de ma couſine *Sophie ;* je ne vois rien à craindre pour elle, de la part de ce drôle-là.



CHAPITRE V.

Avantures de JONES, dans son nouvel appartement.

LE lendemain matin, dès que *Tom Jones* crut qu'il pouvoit être jour chez Madame *Fitz-Patrick*, il se présenta à sa porte : mais on lui dit qu'elle étoit déja sortie.

Cette réponse le surprit d'autant plus, qu'il s'étoit promené en long & en large dans le quartier, depuis le point du jour, sans avoir vû sortir qui que ce soit de la maison. Il fallut pourtant se contenter de cette réponse, non seulement pour le présent, mais pour cinq autres visites qu'il fit à cette Dame dans le courant de la journée. Agissons franchement avec le Lecteur ; disons-lui, tout d'un coup, que le Pair d'Irlande, Protecteur déclaré des Dames, & toujours

Jours jaloux de leur réputation ; avoit conſeillé, & même exigé que la porte fût fermée à l'avenir à un homme qu'il regardoit, du haut de ſa grandeur, à peu près comme un poliſſon.

Nous avons déja dit, que *Jones* avoit chargé *Partridge* de lui chercher un autre logement ; c'eſt de quoi nous allons parler.

Tom avoit ſouvent oui citer à M. *Alworthy*, une très-honnête femme, chez laquelle il avoit coûtume de loger, lorſqu'il alloit à Londre. Cette femme qui demeuroit dans *Bond-Street*, l'un des plus beaux quartiers de la Ville, étoit veuve d'un Miniſtre, qui en mourant, l'avoit laiſſée propriétaire de deux filles & de beaucoup de Sermons manuſcrits.

De ces deux filles, *Nancy*, l'aînée, étoit âgée d'environ dix-ſept ans ; & *Betty*, la cadette, en avoit au plus dix.

C'eſt là que *Jones* avoit envoyé *Partridge*, qui lui avoit arrêté une chambre au ſecond éta-

ge, & une pour lui-même un peu plus haut.

Le *premier*, étoit occupé par un de ces jeunes gens, qui dans le dernier ſiècle, étoient connus par la Ville, ſous le titre de gens *d'eſprit, & de plaiſir*; & cette dénomination n'étoit pas trop impropre : car, ſi les hommes tirent leurs qualifications des différens métiers ou profeſſions auſquels ils s'occupent, ceux-ci n'en ayant d'autre que de rechercher le plaiſir, étoient parfaitement nommés. Les Spectacles, les Caffés, & les Tavernes étoient leurs rendez-vous ordinaires : le bon goût, & la gaieté occupoient leur loiſir, & l'amour leurs momens les plus ſérieux. Les Muſes, & le vin, concouroient à la fois à allumer dans leur ſein les plus brillantes flâmes; non contens d'admirer les charmes d'une Maîtreſſe, ils ſcavoient la rendre célébre; & preſque tous étoient bons Juges, non-ſeulement de leurs propres Ouvrages, mais encore de ceux d'autrui.

Tels étoient ceux que nos peres appelloient gens *d'esprit & de plaisir.* Mais, je demande si ce tître peut être aussi proprement appliqué aux jeunes gens d'aujourd'hui, qui cherchent à se distinguer dans le monde ? car, l'esprit n'est certainement pas de leur ressort : ils n'ont rien à démêler avec lui. Rendons-leur pourtant justice : ils ont monté un dégré plus haut que leurs prédécesseurs ; on peut même les appeller gens de *sagesse & de vertu.* (Ne vous trompez pourtant pas dans l'acception de ce dernier mot.)

Ainsi, tandis que les jeunes gens, dont nous avons parlé d'abord, passoient leur tems à boire à la santé de leurs Maîtresses, à faire des sonnets à leur louange, à juger d'une Piéce de Théâtre, ou à prononcer sur un Poëme au Caffé de *Will*, & de *Button :* ceux d'aujourd'hui, par toutes sortes de moyens, cherchent à s'assurer les suffrages de certaines communautés, méditent des harangues pour la Chambre des Communes, ou plutôt pour

le *magazin.* * Mais la ſcience du jeu eſt celle de toutes qui exerce le plus leur génie : c'eſt leur étude la plus ſérieuſe ; tandis qu'un cercle de Connoiſſeurs en Peinture, en Muſique & en Sculpture, remplit les heures deſtinées à leur amuſement. Ajoutons-y pourtant, des Profeſſeurs de Philoſophie, prétenduë naturelle, toujours planant dans les eſpaces imaginaires, & ne connoiſſant rien de la nature, que ſes monſtres & ſes imperfections.

Lorſque *Jones* eut paſſé la journée à attendre envain Madame *Fitz-Patrick*, il revint très-affligé à ſon appartement. Au milieu des triſtes réfléxions qu'il faiſoit ſeul ſur ſon malheur, un grand bruit ſe fit entendre dans l'appartement d'en-bas. L'inſtant après, il diſtingua la voix d'une femme, qui le prioit au nom du Ciel de deſcendre au plutôt, s'il vouloit prévenir un aſſaſſinat. *Jones* n'avoit jamais penſé deux fois pour voler au ſecours des opprimés : il

* *London Magazine.* C'eſt un Ouvrage Périodique, qui paroît tous les mois.



H. Gravelot inv. A. Fessard Sculp 1749.

franchit les escaliers comme un éclair ; & arrivant à la porte de la Salle à manger, d'où partoit le bruit, il voit le jeune homme dont nous avons déja parlé, & qui logeoit au-dessous de lui, collé contre le mur par son propre Domestique. Il voit, en même tems, une jeune fille effrayée, qui se tordant les bras à côté d'eux, crioit au meurtre, & se désespéroit. Il est vrai que le pauvre Gentilhomme alloit être étouffé, si *Tom* n'étoit venu fort à propos le délivrer des mains de son ennemi.

Quoique le domestique eût déja reçu nombre de coups, tant de pieds que de poings, de la part du jeune Gentilhomme, qui avoit beaucoup plus d'esprit que de force, le coquin s'étoit fait une espece de scrupule de frapper son maître, & se contentoit de l'étrangler tranquilement. Mais, il n'eut pas tant de respect pour *Jones*. Il ne se sentit pas plutôt mené un peu plus durement par ce nouvel adversaire, que se retournant tout-à-coup, &

tombant ſur notre Héros ; il lui planta dans le ventre un de ces vigoureux coups de poing, que les Spectateurs de l'Amphitéâtre de *Broughton* voyent donner avec tant de plaiſir, mais qui en font ſi peu aux combattans qui les reçoivent.

Le fier & robuſte *Jones*, n'eut pas ſitôt reçu cette politeſſe, qu'il s'empreſſa de la rendre au double. De-là s'enſuivit un combat, terrible à la vérité, mais qui ne dura pas long-tems : le laquais n'étoit pas plus capable de lutter contre *Jones*, que le maître ne l'avoit été l'inſtant auparavant de ſe défendre contre le domeſtique.

Ainſi la fortune, ſuivant ſa coutume ordinaire, changea tout-à-coup la face des choſes : le premier vainqueur étoit par terre, preſque ſans ſentiment ; & le Gentilhomme vaincu en avoit aſſez recouvré, pour remercier M. *Jones* de l'avoir ſecouru ſi à propos. Il reçut auſſi les remerciemens les plus vifs & les plus ſin-

céres de la part de la jeune personne ſpectatrice de la ſcene, & qui n'étoit autre que *Miſſ Nancy*, la fille aînée de la maiſon.

Le laquais ayant enfin retrouvé ſes jambes, s'adreſſa à *Jones*, en branlant la tête, & en le regardant d'un air auſſi étonné que reſpectueux : je n'aurai plus rien à démêler avec vous, (s'écria-t-il, en jurant à l'Angloiſe) vous avez payé de votre perſonne à l'Amphithéâtre, ou je ſuis diablement trompé. Plus de guerre entre nous, Monſieur, vous êtes trop fort pour moi.

Il eſt vrai, que ce ſoupçon étoit aſſez fondé : *Tom* étoit à la fois, & ſi agile & ſi robuſte, qu'il étoit peut-être en état de préſenter le cartel aux plus fameux champions *à coups de poings*, & de terraſſer à ſon aiſe tous les Héros emmitouflés * de l'illuſtre Ecole de *Broughton*.

---

* De crainte que cette Epithéte n'embaraſſe la Poſtérité, nous croyons à propos

Le jeune homme, qui s'appelloit *Nightingale*, ne voulut absolument pas permettre à son libérateur de sortir, sans avoir bû une bouteille de vin avec lui. *Jones* y consentit, plus par complaisance, que par inclination : la trist-

---

de l'expliquer, par un Avertissement qui fut publié à Londres, le premier Février 1747.

N. B. M, *Broughton*, si on veut l'aider convenablement dans son entreprise, offre d'ouvrir une Académie dans sa maison, au *Marché au Foin*, pour l'instruction des personnes qui voudront être initiées dans la science de se bien battre à coups de poings. On y enseignera la théorie & la pratique de cet Art vraîment Anglois ; les différentes touches, blessures, attitudes usitées dans cette espece de combat, y seront expliquées à fond, & disertement demontrées. Et pour que les personnes de distinction, ne soient point détournées d'entrer dans ce *Cours de Leçons utiles*, on aura attention de les leur donner avec toute l'indulgence & la circonspection que peuvent exiger la force & le tempérament de l'Ecolier. On leur fournira, pour cet effet, des *Muffles* postiches, qui les préserveront d'avoir les yeux pochés, les joues meurtries, & le nez cassé.

resse & le trouble de son ame, le rendoient alors peu sensible au plaisir, & moins propre encore à la conversation. *Miss Nancy*, la seule femme qui fût alors dans la maison, sa mere & sa sœur étant à la Comédie, consentit aussi de leur faire compagnie. Les verres & la bouteille sur la table, M. *Nightingale* apprit à *Jones* le sujet de sa querelle avec son laquais, qu'il venoit de chasser.

Je me flatte, Monsieur, lui dit-il, que vous n'induisez pas de cette avanture, que je sois dans l'habitude de battre mes gens : c'est, en vérité, la premiere fois que je m'en avise ; mais j'en avois déja tant pardonné à ce coquin, que ma patience étoit à bout ; & j'espere, que vous me trouverez excusable. Le hazard m'ayant fait rentrer aujourd'hui, beaucoup plutôt qu'à l'ordinaire, jugez de ma surprise, en trouvant quatre grands Laquais, jouant aux cartes autour de mon feu !....

& mon *Hoyle*, * Monsieur .... mon beau *Hoyle*, qui m'a coûté une *Guinée*, tout ouvert sur la table, & tout taché par ces gredins, dans le plus bel endroit du Livre ! Ce spectacle, vous l'avouerez, n'étoit pas plaisant pour moi. Je me suis cependant possédé, jusqu'au départ de cette honnête Compagnie ; alors, j'ai un peu chapitré mon homme, qui au lieu de m'appaiser, en convenant de son impertinence, m'a dit, fort gravement, que les domestiques étant hommes, devoient ainsi que les autres avoir leurs momens de récréation. Qu'il étoit fâché de l'accident arrivé à mon Livre ; mais que plusieurs de ses amis en avoient eu d'aussi beaux, pour un *Shelling*, * & que

* Le Livre d'*Hoyle*, est un Traité du Jeu de Cartes appellé *Whisk*, le plus pratiqué des Anglois. Ce Livre, dans la nouveauté, se vendoit une *Guinée*. On l'auroit aujourd'hui pour 24 sols.

* Le *Shelling* revient à peu près à notre piéce de 24 s.

j'étois maître de lui en rabattre ce prix fur fes gages. Je me fuis alors emporté... il eft devenu furieux... bref, il a interprété mon retour à la maifon, plutôt que de coutume....... il a fait certaines réfléxions..... il a nommé certaine jeune Demoifelle, de façon..... de façon, que je me fuis oublié moi-même, & que je l'aurois volontiers affommé de tout mon cœur.

Cette relation finiffoit, lorfque la mere & la fœur de *Nancy* rentrerent. Tous pafferent gayement la foirée enfemble ; & *Jones* fut affez maître de lui-même, pour contribuer au plaifir de la Compagnie. Il eft vrai, que la moitié de fa vivacité naturelle, jointe à la douceur de fon caractére, fuffifoit pour en faire un très-aimable Convive : auffi plut-il tant à tout le monde, que M. *Nigthtingale* lui demanda fon amitié, que Mlle *Nancy* lui fit des politeffes, & que la veuve, enchantée de fon nouveau Locataire, l'invita avec l'autre à déjeuner le lendemain.

Jones, de ſon côté, étoit auſſi fort content d'eux. Mlle *Nancy*, quoiqu'une très-petite créature, étoit extrêmement jolie ; & la veuve avoit tous les charmes, que peut avoir une femme qui viſe à la cinquantaine. Née ſans malice, elle étoit toujours gaye ; ne penſant, ne parlant jamais mal de perſonne, & n'en ayant jamais ſouhaité à ſes plus grands ennemis ; cherchant à plaire à tout le monde, elle y étoit parvenuë, parce que ce déſir, naturel en elle, étoit exempt d'affectation : amie chaude, & fidelle, quoique peu riche, ſa parole valoit un contrat. Elle avoit été digne épouſe, elle étoit bonne & tendre mere.

Il n'en eſt point de notre Hiſtoire, comme de ces papiers publics, où l'on nous peint des caractéres que l'on n'a jamais vûs, & dont on n'entendra plus parler : ainſi le Lecteur peut conclure, que cette bonne femme reparoîtra ſur la ſcene, pour y faire un rôle de quelque importance.

Jones avoit aussi conçu d'assez bons sentimens pour M. *Nightingale*, chez qui il avoit apperçu du bon sens, quoiqu'un peu frelatté par quelques nuances des ridicules à la mode.

Ce qui le lui rendoit plus cher, étoient les sentimens d'humanité & de grandeur d'ame que ce jeune homme laissoit échapper en toute occasion, & sur-tout ceux du plus grand désintéressement, en fait d'affaires amoureuses. Son langage, sur cette matiere, étoit celui d'un Berger de l'ancienne *Arcadie*, & paroissoit assez surprenant dans la bouche d'un jeune Cavalier moderne : mais ce rôle n'étoit qu'étudié, & la nature l'avoit formé pour en jouër un bien plus estimable.



CHAPITRE VI.

Evénemens du dejeuné. Obſervations ſur l'Education des filles.

LA Compagnie ſe raſſembla le lendemain matin, avec les mêmes ſentimens que chacun avoit conçu l'un pour l'autre en ſe ſéparant la veille. Mais le pauvre *Tom* étoit extrêmement affligé. *Partrigde*, qu'il avoit envoyé dès le matin chez Madame *Fitz-Patrick*, l'avoit trouvée délogée, ſans avoir pû apprendre en quel quartier elle avoit établi ſa demeure. La peine que *Jones* avoit reſſentie, au récit de cette nouvelle, étoit ſi vivement peinte ſur ſon viſage, qu'il auroit envain prétendu la cacher.

La converſation roula, comme précédemment, ſur l'amour; & M. *Nightingale* ſe répandit encore, en ſentimens tendres, généreux,

& désintéressés. Madame *Miller* (car c'est ainsi que s'appelloit la Maîtresse de la maison) les approuvoit beaucoup : mais lorsqu'il s'adressa à *Nancy*, pour sçavoir ce quelle en pensoit ; je crois dit-elle, que celui de la Compagnie qui a le moins parlé sur cette passion, est peut être celui qui ressent le plus vivement ses effets.

Ce compliment étoit si probablement adressé à *Jones*, que nous eussions été fâchés de le laisser tomber, sans y faire attention. *Tom*, en y faisant une réponse très - polie, fit pourtant entendre délicatement à la Demoiselle, que son propre silence sur la même matiere, pouvoit faire naître d'elle un semblable soupçon. Il est vrai, qu'elle avoit peu parlé la veille, & moins encore ce jour-là.

Je suis charmée, dit Madame *Miller*, que Monsieur ait fait cette remarque ; & je suis presque de son opinion. Qu'avez-vous donc, mon Enfant ? je ne vous vis jamais si morne ! Que devient donc vo-

-re gaieté !.... Croiriez-vous, Monsieur, que je ne l'appelle ordinairement que ma petite *jaseuse ?* Elle n'a pas parlé vingt fois, depuis huit jours.

La converſation fut ici interrompuë, par l'arrivée d'une Servante, qui apportoit un gros paquet, à l'adreſſe de M. *Jones*. Un domeſtique venoit, dit-elle, de le lui remettre, & étoit diſparu ſur le champ, en diſant qu'il n'exigeoit point de réponſe.

Tom, ſurpris de l'avanture, dit que c'étoit ſans doute, une mépriſe : mais la Servante, perſiſtant à ſoutenir qu'elle étoit certaine du nom qu'on lui avoit dit, toutes les femmes furent d'avis d'ouvrir le paquet ; dans lequel, on trouva un *Domino*, un maſque, & un billet de Bal.

Jones, alors, ſoutint encore plus fortement qu'auparavant, que l'on s'étoit trompé ; & la Compagnie ne ſçavoit plus qu'en dire, à l'exception de M. *Nightingale*, qui prétendoit qu'il s'agiſſoit ici d'un

rendez-vous, & d'une bonne fortune pour M. *Jones*, lorſque Mlle *Nancy*, ayant ſecoué le *Domino*, en fit tomber une carte, ſur laquelle on lut ces mots.

A Monſieur JONES.

C'eſt la Reine des Fées, qui t'envoye ce déguiſement. Rends-toi digne de ſes bontés, en obéiſſant à ſes ordres.

Tout fut alors de l'avis de M. *Nightingale*; & *Jones*, lui-même, ſe vit preſque forcé de s'y rendre. Sûr de n'être connu dans Londre, que de Madame *Fitz-Patrick*, il ſe flatta que tout ceci venoit de ſa part, & qu'il ſeroit peut-être aſſez heureux pour revoir enfin ſa *Sophie*. Ce raiſonnement n'étoit pas trop fondé: mais les Amans ſe flattent toujours, & ſouvent même avec moins de raiſon. *Jones* étoit vif, il ſe livra tout entier à cet eſpoir, & reprit toute ſa bonne humeur.

M. *Nightingale* ſe chargea de le conduire au Bal; il offrit même

des billets à *Miss Nancy*, & à sa mere : mais on ne les accepta point. Ce n'est pas, dit cette bonne femme, que je conçoive le mal que certaines personnes trouvent dans ce qu'on appelle Masquarades ; je pense seulement, que ces sortes de plaisirs vifs & éclatans ne conviennent qu'aux gens riches ou d'un certain rang, & non aux jeunes filles destinées à gagner leur vie, & à épouser tout au plus un bon Artisan.... Un Artisan ! s'écria *Nightingale*, c'est estimer bien peu votre *Nancy*. Et moi, je la crois digne de prétendre à tout ce qu'il y a de plus illustre & de plus grand dans le royaume.... Eh, de grace, M. *Nightingale*, répondit la mere, ne lui remplissez pas la tête de pareilles chiméres !... Je crois pourtant, ajouta-t-elle en souriant, que si elle étoit née assez heureuse pour trouver un mari qui pensât aussi généreusement que vous, elle seroit trop reconnoissante pour se livrer à des plaisirs de cette espéce. Les

femmes, dont la fortune a beaucoup ajouté à celle de leurs époux, peuvent avoir quelque droit d'écouter leurs fantaisies : c'est en quelque façon leur propre bien qu'elles dépensent ; elles abusent même assez souvent de ce prétexte. Et c'est à propos de cela, qu'un Gentilhomme de ma connoissance me disoit, il y a quelques jours, qu'un homme qui prend une femme pauvre, fait souvent un meilleur marché que celui qui en prend une riche.... Mais, que mes filles épousent qui elles voudront, je tâcherai de faire en sorte, que leurs époux soient contens d'elles..... Ne parlons donc plus de Masquarade, je vous en prie : *Nancy* pense sûrement trop bien, pour avoir envie d'y aller. Elle se souvient, sans doute, que lorsque vous l'y menâtes l'année derniere, ce spectacle lui avoit tellement tourné la tête, qu'elle fut plus d'un mois à revenir à elle-même, & à son aiguille.

Quoiqu'un petit scupir, qui

échapa alors à *Nancy*, sembla prouver que le sentiment de sa mere n'étoit pas trop de son goût, elle n'osa pourtant pas le combattre. Car la bonne femme, avec toute la tendresse d'une mere, en avoit conservé toute l'autorité; & comme sa complaisance pour ses filles, n'étoit jamais limitée que par la crainte de ce qui pouvoit nuire à leur santé, ou à leur futur bien-être, elle ne souffroit pas que ses ordres fondés sur de pareils motifs, fussent sujets à désobéissance, ou à contestation. M. *Nightingale* même, qui depuis deux ans logeoit dans la maison, connoissoit si bien là-dessus le caractére de la Maman, qu'il se garda d'insister davantage.

M. *Nightingale*, dont l'amitié pour *Jones* augmentoit à chaque instant, vouloit absolument l'emmener dîner au cabaret, où il offroit de lui faire faire connoissance avec plusieurs de ses amis. Mais, *Tom* s'en excusa, sous prétexte que ses habits n'étoient point encore arrivés.

Il étoit, à dire le vrai, dans une ſituation ſinguliere, mais où tombent pourtant quelquefois des jeunes gens d'un plus haut rang que lui : il n'avoit pas un ſol dans ſa poche. Situation jadis plus en crédit parmi les anciens Philoſophes, qu'elle ne l'eſt aujourd'hui parmi les Sages de la ruë des *Lombards*, & du Caffé de *White*.

Tout amoureux qu'étoit *Jones*, tout tranſporté qu'il étoit de l'eſpérance de revoir ſa *Sophie*, il ſentit pourtant, dans le courant de la journée, que quelque nourriture un peu plus ſolide ne lui ſiéroit pas mal. *Partridge* fit aiſément cette découverte, & en prit occaſion de lâcher quelques propos détournés, concernant le billet de banque. Il eut même aſſez de courage, en s'appercevant qu'on l'écoutoit ſans daigner lui répondre, pour hazarder encore quelques conſeils meſurés, touchant la preſſante néceſſité de retourner chez M. *Alworthy*.

O Partridge ! s'écria *Jones*, tu

ne peux voir ma fortune dans un point de vûe plus déſeſperé, que je ne la voi moi-même; & je commence à regretter avec douleur, d'avoir ſouffert que tu quittaſſes ton établiſſement, pour ſuivre un malheureux banni! Quitte-moi, mon ami; va, retourne dans ta maiſon, c'eſt moi qui t'en conjure. Je t'ai cauſé de la dépenſe, tu as même ſouffert pour moi; plût au Ciel, que je fuſſe en état de te récompenſer à mon gré! en attendant que je le puiſſe, prens le porte-manteau que nous avons laiſſé chez toi, vends tout à ton profit, je te le donne, en attendant (mais dois-je l'eſpérer!) que je puiſſe mieux faire.

Ces mots furent dits d'un ton ſi vrai & ſi pathétique, que *Partrigde*, qui parmi ces défauts n'avoit pas celui d'avoir le cœur dur, fondit tout-à-coup en larmes. Après avoir juré qu'il ne quitteroit jamais ſon maître, & ſurtout dans l'adverſité, il recommença les inſtances les plus preſ-

ſantes, pour l'engager à retourner dans le Comté de *Sommerſet.* Au nom du Ciel, Monſieur ! daignez ſeulement jetter un coup d'œil ſur l'avenir. Que voulez-vous faire ici ? ſans argent, ſans crédit, ſans amis, comment vivre ? je ne vous quitterai jamais : non ! partout où vous puiſſiez aller, quelque parti que vous preniez, je ne vous quitterai jamais !..... mais de grace ſongez..... ſongez Monſieur, que votre interêt ſeul, & que la raiſon même vous ordonnent, vous forcent de partir au plûtôt !.....

Combien de fois ne t'ai-je pas dit, répondit *Jones*, combien de fois faut-il te répéter, que je n'ai point d'aſile ? Si j'avois quelque eſperance que les portes de M. *Alworty*, puſſent encore m'être ouvertes, attendrois-je, hélas ! que la miſére me forçât de revoler chez lui ? . . . . . . quel obſtacle, grand Dieu, quelle terreur pourroit me retenir un inſtant, ou m'empêcher d'aller tom-

ber à ses genoux? mais, hélas! il m'a banni..... & pour jamais de sa présence..... ô *Partridge*! je me rappelle encore ces mots...... c'étoit en me donnant une somme d'argent, qui certainement devoit être considérable...... ses derniers mots, furent...... *ma résolution est prise : à compter de ce jour, je ne veux plus de commerce avec vous.*

Ici, la douleur ferma la bouche à *Jones*, & la surprise à *Partrigde*. Ce dernier, recouvra pourtant la parole; & après quelques légers préliminaires, où il protesta plus d'une fois qu'il n'avoit pas le défaut d'être curieux, il s'informa du montant de la somme que *Jones* disoit avoir reçuë de M. *Alworthy*, & de ce qu'étoit devenu cet argent.

On le satisfit pleinement sur ces deux points; & *Partrigde* étoit en train de faire sur ce sujet de très-amples Commentaires, lorsqu'un domestique vint avertir *Jones*, que M. *Nightingale* l'attendoit dans son appartement.

Dès

Dès que nos deux jeunes gens furent prêts pour le bal, & que M. *Nightingale* eut donné ses ordres pour des chaises à porteurs, M. *Jones* se vit accablé d'un nouvel embarras, qui paroîtra peut-être ridicule à quelques uns de nos Lecteurs. C'étoit de sçavoir, où trouver un *Sheling!* mais, si ces mêmes gens ont la bonté de réfléchir un instant, sur ce que la difficulté d'en trouver mille, dix ou vingt mille si l'on veut, pour satisfaire une faintaisie, leur a causé d'inquiétudes & de peines, ils se formeront peut-être une idée de ce que M. *Jones* a dû souffrir en cette occasion. Il se détermina enfin, pour la premiere fois, à s'adresser à *Partrigde*, très-resolu pour l'avenir, à quelque extrémité qu'il dût se voir réduit, de ne plus exposer le pauvre homme à rien avancer pour son compte.

Il est vrai, que depuis peu de jours, soit que *Partrigde* eût envie que le billet de banque fût négocié, soit qu'il imaginât que la famine

pourroit chasser son maître de Londre, il avoit cessé de lui faire offre de sa bourse.

CHAPITRE VII.

JONES au Bal.

NOs Cavaliers arriverent enfin dans ce Temple, où M. *Heydegger*, * ce grand Prêtre *des plaisirs* d'Angleterre, ainsi que les anciens Prêtres du Paganisme, annonçoit toujours la présence d'une Divinité, que l'on n'y trouvoit jamais.

M. *Nightingale*, après avoir introduit *Jones*, ne lui tint pas longtems compagnie : une femme masquée qu'il rencontra, au second tour, s'empara de son bras. Adieu, dit-il, mon ami : vous êtes bien ici ; travaillez maintenant pour votre compte.

* Entrepreneur du Bal public de Londre.

Jones avoit dans la tête, que *Sophie* devoit être au Bal : cette eſpérance lui donna plus d'eſprit & de gaieté que les lumieres, la Muſique, & la nombreuſe Compagnie, que bien des gens imaginent être d'excellens antidotes contre la triſteſſe. Il accoſta indifféremment tout ce qu'il rencontroit de femmes, qui par la taille, ou par la marche, pouvoient reſſembler à *Sophie*. Il eſſaya de leur dire à toutes quelque choſe de fin & d'agaçant, dans la vuë de s'attirer une réponſe qui pût déceler cette voix, qu'il étoit bien ſûr de ne pas méconnoitre. *Quoi ! vous me connoiſſez?* diſoit celle-ci, *je ne vous connois pas*, diſoit celle-la ; *Vous êtes un impertinent*, s'écrioit l'autre: de plus polies enfin, lui parloient très-humainement, mais leur voix n'étoit pas celle de *Sophie*.

Tandis qu'il s'entretenoit avec une de ces dernieres, une Dame, en *Domino*, lui dit, en le pouſſant, ſi vous vous amuſez plus long-tems avec tout ce bagage,

j'en informerai *Miss Western*.

A ce nom, *Jones* abandonnant tout, courut après la Dame au *Domino*, en la suppliant de lui montrer la personne qu'elle venoit de nommer, s'il étoit vrai qu'elle fût dans la salle.

La Dame, qui marchoit toujours, gagna le fond du dernier cabinet, où sans répondre à *Jones*, elle se jetta sur un siége, en s'écriant, qu'elle étoit excédée de fatigue !... Notre Héros prit place à côté d'elle, & redoubla la vivacité de ses instances, jusqu'à ce que l'inconnuë ouvrant enfin la bouche, lui dit froidement, je croyois plus de discernement à M. *Jones* ; & je n'eusse pas crû, qu'aucun déguisement pût lui dérober sa Maîtresse.... Elle est donc ici, Madame ? s'écria *Tom* en se levant... doucement, Monsieur, parlez plus bas, répliqua la Dame, on peut nous observer !... Je vous jure, sur mon honneur, que *Miss Western* n'est point ici.

Jones alors, se jettant sur la main

du Maſque, épuiſa tout ce que l'ardent deſir de retrouver ce que l'on aime a de plus preſſant & de plus tendre, pour ſçavoir où étoit ſa *Sophie*. Mais il parloit en vain : on feignoit même de ne pas l'écouter.

Ce n'étoit pas là peine, Madame, dit-il d'un ton piqué, de me donner avant-hier un rendez-vous, pour déloger le lendemain : malgré le déguiſement de ſa voix, je connois la *Reine des Fées* ; & Madame *Fitz-Patrik* eſt un peu trop cruelle de ſe réjouir ſi long-tems aux dépens de mes peines.

Puiſque vous m'avez ſi ingénieuſement devinée, répondit la Dame, je conſerverai la même voix, de crainte d'être reconnuë par d'autres. Parlons donc maintenant à cœur ouvert.... Avez-vous pû penſer, mon beau Monſieur, que j'aimaſſe aſſez peu ma couſine, pour vous ſervir dans une intrigue dont la fin ne peut que cauſer ſa ruine, & peut-être la vôtre même ?.. Que dis-je ? duſſiez-vous être aſſez in-

juſte pour avoir conſpiré ſa perte ; la croyez-vous, après avoir eu le tems d'y réfléchir, aſſez extravagante pour n'avoir pas ouvert les yeux ? pour n'avoir pas vû l'abîme où vouloit la plonger un ennemi, bien plûtôt qu'un Amant ?

Hélas ! Madame, lui dit *Jones*, que vous connoiſſez peu mon cœur, en m'appellant l'ennemi de *Sophie* !

Mais, celui qui veut ma perte, répliqua la Dame, ne ſçauroit être mon ami, je penſe ? . . . . . Non, Monſieur ; ma couſine n'a rien à eſpérer, que de la bonté de ſon pere : c'eſt-à-dire fort peu de choſe, ſi elle ne ſe hâte pas de regagner ſon amitié.... Vous le connoiſſez ; vous connoiſſez votre ſituation : jugez-vous.

Tom jura qu'il n'avoit jamais eu de pareils deſſeins ſur *Sophie* ; qu'il ſouffriroit mille morts, plûtôt que de ne pas ſacrifier ſes propres déſirs à la gloire & aux intérêts de ſon Amante. Je ſçais trop, je connois trop, dit-il, l'énorme diſtan-

ce que le Ciel a mise entre elle & moi : j'avois résolu, depuis longtems, d'abandonner jusqu'à l'espoir même ; mais certaines raisons, que je ne puis vous confier, m'ont fait souhaiter de la revoir encore, pour lui dire un éternel adieu... Non, Madame, s'écria-t'il en soupirant, mon amour pour elle n'est pas de de ces passions basses & intéressées, qui ne cherchent qu'à se satisfaire aux dépens de leur plus cher objet. Il n'est rien, sur la terre, que je ne sacrifiasse pour posséder *Sophie*, exceptez *Sophie* elle-même.

Quoique le Lecteur n'ait peut-être pas déjà conçu une idée fort sublime des vertus de la Dame masquée ; & quoique, probablement, elle doive peut-être bientôt justifier une partie de ce que l'on en pense : il est pourtant certain, que la noblesse des sentimens de *Jones*, fit sur elle une très-forte impression, & ajouta beaucoup à ceux qu'elle avoit déja conçus pour lui.

J'entrevois, dit la Dame, après

avoir rêvé quelques momens, que vos prétentions passées sur *Sophie*, naissoient moins de votre présomption, que de votre imprudence. Les jeunes gens ajouta-t'elle, ne peuvent cependant jamais lever les yeux trop haut. J'aime l'ambition dans un jeune homme, & je vous exhorte à en avoir toujours; peut-être ferez-vous des Conquêtes bien plus éclatantes encore. Croyez-moi, je connois les femmes; & je suis convaincuë qu'il en est... Mais, ne trouvez-vous pas singulier de me voir donner des conseils à un jeune homme, que je connois à peine? & dont la conduite, à mon égard, doit me plaire si peu?...

Jones entreprit ici de justifier ses démarches & ses discours. Ses intentions, étoient droites, disoit-il, avec feu; & il n'imaginoit pas, que la Dame dût s'offenser de ce qu'il avoit dit sur le chapitre de *Sophie*...... j'en suis très-convaincue, répondit-elle; mais se peut-il que vous connoissiez assez peu les femmes, pour igno-

rer que l'affront le plus ſenſible à pour elles, eſt de les entretenir trop longtems de la paſſion qu'on reſſent pour une autre ? Si la *Reine des Fées* n'avoit pas eu meilleure opinion de votre galanterie, elle ne ſe fût en vérité pas aviſée de vous donner un rendez-vous ici.

Tom ne s'étoit jamais ſenti moins échauffé, que dans cet inſtant ; cependant la politeſſe & la galanterie envers les Dames, étant auſſi naturelles en lui que les principes d'honneur & de probité, il ſe ſeroit cru auſſi mépriſable, en refuſant un cartel amoureux, que s'il s'étoit agi d'un *rendez-vous* pour ſe battre. Mais il y avoit plus ici : ſon amour même pour *Sophie* lui faiſoit une néceſſité de ne pas riſquer de déplaire à une perſonne qu'il croyoit capable de les remettre au premier jour vis-à-vis l'un de l'autre.

Frappé de cette idée, il commençoit à répondre avec vivacité

aux derniers propos de l'inconnuë, lorſqu'un Maſque vêtu en vieille, vint les aborder.

C'étoit une de ces femmes qui ne vont au Bal que pour donner carriere à leur mauvaiſe langue, en diſant impunément des vérités; de ces bonnes ames enfin, qui ne trouvent de plaiſir qu'à troubler ceux d'autrui. La vieille, ayant apperçu de loin notre ami *Jones*, avec ſa Dame maſquée qu'elle connoiſſoit très-bien, en grande conférence dans un coin reculé, s'étoit hâtée de venir s'amuſer un peu à leurs dépens.

Non contente de les avoir fait déguerpir, par la piquante malignité de ſes attaques, elle les déterroit partout où ils cherchoient à l'éviter, lorſque M. *Nightingale*, ayant enfin pitié de l'extrême détreſſe de ſon ami, appella la maudite vieille, & l'engagea dans une autre pourſuite.

Dans les différens tours & détours que *Tom* fit dans le Bal avec ſa Dame, il s'apperçut qu'el-

le parloît à nombre de perſonnes, avec la même aiſance que ſi tout ce monde eût été à viſage découvert. Il ne put s'empêcher de lui en marquer ſa ſurpriſe. En vérité, Madame, lui dit-il, il faut avoir un diſcernement ſingulier, pour reconnoître tant de gens ſous le maſque ?

Bon ! lui dit-elle, rien n'eſt ſi inſipide & ſi *enfant*, que le déguiſement des gens d'une certaine condition. Ici, nous nous connoiſſons tous auſſi parfaitement, dès le premier coup d'œil, qu'au Cours, ou dans une aſſemblée : auſſi, ne verrez-vous pas une femme, ayant quelque rang dans le monde, converſer avec aucun maſque, s'il n'y fait certaine figure, ou s'il n'eſt bien connu d'ailleurs.

Bref, le brillant de cette aſſemblée, eſt compoſé de gens qui n'y viennent, à proprement parler, que pour ce qu'on appelle, *tuer le tems*; & qui s'en retirent ſou-

vent auſſi ennuyés, que du plus long ſermon. Au fond, cela n'eſt pas fort amuſant : je commence même à me fatiguer ; & ſi je m'y connois, vous êtes à peu près dans le même cas. Avouez, que je ferois un bel acte de charité, ſi je m'en retournois tout à l'heure au logis !

Je n'en connois qu'un autre qui pût être auſſi méritoire, s'écria *Tom*, avec chaleur ; ce feroit de permettre que je vous y accompagnaſſe.

En vérité, reprit la Dame, il faut que vous ayez d'étranges idées, pour augurer, ſur une connoiſſance auſſi légère, que je ſois femme à vous recevoir chez moi, & qui pis eſt à cette heure-ci ! Attribueriez-vous l'intérêt que j'ai bien voulu prendre à ce qui touche ma couſine, à quelque autre motif ? Et regarderiez-vous cette entrevuë, concertée de ma part, à peu près comme un rendez-vous tirant à conſéquence ?

M. *Jones* eſt apparemment déja fait aux conquêtes ſoudaines ! . . . .

Je n'y ſuis point accoutumé, Madame repondit-il, ſans ſe déconcerter : mais, puiſque vous enlevez mon cœur par ſurpriſe, tout le reſte eſt à vous.

Ces mots partirent avec tant d'action, que la Dame, après l'avoir prié de ſe modérer, de peur que leur air familier ne fût trop remarqué, lui dit, qu'elle alloit ſouper chez une de ſes amies, où elle ſe flattoit qu'il voudroit bien ne pas la ſuivre. Il eſt vrai, ajouta-t-elle, d'un ton un peu plus radouci, que mon amie n'eſt pas méchante : mais, au fond, que n'auroit-elle pas droit de penſer ? ſi.... non, Monſieur, de grace, ne me ſuivez pas, je vous en prie ! vous me mettriez, en vérité, dans le cas de ne ſçavoir que devenir. . . . . n'en parlons plus. . . . Adieu.

La Dame alors ſortit du Bal ; & *Jones*, malgré toute la ſévérité

des ordres qu'il avoit reçus, fut aſſez téméraire pour ne pas balancer à la ſuivre. Mais, le même embaras dans lequel il s'étoit trouvé, pour ſe rendre au Bal, vint encore une fois le déſeſpérer : il n'avoit point d'argent pour prendre une chaiſe, ni perſonne pour en emprunter ! Son courage ſurmonta cette difficulté : il aima mieux s'expoſer à tous les brocards des Porteurs, & aux mauvaiſes plaiſanteries des Spectateurs ſubalternes, en ſuivant à pieds & en *Domino*, la chaiſe de ſa Dame, que de riſquer peut-être de ne la plus revoir. Heureuſement pour lui, ce monde peu charitable étoit trop occupé de ſes intérêts préſens, pour ſonger à le ſuivre : ſans quoi, ſon cortége eût, ſans doute, été très-complet.

La Dame deſcendit dans une ruë peu éloignée du *Carré d'Hanovre*. La porte s'ouvrit au premier coup de marteau ; elle y entra avec ſa chaiſe ; & *Tom*, ſans

autre cérémonie, lui présenta sa main, & monta l'escalier avec elle.

L'inconnuë, en entrant dans un appartement bien échauffé & richement meublé, débuta, sans se démasquer, par paroître surprise, ensuite par se plaindre de ce que son amie avoit manquée à sa parole. Elle marqua, l'instant après, quelques appréhensions de se trouver ainsi seule avec *Jones*...... Que dira-t-on, Monsieur s'écria-t-elle, ou plûtôt que ne dira-t-on pas, si l'on vient à sçavoir une avanture de cette espéce?..... & qui, jamais, eût pû m'en soupçonner!....

Jones, sans trop s'amuser à répondre, devint bientôt si importun, que le masque, dont la Dame n'avoit point encore voulu se défaire, tombant tout à coup de lui-même, offrit aux yeux de notre Héros, non pas Madame *Fitz-Patrick*, mais *Mylady Bellaston* en personne.

Il paroît assez inutile d'entrer dans les particularités d'une conversation, où il ne se passa rien que de

très-ordinaire en pareilles circonſtances, & qui dura pourtant, depuis deux, juſqu'à ſix heures du matin. Mais le Lecteur n'a beſoin de ſçavoir, que ce qui tend au bien de notre hiſtoire : c'eſt à-dire, que la Dame promit à *Jones* de faire tous ſes efforts pour déterrer l'azile de *Sophie*, & pour lui procurer une entrevue avec elle, ſous condition expreſſe qu'il ne la reverroit jamais. Quand tout ceci fut arrêté, ſans oublier un autre rendez-vous pour le ſoir même, & au même endroit, nos gens ſe ſéparérent. La Dame retourna à ſon Hôtel, & *Tom* à ſa chambre garnie.

CHAPITRE VIII.

Sçene douloureuſe.

JOnes, après s'être repoſé quelques heures, fit appeller *Partridge*; & lui remit en main un billet de banque de cinquante livres

Sterlin, avec ordre de lui en aller chercher la valeur. A cette vuë, les yeux du Pédagogue s'enflâmerent ; la ſurpriſe, & la joie, n'éclaterent jamais avec plus de vérité.

Cependant, dès qu'il put réfléchir, il s'éleva dans ſon ame quelques ſoupçons peu favorables pour ſon Maître. L'idée du Bal, du déguiſement dans lequel il étoit parti & revenu, ſon abſence de la maiſon pendant la nuit entiere, tout contribua à intriguer *Partridge* un peu plus qu'il n'eût déſiré. Avoit-il tant de torts ? .. le Lecteur lui-même, à moins qu'il ne ſoupçonnât *Lady Bellaſton* d'avoir été généreuſe, ne ſeroit-il pas à peu près du ſentiment de ce bon homme ?

Hâtons-nous donc de juſtifier M. *Jones*, & rendons juſtice à la libéralité de la Dame, qui, quoique peu diſpoſée pour les charités vulgaires, n'étoit cependant pas abſolument dépouillée de cette vertu Chrétien-

ne ; & qui penſoit (très - ſenſément, je crois) qu'un jeune homme de mérite, ſans un miſérable *Shelling* dans ſa poche, n'étoit pas un objet indigne de ſa pitié.

M. *Jones*, & M. *Nightingale*, étoient ce jour-là priés à dîner chez Madame *Miller*, leur Hôteſſe. Les deux jeunes gens deſcendirent à l'heure ordinaire de ſa table, dans la ſalle à manger, où ayant trouvé les deux Demoiſelles, ils attendirent vainement la mere, depuis trois heures, juſqu'à cinq. Enfin, elle arriva ; mais l'œil encore mouillé de pleurs. On la preſſa, avec autant de vivacité que d'inquiétude, d'en dire le ſujet. Plus d'un ſoupir précéda ſa réponſe, & les bons cœurs n'en ſeront pas ſurpris.

Je ſuis mortifiée, Meſſieurs, dit-elle, de vous avoir ſi longtems fait attendre : vous me pardonnerez peut-être, & j'oſe même l'eſpérer!.... je viens de chez une parente, qu'on m'a dit être en couche, & qui demeure à ſix mille de Londre.......

quel exemple pour les jeunes gens, qui font des mariages indiſcrets! dit-elle, en regardant douloureuſement ſes deux filles. Sans un peu de fortune, il n'eſt point de bonheur dans ce monde. O *Nancy !* comment pourrai-je peindre la triſte ſituation où j'ai vû ton infortunée couſine ? Elle eſt accouchée depuis huit jours, au plus : il fait bien froid! je l'ai trouvée, dans une chambre vaſte, ſans rideaux à ſon lit, ſans feu dans ſa chambre, & ſans rien dans la maiſon pour en faire. Son ſecond fils, cet aimable petit enfant, que tu connois, eſt dangereuſement malade, à côté d'elle : car il n'eſt qu'un ſeul lit dans la maiſon. Pauvre petit *Tommy !* je crois, *Nancy*, que tu ne verras plus ton petit homme, il eſt dans un trop triſte état. Les autres enfans ſe ſoutiennent : mais je crains que *Moly* ne ſoit bientôt victime de ſon bon naturel ; elle n'a que treize ans, M. *Nightingale !* & je ne vis jamais de garde plus laborieuſe ni plus attentive: le ſommeil n'eſt plus

fait pour elle : tout roule ſur ſes ſoins ; & ce qui m'étonne le plus, dans cette jeune créature, c'eſt qu'on la voit auſſi tranquille, & le viſage auſſi riant, quand elle approche de ſon pere, que ſi ſon ſort étoit heureux!...... je l'ai vuë cependant, j'ai vû la pauvre enfant ſe retourner de tems en tems pour dévorer ſes larmes, & les dérober à ſa mere......

Ici, Madame *Miller*, qui ne commandoit plus aux ſiennes, fut obligée de s'arrêter, & vit des cœurs auſſi ſenſibles que le ſien. Elle ſe remit cependant, & pourſuivit ainſi.

La mere, à travers tout ce que ſa ſituation a de déplorable, montre une fermeté ſans exemple : le péril de ſon fils, eſt le ſeul objet qui la touche. Elle tente pourtant de déguiſer ſes allarmes, pour ne pas accabler ſon époux. Mais, ſa douleur trahit tous ſes efforts. C'eſt ſon enfant chéri qu'elle va perdre ! Tout, en elle, annonce une mere.

Non, je ne fus de ma vie plus émuë, que lorſque j'ai entendu ce petit malheureux (qui touche à peine à ſa ſeptiéme année) tandis que ſa mere le baignoit de ſes larmes, la ſupplier de ne point s'affliger...... Non, maman, s'écrioit-il, non je ne mourrai pas : le Seigneur, j'en ſuis ſûr, ne fera point mourir *Tommy* : le Ciel eſt beau, vous me l'avez dit mille fois; mais j'aime mieux mourir de faim auprès de vous, que d'aller là..... Pardonnez, Meſſieurs! (dit encore une fois la bonne femme, étouffée par ſes larmes) je ne ſçaurois tenir à tant de tendreſſe, à tant de ſenſibilité, dans un enfant.... hélas!... c'eſt cependant peut-être celui de la famille qui doit le moins exciter ma pitié : ſans doute, avant qu'il ſoit deux jours, il ne craindra plus les miſéres du monde. Le pere eſt un objet bien plus digne de compaſſion. Epoux infortuné! J'ai crû voir en lui l'image de l'hor-

reur : ses regards sont ceux d'un mort, plûtôt que d'un vivant. O Ciel ! quel spectacle s'est offert à mes yeux, en mettant le pied dans sa chambre. Le pauvre homme étoit derriere l'oreiller, soutenant à la fois sa femme & son fils. Une veste légere étoit tout son habillement : son habit étendu sur le lit des deux malades, suppléoit au défaut de couvertures....... Lorsqu'il s'est levé, pour me recevoir, à peine l'ai-je reconnu. Le croirez-vous M. *Jones ?* c'étoit, il n'y a pas un mois, le plus bel homme qu'on pût voir : M. *Nightingale* le connoît. Aujourd'hui, ses yeux noirs & cavés, son tein livide, son horrible maigreur, me l'ont rendu méconnoissable. Affaissé sous le poids du malheur, du froid, des besoins, & des objets intéressans qui l'environnent, sa femme en vain le supplie de manger..... il m'a dit en secret..... il m'a dit..... puis-je, hélas, vous le répéter ? .... il m'a dit, qu'il ne pou-

voit ſe réſoudre à manger le pain dont alloient manquer ſes enfans ! Et cependant, le croirez-vous, Meſſieurs ? dans cet abîme de miſére, ſa femme a d'auſſi bons bouillons, que s'ils nageoient dans l'abondance : je l'ai goûté, je n'en vis jamais de meilleur !... c'eſt un Ange, dit-il, qui l'a mis en état de procurer ce ſecours à ſa femme. J'ignore ce qu'il entend par là : car, j'étois ſi troublée, qu'il ne m'a pas été poſſiblede m'informer de rien.

Voilà, Meſſieurs ce que j'ai vû ; & c'eſt l'amour qui fit ce mariage : c'eſt l'amour qui a uni deuxMendians enſemble. Je puis dire, pourtant, qu'on ne connut jamais d'époux plus fidéles & plus tendres ; mais à quoi ſert cette tendreſſe mutuelle, qu'à les rendre plus malheureux encore ?

En vérité, Maman, s'écria *Nancy*, qui s'eſſuyoit les yeux, j'avois toujours regardé ma couſine *Anderſon*, comme la plus plus heureuſe femme que je connuſſe. Je n'ai même jamais rien vû

dans leur maiſon, qui reſſemblât à la miſére ; & vous venez de me percer le cœur ! ...... O ma fille ! répondit la mere, cette digne & vertueuſe épouſe s'eſt toujours appliquée à dérober aux yeux l'apparence des beſoins de ſa famille : ils ne connurent jamais l'aïſance ; mais la cauſe de leur ruine, auſſi ſubite que totale, vient d'un frere ingrat & cruel. Le pauvre *Anderſon* s'étoit rendu caution pour lui, dans une affaire : le perfide a ſouffert que l'on enlevât tout, que l'on vendît tout chez ſon frere, la veille même des couches de ſa femme. Il m'avoit écrit, dès le jour même, par l'un des Huiſſiers qui étoit en garniſon chez lui. Cet infâme a gardé la lettre..... Que n'aura pas penſé ce malheureux, en voyant paſſer huit jours entiers, ſans entendre parler de moi ?

Ce n'étoit pas ſans èmotion, ni ſans douleur, que *Tom* avoit entendu ce récit. A peine fut-il fini, que

que tirant Madame *Miller* dans une chambre voiſine, & lui préſentant ſa bourſe où étoient les 50 livres ſterlin, il la pria de prendre ce qu'elle jugeroit à propos pour le ſoulagement de cette famille affligée. L'air dont cette femme regarda *Jones* en cet inſtant, ne ſçauroit ſe décrire. L'éclat ſubit de ſes tranſports fut une eſpece d'agonie...... Juſte Ciel ! s'ecria-t'elle, eſt-il une telle ame au monde ?........ & revenant par dégrés à elle-même : oui, dit-elle, en ſoupirant, j'en connois encore une ; mais il n'en eſt point d'autre.

J'eſpere, Madame, lui dit *Jones*, que les ſentimens d'humanité ne ſont pas ſi rares que vous le penſez : celui, ſurtout, qui nous porte à ſecourir à ſi peu de frais nos ſemblables, ne me paroît pas du tout étonnant.

Madame *Miller*, après avoir pris dix *Guinées*, malgré les inſtances de *Jones* pour qu'elle en prît davantage, lui dit qu'elle

avoit déjà fait quelque chose de son côté pour ces pauvres gens; & qu'elle feroit ensorte que les bienfaits de Monsieur *Jones*, leur fussent remis le lendemainde grand matin.

Ils rentrerent dans la salle à manger, où M. *Nigtingale* parut s'intéresser beaucoup au sort de tant de malheureux, qu'il connoissoit, & qu'il avoit vûs plus d'une fois chez Madame *Miller*. Il déclama fortement contre l'imprudence de ceux qui s'engagent pour les dettes d'autrui, lâcha beaucoup d'imprécations contre le frere de M. *Anderson*, & finit par souhaiter qu'il fût possible de trouver quelque moyen pour relever une famille si digne de pitié. Ne pourriez-vous pas, par exemple, dit-il à Madame *Miller*, les recommander à Monsieur *Alworthy*? Ou bien, que penseriez-vous d'une quête parmi toutes vos connoissances? Pour moi, je donnerai volontiers une *Guinée*...qu'en dites-vous, Madame?

L'hôtesse ne répondit rien ; & *Nancy*, à qui sa mere avoit déjà fait part de la générosité de M. *Jones*, devint pâle & quitta la chambre.

C'étoit pourtant avec peu de justice que l'une & l'autre de ces femmes étoit sécrettement indisposée contre Monsieur *Nigtingale*. Car, dût-il avoir sçu ce que *Tom* avoit donné, il n'étoit point tenu de suivre cet exemple ; & j'en connois mille, qui en pareil cas, n'eussent peut-être pas lâché un écu. C'est aussi ce que fit M. *Nigtingale*, qui voyant qu'on ne lui demandoit rien, laissa tomber ses offres, & changea de conversation.

CHAPITRE IX.

Bien différent du précédent.

TOm revit le soir *Mylady Bellaston*, & eut encore un long tête-à-tête avec elle : mais,

attendu qu'il roula ſur les mêmes matieres que ci-devant, nous nous diſpenſerons d'en rendre compte.

La vraie dévotion, pour être excitée, n'a pas beſoin d'images, & il en eſt d'un genre qui ne fut jamais de mon goût. Plût au Ciel, par exemple, que l'on couvrît pour jamais du plus épais rideau preſque toutes celles qui depuis peu nous arrivent de France; Eternelles & plattes copies d'un excellent original, aſſez modeſte cependant, pour ne s'être préſenté lui-même que ſous le titre d'imitateur d'un prétendu Peintre étranger.

Tom aſpiroit, de plus en plus, après l'inſtant de revoir ſa *Sophie*; & voyant peu de vraiſemblance, après quelques autres entrevuës avec *Lady Bellaſton*, d'y parvenir par ſon moyen; s'appercevant même au contraire, que la Dame ne pouvoit ſans quelque aigreur entendre prononcer le nom de cette Demoiſelle, il réſolut d'eſſayer une autre méthode.

Il ne doutoit pas, que *Lady Bellaſton* ne ſçût où étoit *Sophie :* il jugea, aſſez raiſonnablement, que quelqu'un des domeſtiques de cette Dame devoit être dans ſa confidence. Ainſi, *Partridge* eut ordre de faire connoiſſance avec eux, pour tâcher de les faire jaſer.

Il eſt peu de ſituations plus pénibles & plus embarraſſantes que celle où ſe trouvoit alors le pauvre *Tom*. Indépendamment des difficultés qu'il trouvoit à découvrir *Sophie ;* indépendamment des craintes qu'il avoit de la déſobliger, attendu ce que lui avoit dit *Milady Bellaſton* des dernieres réſolutions de cette fille, il avoit encore à combattre un ſcrupule, que toute la puiſſance de ſa chere Maîtreſſe, l'aimât-elle cent fois plus que jamais, ne pouvoit lever au gré de ce tendre amant. C'étoit, d'avoir mis cette fille dans le cas d'être deshéritée par ſon pere : conſéquence preſque inévitable d'une fuite, que M. *Weſtern* ne pouvoit regarder que comme concertée

avec un amant odieux, auquel il n'étoit pas probable qu'il pardonnât jamais.

Ajoutons à ceci, les diverſes obligations qu'il avoit à *Lady Bellaſton*, dont l'extrême tendreſſe, que nous ne pouvons plus cacher, avoit accumulé ſur lui mille bienfaits. Car, nous avons beau faire, il faut le dire, *Tom* n'étoit plus dans l'état où nous l'avons vu arriver à Londres : perſonne n'étoit maintenant mieux mis que lui, ni ne s'étoit vû plûtôt porté par la fortune au plus haut dégré de ſa rouë.

Notre Héros, nous l'avons déjà prouvé plus d'une fois, étoit reconnoiſſant : mais *Lady Bellaſton*, malgré tous les ſecours de l'Art, n'étoit plus jeune, & même dès longtems, avoit preſque ceſſé d'être aimable. *Tom* ne pouvoit ſe cacher à lui-même le ſécret motif des libéralités de la Dame : la néceſſité l'avoit contraint de les accepter, il eſt vrai : mais une autre néceſſité ne le forçoit pas d'être ingrat.

Que d'objets pour ſes réflexions !

Tandis qu'il s'y livroit tout entier, il reçut ce Billet.

Un très-ridicule, mais très-fâcheux contretems, ne me permet plus de vous voir à notre rendez-vous ordinaire. Je trouverai, s'il eſt poſſible, d'ici à demain un autre endroit. En attendant, adieu.

A peine y avoit-il une heure que *Tom* avoit lu ce Billet, lorſque le même Porteur lui remit celui-ci.

J'ai réfléchi depuis ma lettre, & j'ai changé d'avis; cela ne vous ſurprendra pas, ſi vous connoiſſez l'amour. Je ſuis maintenant déterminée à vous voir ce ſoir; & quelle qu'en ſoit la conſéquence, à vous voir chez moi. Rendez-vous-y, à ſept heures préciſes: je dîne en Ville; mais je ſerai pour lors à la maiſon. Je trouve, qu'un jour, pour un cœur qui aime bien, eſt mille fois plus long que je ne l'avois d'abord imaginé.

P. S. Si par hazard, vous arriviez quelques momens avant moi, ordonnez qu'on vous ouvre mon appartement.

Cette lettre, plut moins à *Tom*, que la premiere. Il venoit de promettre à M. *Nightingale*, d'aller à la Comédie avec lui, & s'en étoit fait une fête. Il fallut pourtant s'en détacher ; & la reconnoiſſance l'emporta ſur le plaiſir.

Mais, avant que nous conduiſions *Jones* chez la Dame, juſtifions-la, en deux mots, de l'imprudence d'avoir attiré ſon Amant dans la maiſon même où logeoit ſa rivale.

D'abord, la Maîtreſſe du logis où nos Amans ſe voyoient en ſécret, s'étant, tout à coup, aviſée de devenir dévote, avoit ſignifié aſſez durement à *Mylady*, qu'elle ne pouvoit plus les recevoir chez elle. C'eſt dans ce premier moment, que *Lady Bellaſton* avoit écrit à *Jones*.

Ayant enſuite réfléchi, elle s'étoit ſouvenu que *Sophie* n'avoit pas encore été à la Comédie, & que ſi ce ſpectacle ſe trouvoit ce jour-là de ſon goût, la maiſon ſeroit libre, au moins pendant trois

heures. *Sophie*, s'étoit prêtée à la propoſition ; on lui avoit trouvé une compagne ; Meſdames *Etoff* & *Honora* avoient été chargées de commiſſions en Ville ; & *Mylady* s'étoit dépéchée d'écrire ſon ſécond billet à *Jones*, avant que de ſortir pour aller dîner chez une amie dans un quartier aſſez éloigné du ſien.

CHAPITRE X.

Qui, quoique court, peut être attendriſſant.

MOnſieur *Jones* étoit habillé, & prêt à ſe rendre chez Mylady *Bellaſton*, lorſque Madame *Miller* vint le ſupplier de deſcendre, pour prendre une taſſe de thé chez elle.

Il n'étoit pas encore entré chez cette bonne femme, qui l'avoit précédé en deſcendant, lorſqu'elle ſe hâta de lui préſenter un Etran-

ger, en lui disant, avec la plus vive effusion de cœur.... M. *Jones!* voila mon cousin, qui vient avec transport, remercier son généreux bienfaicteur, & le sauveur de sa famille!

Cet homme avoit à peine continué le compliment que Madame *Miller* avoit si obligeamment commencé, que *Tom* & lui s'étant regardés fixement, marquerent à la fois la plus grande surprise. La voix manqua d'abord à l'Étranger, qui se laissant tomber sur une chaise, ne put articuler qne...... C'est lui! c'est lui-même..... J'en suis trop convaincu!...

Ciel! que veut dire ceci? s'écria Madame *Miller*, mon cousin se trouve-t-il mal? vîte, de l'eau, vîte, qu'on le secoure!.... n'est-il aucunes liqueurs dans la maison?...

Ne vous effrayez point, Madame, lui dit *Jones*: vous me voyez aussi ému que lui.... cette rencontre imprévuë nous

frappe également.... Votre cousin ne m'est pas inconnu, Madame. Vous le connoissez? s'écria Madame *Miller*..... Dieu, que cela est heureux!

Oui, je le connois, répéta *Jones*, & je m'en fais honneur. Lorsque je cesserai d'aimer & d'estimer quiconque affronte tout, pour rendre la vie à sa femme & à ses enfans, puissai-je avoir un ami capable de me méconnoître dans la derniere adversité!

O généreux jeune homme! s'écria Madame *Miller*..... Oui, sans doute, le pauvre malheureux a tout risqué....... s'il n'étoit pas d'un excellent tempérament, ses malheurs l'eussent enterré.

Ma cousine, s'écria l'Étranger, en reprenant ses sens, voilà l'Ange secourable dont je vous parlois hier!.. c'est lui, qui avant que je vous visse, a sauvé mon épouse, l'a tirée des bras de la mort, à qui je dois tous les secours qui ont préservé ma famille entiere de périr dans l'horreur des

besoins. Vous possédez chez vous le plus digne, le plus brave, le plus humain de tous les hommes... ô, ma chere cousine ! si le genre de mes obligations vous étoit mieux connu !.....

Arrêtez ! s'écria vivement *Jones*, craignez de dire un mot de plus, je vous en prie ; & s'il le faut, je vous l'ordonne...... si le peu que vous avez reçu de moi, a soulagé votre famille, jamais plaisir ne me coûta si peu.

Ah, Monsieur ! s'écria *Anderson*, (car on n'a probablement pas douté que ce fût lui-même) ah, Monsieur, que ne pouvez-vous maintenant voir ma maison ! si quelqu'un sur la terre a droit au plaisir dont vous parliez à ce moment, je suis convaincu que c'est vous. Ma cousine m'a dit, vous avoir informé de l'état horrible où nous étions réduits. Tout cet enfer est disparu, par vos bontés...... mes enfans ont maintenant un lit...... ils ont......

que mes remercimens ne peuvent-ils être éternels !.... ils ont du pain! Mon petit garçon est guéri, mon épouse est hors de danger, & je suis heureux. Graces, graces entieres à vous, Monsieur ! & à ma cousine, la meilleure de toutes les femmes ! .... Oui, j'aurai le bonheur de vous posséder chez moi.... oui, mon épouse verra son Bienfaicteur, & lui marquera sa reconnoissance...... mes enfans même goûteront ce bonheur, & joindront leurs vœux innocens aux nôtres..... leurs jeunes cœurs, réchauffés par vos soins, seroient maintenant, sans vous, aussi froids que la glace !......

Tom, avoit déjà essayé d'empêcher M. *Anderson* d'aller trop loin: mais les mouvemens de son propre cœur étoient en cet instant si violens, qu'ils lui coupoient la parole. Madame *Miller* entreprit à son tour de le remercier aussi, tant en son propre nom, qu'en celui de son cousin; & finit par s'écrier, qu'un cœur aussi noble,

auſſi bon, auſſi humain, ne pouvoit manquer d'être glorieuſement récompenſé, dès ce monde.

Ah! je le ſuis déjà, répondit *Jones* : cette avanture, & l'eſtime de Monſieur, font naître en moi des ſentimens mille fois plus flatteurs que je n'en reſſentis jamais. Si l'hiſtoire de ſes malheurs eût dû toucher un barbare, quel plaiſir pour moi de penſer, que j'ai été aſſez fortuné pour y faire un perſonnage ſupportable! s'il eſt des hommes peu ſenſibles au plaiſir de faire des heureux, je les plains bien ſincérement : ils ſont privés d'un ſentiment délicieux, dont toutes les paſſions réunies enſemble, & ſatisfaites à la fois, ne peuvent leur donner qu'une très-foible idée.

Cependant, l'heure du rendez-vous de *Jones* étant arrivée, il ſe vit forcé de prendre congé de M. *Anderſon* ; mais non pas, ſans lui avoir ſerré plus d'une fois la main de tout ſon cœur, avec promeſſe de ſaiſir la premiere occaſion où

ſes affaires lui permettroient de lui aller rendre viſite dans ſa maiſon même.

Tom entra dans ſa Chaiſe, ſort ſatisfait du bonheur qu'il avoit procuré à ce pauvre homme : il ne put même réfléchir, ſans horreur, ſur le ſort affreux qui menaçoit cette famille, ſi plus attentif à la voix de la juſtice auſtére, qu'à celle de la pitié, il eût uſé ſur le grand chemin, avec M. *Anderſon*, des droits du plus fort.

CHAPITRE XI.

Surpriſe pour le Lecteur.

MOnſieur *Jones*, arriva chez *Mylady Bellaſton*, avant elle. Cette Dame, comme nous l'avons dit, avoit dîné dans un quartier éloigné du ſien, & s'y trouvoit arrêtée plus qu'elle n'eût voulu, par quelques contretems, toujours cruels pour les perſonnes dans la

ſituation où elle ſe trouvoit alors. *Tom*, ſuivant la convention, s'étoit fait introduire dans la chambre de *Mylady*, où il n'avoit point paſſé deux minutes, lorſque la porte s'ouvrant tout-à-coup bruſquement, lui montra.... *Sophie* elle-même.

Elle avoit quitté la Comédie, avant la fin du premier Acte, effrayée du tapage des deux caballes différentes, l'une pour *damner*, * l'autre pour applaudir une Piéce nouvelle, dont elle n'avoit pu ſaiſir un mot. Un jeune Cavalier l'avoit, heureuſement pour elle, aidée à regagner ſa chaiſe.

Comme *Lady Bellaſton* lui avoit dit, qu'elle ne rentreroit que tard, *Sophie*, comptant ne trouver perſonne dans l'appartement de la Dame, y étoit entré d'emblée; & , ſans regarder dans les côtés de la chambre, avoit été ſe mettre devant une glace qui faiſoit front à la porte. Ce ne fut donc, qu'après lui avoir aidé à réparer

* C'eſt le terme en Angleterre.

le petit désordre de sa coëffure, que la glace lui montra, dans un coin, une statuë qui ressembloit à *Jones*. Le premier mouvement de *Sophie* fut de courir & de vérifier la vision... Un cri terrible, ayant suivi la certitude, *Tom* eut à peine & le tems & la force de la soutenir dans ses bras.

La Peinture des regards, & des pensées de ces deux amans, est au-dessus de ma capacité. Si l'on peut juger, par leur silence mutuel, que leurs sentimens étoïent alors trop vifs & trop tumultueux pour laisser à leur bouche la liberté de l'expression, j'imagine qu'il ne seroit pas juste d'attendre plus de moi que d'eux-mêmes. Le malheur est, que peu de mes Lecteurs, ont peut-être été assez amoureux, pour sentir, par leurs propres cœurs, ce qui dut se passer alors dans celui de nos deux Amans!

Après un moment si théâtral, *Jones*, avec une voix tremblante, dit..... j'apperçois, Madame, que vous êtes surprise....... surprise! répondit *Sophie :* ô Ciel! si je le

ſuis : Je doute preſque encore, que vous ſoyez ce que vous paroiſſez être....... Ah, ma chere *Sophie !* pardon, Madame, ſi j'oſe encore, pour la derniere fois, vous appeller ainſi : oui, je ſuis ce malheureux *Tom*, que la fortune, après tant de traverſes, conduit enfin à vos genoux. O ma *Sophie !* ſi la milliéme partie de mes tourmens étoit connuë de vous, ſi vous ſçaviez tout ce que j'ai ſouffert pendant le cours de cette longue & pénible reche...... Eh, qui, donc cherchiez-vous, M. ? interrompit *Sophie*, après s'être un peu recueillie.

Pouvez-vous être aſſez cruelle, s'écria *Jones*, pour me faire une pareille queſtion ? ai-je beſoin de vous apprendre, que c'eſt vous ſeule, que c'eſt *Sophie*, que je cherchois ?... moi ? M. *Jones* a donc apparamment quelque affaire très-importante à me communiquer ? Celle-ci le ſeroit peut-être pour d'autres, dit-il, en lui remettant le porte-feuille ; jeſpere que vous le trouverez en même état, que lorſque vous l'avez perdu.

Sophie prit le porte-feuille, & alloit parler, lorſque *Tom* l'interrompit ainſi. . . . Ne perdons pas, je vous en ſupplie, les précieux momens que la fortune nous envoye.... O ma *Sophie!* s'écria-t'il, en ſe jettant à ſes pieds, laiſſez-moi d'abord attendre ainſi mon pardon. . . votre pardon, Monſieur ? pouvez-vous l'eſpérer, après tout ce qui s'eſt paſſé ? après tout ce qui m'eſt revenu ?..... Je ſçais à peine, répondit *Jones*, ce que je veux vous dire : hélas, je n'oſe même ſouhaiter que vous me pardonniez! ah, Madame ! banniſſez, à l'avenir, banniſſez juſqu'à la penſée d'un infortuné tel que moi. Si jamais le moindre ſouvenir de mes malheurs, pouvoit troubler le repos de ce cœur digne d'une couronne, penſez à mon néant, penſez combien je vous méritois peu; & que le ſouvenir d'*Upton*, me chaſſe pour jamais de votre mémoire.

Sophie, pendant tout ce diſcours, étoit pâle & tremblante,

ſes yeux étoient fixés ſur ſon Amant, ſon cœur étoit briſé; mais au ſeul mot d'*Upton*, ſes jouës ſe colorérent; ces mêmes yeux, qui ne brilloient que d'une tendre langueur, lancérent tout-à-coup ſur *Jones* tout ce que le dédain & le mépris ont de plus accablant.

Tom entendit bien leur langage; il en fut pénétré.... Ah, *Sophie!* unique objet de ma tendreſſe! pouvez-vous me haïr, pouvez-vous me mépriſer, à cet égard, plus que je ne le fais moi-même? Soyez pourtant aſſez juſte, pour croire que mon cœur, quelque coupable que je ſois, ne vous fut jamais infidéle. Lui ſeul, n'eut point de part à mon égarement: il fut toujours inviolablement à vous.

Quelque peu d'eſpoir que j'euſſe de pouvoir vous poſſéder un jour, d'être même aſſez heureux pour vous revoir, l'idée de ma chere *Sophie* l'a toujours rempli tout entier: nulle autre femme n'eut véritablement ma tendreſſe; mais

quand même mon cœur n'eût pas été auſſi entierement à vous, celle dont la rencontre fatale m'a rendu criminel, n'étoit digne, par aucun endroit, d'un attachement ſérieux. Daignez m'en croire, adorable *Sophie* : je ne l'avois jamais vuë, que ce jour même; & je n'ai jamais compté, ni déſiré de la revoir.

Sophie, au fond du cœur, étoit charmée de l'entendre parler ainſi : mais forçant ſon viſage à prendre un air encore plus froid qu'auparavant...... Pourquoi, dit-elle, M. *Jones* ſe défend-t'il, lorſque perſonne ne l'accuſe? Si j'en daignois prendre la peine, je pourrois peut-être lui citer d'autres crimes, d'un genre un peu moins pardonnable.

Qui ſont ils? Madame, qui ſont-ils? s'écria *Tom*, en frémiſſant, & la pâleur ſur le front. (il trembloit qu'il ne fût ici queſtion de ſon intrigue avec *Mylady!*)

O Ciel! s'écria-t'elle, comment eſt-il poſſible, comment permettez-vous, que tout ce que

l'humanité a de plus noble & de plus méprisable, se trouve dans un même cœur ? ah, Monsieur ! aurois-je dû l'attendre de votre part ? aurois-je dû l'attendre de la part de tout autre, à qui l'honneur ne fût pas inconnu ? quoi ! voir mon nom prostitué partout, dans les auberges, dans les cabarets, parmi la plus vile canaille ! se vanter, de m'avoir attendrie ; trahir le secret d'un cœur aussi foible qu'innocent ; & n'avoir, pour confidens, que la lie, que le rebut d'une Province entiére.... ah Dieu !

Rien n'égaloit la surprise de *Tom*, en écoutant de si cruels reproches ; mais, sûr de son innocence, quant à ce point, il étoit moins embarassé de se défendre, que s'il se fût agi d'une accusation dont sa conscience avoit plus droit d'être allarmée. Il n'eut pas besoin de réfléchir long-tems, pour être convaincu qu'il ne devoit le ressentiment de *Sophie*, qu'à l'intempérance de langue de M. *Partridge*,

dans toutes les auberges de la route ; & d'autant plus, que *Sophie* lui avoit fait entendre, que tous ces propos lui avoient été rapportés par les Aubergistes, & leurs femmes.

Il se justifia facilement d'une espece d'offense si contraire à son caractére, & si peu digne d'un Amant tel que lui. *Sophie* fut même obligée d'employer les derniers efforts pour l'empêcher de retourner à l'instant chez lui, pour tuer l'infame *Partridge* : ce qu'il jura pourtant d'exécuter, à son retour.

Ce point bien éclairci, nos Amans se retrouverent si bien ensemble, que *Tom* ne se ressouvint plus qu'il avoit débuté par conjurer sa maîtresse d'oublier jusqu'à son nom même. Elle se trouvoit, à son tour, dans des dispositions si tendres, qu'il crut devoir en profiter, pour hazarder quelques propos tendans au mariage, A quoi *Sophie*, toujours vraye, toujours aussi naturelle qu'aimable, répli-

qua ſans détours, que ſi ce qu'elle croyoit devoir à ſon pere, ne combattoit pas invinciblement ſa propre inclination, elle préféreroit la pauvreté avec ſon Amant, à l'opulence avec tout autre.

Au ſeul mot de *Pauvreté*, *Jones* tréſſaillit d'horreur; il laiſſa tomber la main de *Sophie*, qu'il avoit tenuë juſqu'alors.... Quoi, *Sophie!* s'écria-t'il, en ſe frappant la poitrine, quoi! je ſerois l'artiſan de ta perte? Non, ce déteſtable rôle ne ſera jamais fait pour moi. Non, ma chere *Sophie!* non, quoiqu'il m'en coûte, je prétens renoncer à toi; j'arracherai tout eſpoir de mon cœur; j'étoufferai cet amour téméraire, ſi fatal au repos, ſi funeſte au bien réel de ce que j'aime!.... j'aimerai pourtant toujours ma *Sophie*: ce ſentiment nâquit, ſans doute, avec mon cœur; il fait partie de mon être même; mais j'aimerai dans le ſilence: ce ſera loin d'elle, ce ſera dans un climat lointain, d'où mes ſoupirs, déja trop entendus, ne troubleront plus ſon repos.

Et

Tome 3. Page 97



H. Gravelot. inv.

De Lafosse. Sculp

Et lorſque je ne ſerai plus.... Il alloit pourſuivre, lorſqu'un torrent de pleurs qui couloient des beaux yeux de *Sophie*, vint frapper ſes regards. *Tom* étoit trop tranſporté pour ne pas oublier ſes promeſſes : ſes baiſers eſſuyerent ces précieuſes larmes, ſans que *Sophie* ſe ſouvînt de l'en empêcher. Quels momens pour l'amoureux *Jones !* .... *Sophie* revint pourtant à elle-même ; & ſe débaraſſant doucement des bras qui la ſerroient, chercha à détourner la converſation ſur un ſujet un peu moins tendre. Elle ſongea enfin à lui demander, par quel moyen il étoit arrivé dans cette chambre ? Et *Jones*, par l'embarras où le mettoit cette queſtion imprévue, alloit ſans doute jetter mille ſoupçons dans l'ame de *Sophie*, quand la porte, qui vint tout à coup à s'ouvrir, offrit à leurs regards *Lady Bellaſton* en perſonne.

Cette Dame, qui comptoit trouver *Tom* ſeul, recula trois pas en arriere, en le voyant avec *Sophie*.

Mais bientôt, par un rare effort de cette présence d'esprit, dont l'habitude des grandes affaires nous peut seule rendre capables, je croyois, dit-elle, en se rapprochant d'eux, (avec un air tout désintéressé) que *Miss Western* étoit allée à la Comédie?...

Quoique *Sophie* ne sçût rien du commerce de *Tom Jones* avec *Lady Bellaston*, & qu'elle ignorât même qu'ils se connussent, elle ne fut pas moins embarrassée d'abord. Cependant, en se rappellant que cette Dame, dans toutes leurs conversations, n'avoit jamais été du parti de son pere, elle reprit courage, & raconta l'histoire de ce qui lui étoit arrivé à la Comédie, ainsi que la façon précipitée dont elle en étoit revenue.

Ce petit détail donna le tems à *Mylady* de fixer ses résolutions, & de prendre un parti. L'air ingénu dont *Sophie* s'étoit exprimée, prouvoit du moins que *Tom* ne l'avoit pas encore trahie..... Si je vous avois cru en compa-

gnie, dit-elle, d'un ton radouci, je me ſerois bien gardée d'entrer ſi bruſquement.

En prononçant ces mots, les yeux de *Lady Bellaſton* étoient attachés ſur ceux de *Sophie*, & cherchoient à creuſer dans ſon ame. Notre amante s'en apperçut, rougit, ſe déconcerta, & répondit enfin d'un ton aſſez mal aſſuré, que l'honneur de la compagnie de Madame ſeroit toujours auſſi cher que précieux pour elle.... J'eſpere du moins, s'écria *Mylady*, que je n'ai point interrompu quelques affaires...... Non, Madame, répondit *Sophie*, nos affaires étoient finies. Madame ſe ſouvient, ſans doute, que je lui ai ſouvent parlé de la perte de mon porte-feuille : Monſieur, qui l'a retrouvé, a la bonté de me le rapporter, avec ce même billet de banque, que je ne croyois plus revoir.

Tom, depuis l'arrivée de *Lady Bellaſton*, étoit redevenu ſtatue. Voyant pourtant, enfin,

qu'elle feignoit de ne pas le connoître, il s'efforça de partir de là, pour jouer le même rôle. Depuis, dit-il, que j'ai ce porte-feuille, il n'eſt point de perquiſitions que je n'aye faites pour trouver la perſonne dont le nom y étoit inſcrit : & ce n'eſt que d'aujourd'hui, que j'ai été aſſez heureux pour être inſtruit de ſon adreſſe.

Sophie avoit, effectivement, parlé quelquefois à *Lady Bellaſton* de la perte de ſon porte-feuille : mais, comme *Jones*, pour quelques raiſons qu'on ignore, n'avoit jamais dit à cette Dame que cet effet fût en ſa poſſeſſion, elle ne croyoit pas une ſyllabe de tout ce que *Sophie* lui débitoit ſur ce ſujet, & n'en admiroit pas moins l'extrême vivacité d'eſprit d'une jeune fille capable d'inventer ſur le champ une excuſe ſi vraiſemblable.

L'hiſtoire de la ſortie de la Comédie, ne fut pas plus cruë que le reſte ; & quoique *Mylady* ne

trouvât pas de quoi fonder la rencontre des deux amans, elle n'en étoit pas plus dispoſée à l'attribuer au hazard.

En vérité, dit-elle, avec un ſourire apprêté, il faut que Mlle *Weſtern* ſoit née heureuſe ! non ſeulement, ſon argent perdu tombe dans les mains d'un honnête homme ; mais, le hazard veut encore que cet homme obligeant en trouve la Propriétaire dans une Ville immenſe comme Londres...., Voilà de ces concours de circonſtances, qu'on ne ſçauroit trop admirer !

Daignez faire attention, Madame, reprit vivement *Tom*, que le billet étoit dans le porte-feuille ; & que le nom de Mademoiſelle y étoit écrit.

Cela eſt encore bien heureux ! s'écria *Mylady*..... & il n'eſt pas moins ſingulier que Monſieur ait ſçû, que Mlle *Weſtern* étoit chez moi ; elle qui peut-être à peine eſt connue dans la ville ! ...

Jones avoit eu le tems de ſe re-

mettre. Il crut ne devoir pas laisser tomber l'occasion de satisfaire à la question que *Sophie* lui avoit faite, au moment que cette Dame étoit entrée si mal-à-propos dans la chambre.

Il est vrai, lui dit-il, Madame, d'un ton assez ferme, que ce hazard paroît fort singulier : mais en voici l'explication. J'étois au Bal, il y a quelques jours, auprès d'une Dame, à qui je parlai de l'histoire du porte-feuille, & qui me dit connoître Mlle *Western*. Je la priai de me procurer l'occasion de la voir ; on me donna parole pour le lendemain : mais on ne la tint pas. C'est ce matin, qu'enfin j'ai découvert que *Miss Western* demeuroit chez Madame, qu'on m'a dit être en ville. J'ai dit, qu'il s'agissoit d'affaires ; le domestique m'a fait entrer ici, pour attendre votre retour ; & à peine y étois-je, que Mademoiselle, qui revenoit de la Comédie, a paruë.

Jones, en parlant du Bal, avoit jetté un coup d'œil sur *Mylady*, qui

après l'avoir un peu allarmée, la fit taire. Il crut alors, que l'unique moyen de mettre fin à l'embarras de *Sophie*, étoit d'en mettre une à sa visite. Il est dû, dit-il, en se levant, quelque reconnoissance aux services les plus légers.... Celle que je demande est bien grande, Madame!.... c'est qu'il me soit permis de vous rapporter ici mes respects.

Monsieur, répliqua *Mylady*, vos procédés annoncent tout ce que vous êtes : ma porte n'est jamais fermée à ceux qui vous ressemblent.

Honora étoit sur l'escalier, lorsque notre *Tom* descendit. Quelques politesses, de la part du galant, firent dans l'instant oublier à cette fille tous les griefs qu'elle avoit contre lui. Il se souvint, dans le moment, que *Sophie* ignoroit son adresse ; & la façon dont il pria la Duègne de s'en charger, fut trop gracieuse, pour qu'il courût risque d'être refusé.

CHAPITRE XII.

Conclusion du treizième Livre.

LE très-élégant *Lord Shaftsbury*, condamne, en quelque endroit de ses Ouvrages, ceux qui disent trop la vérité. D'où l'on peut inférer, que le mensonge, en certains cas, peut n'être pas tout-à-fait criminel.

Ceci posé, quelqu'un est-il plus excusable, en s'écartant un peu de cette vérité sévére, surtout en fait d'amour, qu'une jeune personne à qui les préceptes de l'éducation, &, qui plus est, l'austérité des préjugés reçus, défendent non seulement de céder aux tendres mouvemens de la Nature, mais encore de les avouer?

Nous ne rougirons donc point de dire, que *Sophie* suivit ici le sentiment du Philosophe illustre que nous venons de citer. La per-

ſuaſion où elle étoit, que *Tom* n'étoit pas connu de *Lady Bellaſton*, la détermina à laiſſer cette Dame dans l'ignorance à cet égard, au riſque même d'un peu de diſſimulation.

Jones étoit à peine au bas de l'eſcalier, que *Lady Bellaſton* s'écria, ce garçon eſt en vérité bien aimable ! Qui donc eſt-il ? je ne me rappelle pas de l'avoir vû nulle part.

Ni moi non plus, Madame, répondit l'autre, en regardant ailleurs ; mais ſon procédé envers moi, me paroît auſſi beau que louable.

Oui, ſans doute ; & de plus, c'eſt un très-bel homme, dit la Dame. Ne le trouvez-vous pas de même ?

C'eſt à quoi je n'ai pas fait grande attention, répondit *Sophie*. Je croyois, au contraire, qu'il avoit l'air aſſez commun.

Oh ! quant à cela, s'écria la *Mylady*, vous n'en ſerez pas démentie : j'augure même, à ſes fa-

çons, qu'il n'a pas vû trop bonne compagnie ; & malgré ſa reſtitution, j'ai quelque peine à lui croire de la naiſſance.... j'ai toujours vû, dans les perſonnes bien nées, un certain je ne ſçai quoi, que d'autres n'acquierent jamais.... & je ſuis tentée d'ordonner, quema porte ne lui ſoit plus ouverte.

Eh pourquoi donc, Madame ? répondit *Sophie* toute émue, après ce qu'il vient de faire, peut-on le ſoupçonner.... D'ailleurs, ſi Madame l'a bien obſervé, ſa façon de s'exprimer eſt élégante, naturelle, & même délicate ; & je crois que bien peu... bien peu de...

J'avoue, interrompit *Lady Bellaſton*, qu'il jaſe aſſez bien.... Pardonnez, pardonnez donc Mademoiſelle, ſi j'ai été aſſez indiſcrette pour....

Pardonnez ! dites-vous ? Moi, vous pardonner, Madame !.... à quel propos je vous en prie ?

Pourquoi non ? s'écria *Mylady*, en éclatant de rire : apprenez mon ſoupçon, en entrant ici.... eſt-il

rien de ſi fou ! . . . ne m'étois-je pas mis en tête, que cet homme étoit M. *Jones ?*

Cela eſt-il bien poſſible ? s'écria *Sophie*, en affectant de rire, quoique très-déconcertée. Oui, ſur mon honneur ! répondit *Mylady ;* & je ne conçois pas d'où peut m'être venu cette idée, car ce garçon eſt très-bien mis, & votre ami n'eſt probablement pas tout-à-fait dans ce cas-là.

Ce trait eſt un peu trop cruel, Madame, reprit *Sophie*... ſurtout après les promeſſes que je vous ai faites. Pas du tout, mon enfant : pour autrefois, à la bonne heure ; mais aujourd'hui, quand vous ſentez vous-même qu'un engagement de cette eſpece ne pouvoit que vous perdre, & par conſéquent que vous détacher d'une inclination ridicule, je croyois pouvoir hazarder une légére raillerie. Eh, que faut-il donc que je penſe de la ſituation de votre cœur, en le voyant ſenſible au point de ne pouvoir ſupporter que l'habille-

ment même de votre ancien Amant ſoit tant ſoit peu raillé ? . . . ah ! je commence à craindre, que vous n'ayez pas été franche avec moi !

Vous vous trompez, en vérité, lui dit *Sophie*, ſi vous croyez que rien de ce qui le touche puiſſe encore m'intéreſſer.

De grace, ne groſſiſſez pas mes crimes, répondit la Dame ; je n'ai touché que ſon habillement. . . . je ſerois bien fâchée d'inſulter à votre goût, en critiquant la figure d'un homme que vous avez aimé... Je crois même, ma chere, que ſi M. *Tom* n'eût reſſemblé qu'à celui-ci. . . .

Je croyois, interrompit *Sophie*, que vous l'aviez d'abord trouvé paſſable ?

Qui donc, de grace ? s'écria vivement *Mylady*. M. *Jones*, répondit notre amante. . . . Non, non, pardon, Madame, où vais-je chercher M. *Jones !* c'eſt l'Etranger qui ſort d'ici, que je prétendois dire.

O *Sophie ! Sophie !* s'écria *Lady Bellaſton :* je crains bien que ce M. *Jones* ne ſoit encore gravé dans votre cœur.

Je vous jure, Madame, dit *Miſſ Weſtern* embarraſſée, & en tâchant de raffermir ſa voix, qu'il m'eſt auſſi indifférent.... que l'Etranger qui ſort d'ici.

Je le penſe, ſur mon honneur ! dit, en riant, la Dame... pardon, pourtant de mon étourderie : vous ne m'en entendrez plus parler, je vous le jure. Nos deux Dames ſe ſéparerent alors, bien plus au gré de *Sophie*, qu'à celui de *Lady Bellaſton*, qui eût bien voulu pouvoir tourmenter un peu plus longtems ſa rivale, mais que des affaires plus importantes appelloient ailleurs. Quant à *Sophie*, elle n'étoit pas à ſon aiſe, & ſa premiere ſupercherie lui coutoit beaucoup. Elle courut y rêver dans ſa chambre. Mais, ni l'embarras de la ſituation d'où elle ſortoit, ni les motifs preſſans qui l'avoient en quelque façon forcée de prendre

ce parti, ne lui parurent pas plus ſuffiſans pour juſtifier ſa conduite, que pour la réconcilier avec elle-même. La ruſe étoit étrangere à ſon cœur : il lui en coûta une mauvaiſe nuit.

Fin du treizième Livre.





L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE QUATORZIÉME.

Contenant deux jours.

CHAPITRE PREMIER.

Lettres, & autres matieres galantes.

TOm rentroit chez ſon Hôteſſe, lorſqu'il reçut la lettre ſuivante.

Je n'ai de ma vie été plus ſurpriſe, qu'en apprenant que vous étiez parti. J'imaginois, quand vous avez quitté ma chambre, que vous ne ſortiriez pas de la maiſon, ſans me voir. Votre conduite eſt uniforme, & me prouve combien je dois mépriſer un cœur

capable de s'enflammer pour une petite pécore. J'ignore ce qui doit m'étonner le plus, de sa malice ou de sa simplicité. Toutes les deux sont bien étranges !.... Ne faut-il pas être l'impudence même, pour me nier en face, que l'on vous connoisse, ou que l'on vous ait jamais vû?..... Ce beau complot étoit-il concerté entre vous ? Sériez-vous assez lâche pour me trahir ?..... Ah ! que je la méprise, vous, l'Univers entier, & surtout moi-même, d'avoir ..... je n'ose écrire ce que je frémis même de penser. Songez, pourtant, que la haine, en certains cœurs, est aussi vive que l'amour.

Jones n'eut pas le tems de réfléchir sur cette lettre. Il ne l'avoit pas achevée, qu'on lui apporta celle-ci.

Le désordre de ma Lettre ; vous peint le trouble de mon ame ; & la vivacité de mes expressions, doit d'autant moins vous étonner.... Je crains, pourtant, en y pensant plus mûrement, que vous ne les trouviez trop

piquantes. Quoiqu'il en ſoit, je voudrois qu'il me fût poſſible de ne pouvoir rien imputer qu'à la maudite Comédie, & à l'impertinence de la perſonne où j'ai dîné, qui m'a retenuë chez elle plus longtems que je ne voulois.... Qu'il eſt naturel, qu'il eſt aiſé de bien penſer de ce qu'on aime! ... Peut-être déſirez-vous encore que je penſe ainſi. Il faut que je vous voye ce ſoir; venez dans le moment.

P. S. *Mes ordres ſont donnés; je ne ſerai chez moi, que pour vous ſeul.*

P. S. *M.* Jones *croit déja, ſans-doute, que je vais l'aider à ſe juſtifier... Mais, hélas! peut-il ſouhaiter de me faire plus d'illuſion, que je ne cherche à m'en faire à moi-même?*

P. S. *Venez ſur le champ.*

Nous laiſſons aux *Adonis* du ſiécle à décider laquelle de ces deux lettres dut plaire davantage à M. *Jones*. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il n'eût ſouhaité, ce ſoir-là, avoir de viſites à faire, que dans un ſeul endroit. Cependant, ſon honneur lui sembloit engagé;

d'ailleurs, il n'étoit pas question d'exposer *Sophie* à un orage capable de produire une découverte, qui le faisoit trembler. Après quelques tours de chambre, peu amusans, sans doute, il se disposoit à partir, lorsque la Dame elle-même vint s'offrir à ses yeux. Sa marche, ses regards, sa parure, le son de sa voix même, tout annonçoit, tout exprimoit les agitations de son ame. Un fauteuil se trouva placé, fort à propos, pour la recevoir.

Vous voyez, Monsieur, lui dit-elle, en reprenant haleine, que toute femme qui fait un pas de trop, ne trouve plus rien qui l'arrête. Quiconque m'eût prédit hier, ce que j'ose faire aujourd'hui, eût été bien cruellement démenti par moi-même! ... J'espere, lui dit *Jones*, que ma chere *Lady-Bellaston* n'est point femme a rien croire légerement au préjudice d'un ami, qu'elle a comblé de ses bienfaits, & dont le cœur est trop sensible à la reconnoissance....

Senſible à la reconnoiſſance ! dit-elle ; Ciel, attendois-je de M. *Jones* un diſcours auſſi froid, qu'offenſant ?.... Pardon, Madame, lui dit-il, ſi après les lettres que j'ai reçuës de vous, la crainte de vous déplaire, tout innocent que je ſuis, m'empêche .... Ai-je donc un air ſi terrible ? interrompit la Dame, en ſouriant..... Ai-je, en effet, apporté chez vous une Phyſionomie menaçante ?... Si ce qu'on appelle honneur exiſte encore parmi les hommes, lui dit *Jones*, je ne m'impute rien qui doive m'attirer votre colére... Vous vous rappellez, ſans doute, le rendez-vous donné chez vous même ?... Je m'y ſuis exactement rendu... Et lorſque... De grace, s'écria Mylady, n'entrons dans cet odieux détail... Un ſeul mot, & qu'il n'en ſoit plus parlé... Avez-vous, trahi mon honneur ? M'avez-vous ſacrifiée à *Sophie ?*

Jones étoit aux pieds de *Lady Bellaſton*, & commençoit à débiter emphatiquement les proteſtations les plus ſolemnelles,

quand *Partridge* entra dans la chambre, en criant de toutes ses forces, elle est retrouvée ! Elle retrouvée !.... Venez, venez, Monsieur. . . . Vous la verrez sûrement bientôt... Mlle *Honora* est déja sur l'escalier, & demande à vous voir ! . . . Cours, vîte, tâches de l'arrêter un moment, lui dit son Maître, tout troublé...... Vous, Madame, daignez, de grace, passer derriere ce lit : c'est le seul endroit au monde où je puisse maintenant vous cacher..... Cours donc, Maraud ? ... Ciel ! quel maudit contretems ... Très-maudit, en effet ! dit la Dame, en soupirant, & en passant derriere le rideau, au moment que Madame *Honora* mettoit le pied dans la chambre.

Vive Dieu ! dit la Suivante ; de quoi donc s'agit-il ici, M. *Jones* ? Votre Butor de Domestique vouloit à peine me laisser monter. J'espere, qu'il n'a pas ici les mêmes raisons, qu'il avoit à *Upton*, pour me murer la porte?...Avouez, que

vous ne m'attendiez pas? Mais, parlons vrai; n'avez-vous pas ensorcelé ma maîtresse? Pauvre jeune Demoiselle! Je l'aime, en vérité, aussi tendrement que si c'étoit ma sœur.... Que vous seriez ingrat, si vous n'étiez pas bon mari! ah, Monsieur, le Ciel vous puniroit...

Jones, à la fois enchanté & désespéré, prioit presque à genoux la Duëgne de parler bas, à cause d'une Dame malade, & sur le point d'expirer dans la chambre voisine.

Une Dame? s'écria-t-elle encore plus fort: oui, oui, j'entends; une des Dames de Monsieur, sans doute!...qu'il en est dans ce bas monde, M. *Jones*! je pense, Dieu me pardonne, que celle chez qui nous logeons, est un peu du métier. Je crois, du moins, m'appercevoir de jour en jour, que *Lady Bellaston* ne vaut pas mieux qu'elle ne devroit.... Doucement! doucement, donc, ma chere, lui dit *Jones*, oubliez-vous qu'on entend tout de la chambre prochaine?....

Eh! tout coup vaille, repartit

Honora, je ne calomnie point : car, entre-nous, toute la maiſon dit (en ſecret pourtant) qu'elle a ſouvent des rendez-vous, quelque part, qui n'eſt pas chez elle.... Oui, oui, Monſieur, je ſçais ce que je dis : la maiſon eſt ſous le nom d'une vieille Dame, mais la nôtre en paye le loyer . & fait bien des préſens encore ..... que de miſére dans la vie !...

Paix donc ! fi donc ! s'écria *Tom*. Songez-vous bien ?... A quoi voulez-vous que je ſonge ? reprit la Duëgne...

Quel peſte d'interêt prenez-vous à une vieille folle, que vous connoiſſez à peine ? Je ne dis d'elle, que ce que tout le monde ſçait à peu près. Il eſt vrai, qu'elle eſt riche : eh bien, tant mieux pour elle. Si c'eſt, par-là qu'on s'enrichit, je m'en goberge. Moins de richeſſe, & plus de vertu : c'eſt ma morale.

Les gens de cette Dame, ſont des canailles, s'écria *Jones* à ſon tour, & déchirent injuſtement leur

Maîtresse. . . . . Oh! sans-doute, répondit *Honora*, les domestiques sont toujours des canailles : c'est le mot propre; *Mylady* l'a toujours à la bouche. . . . . *Sophie*, j'en suis bien sûr, interrompit *Jones*, ne prête pas l'oreille à de pareils propos. Souvenez-vous, d'ailleurs, que *Mylady Bellaston* est sa parente, & que je ne puis souffrir que vous parliez ainsi de ce qui appartient à *Sophie*. Si vous avez affaire à moi, descendons au plûtôt; car, je vous le répete, nous avons à deux pas d'ici une femme mourante.

Ah, Monsieur! dès que cela vous chagrine, j'ai fini..... voici une Lettre de ma jeune Maîtresse... que ne donneroient pas bien des *Lords*, pour en avoir autant?...... je ne le suis point, ma chere, répondit *Tom*, (en prenant la Lettre d'une main, & en lui glissant cinq *Guinées* de l'autre) mais prens toujours ceci. Il la chargea ensuite, à l'oreille, de mille tendres remer-

cimens pour ſa chere Maîtreſſe ; & renvoya la diſcrette *Honora* ; très-contente de ſon meſſage.

Lady Bellaſton, ſortit alors de deſſous ſon rideau. Comment peindre ſa rage ? ſa langue n'articuloit rien, des éclairs ſortoient de ſes yeux, & ſes mouvemens ſeuls exprimoient l'excès de ſes tranſports. Cependant, à peine eut-elle recouvré l'uſage de la voix, qu'au lieu de donner cours au torrent de ſon indignation contre *Honora*, & contre tous ſes gens, elle parut tout oublier pour ne penſer qu'à *Jones*.

Vous voyez, lui dit-elle, ce que ma foibleſſe me coûte ! ... Ma réputation, mon honneur.... Sont perdus pour jamais ! Et quel retour trouvai-je en vous ? Négligée, mépriſée... pour qui encore ? pour une petite payſanne, pour une imbecille !... Ah, Dieu !...

Quelles négligences, Quels mépris, Madame, pouvez-vous donc me reprocher ?

M. *Jones*, interrompit-elle, ne diſſimulons plus..... Si vous ne me trahiſſez point, il n'en eſt qu'une preuve.... donnez-moi cette lettre....

Quelle lettre, Madame ? lui dit *Tom*. Quoi ! reprit-elle, auriez-vous l'impudence de me nier que cette déteſtable meſſagére ne vous a point remis une lettre ?

Et pouvez-vous me demander, s'écria-t'il à ſon tour, que je vous remette ce que l'honneur me défend de céder, qu'avec la vie ? ai-je agi de même avec vous, Madame ? Et ſi j'étois aſſez ſcélérat pour trahir cette aimable & jeune perſonne, qu'elle certitude auriez-vous que je vous fuſſe plus fidéle ?.... Un inſtant de réfléxion vous convaincra, j'en ſuis certain, qu'un homme dans les mains de qui le ſecret d'une femme n'eſt pas en ſureté, eſt le plus mépriſable des êtres.

N'en parlons plus, Monſieur....

Ce ſeroit ſans doute trop exiger

de vous. Cette Lettre, d'ailleurs, ne m'apprendroit que tout ce que je ſçais déja ; & je vois trop ſur quels pieds vous marchez tous deux.

Ceci fut encore ſuivi d'une longue converſation, que le Lecteur peu curieux, me remerciera de lui avoir épargnée. Contentons-nous de l'informer, que *Lady Bellaſton*, devenuë par dégrés plus traitable, crut, ou feignit de croire, que la rencontre de *Tom*, avec *Sophie* étoit purement accidentelle ; que *Tom* enfin, rendit ſon innocence ſi palpable, qu'il y auroit eu de l'humeur en elle à bouder plus longtems.

Il lui reſtoit pourtant au cœur une ſorte de ſcrupule, par rapport au refus qu'avoit fait *Jones* de lui montrer la lettre de *Sophie* : tant l'amour eſt toujours injuſte dans ſes prétentions !

Mylady Bellaſton fut enfin bien convaincuë, que *Sophie* occupoit la premiere place dans le cœur de notre Héros ; & cependant,

toute haute, toute amoureuſe qu'étoit cette Dame, il fallut ſe réſoudre à n'occuper que la ſeconde; ou, pour s'exprimer juridiquement, ſe contenter de l'uſufruit d'un bien, dont une autre avoit la proprieté.

Après quelques conteſtations, il fut arrêté entre les Parties, que *Tom*, à l'avenir, verroit *Mylady* chez elle : attendu que *Sophie*, ſa Duëgne, & les autres domeſtiques attribueroient ſes viſites à *Miſſ Weſtern*; & qu'elle même le croiroit ainſi.

Jones, toujours charmé de voir *Sophie*, à quelque prix que ce pût être, étoit content de cet arrangement; & *Mylady* n'etoit pas peu ſatisfaite de pouvoir conſerver ſon amant, ſous le nom de *Sophie*, ſans avoir à craindre que *Jones* osât, pour ſon propre interêt, ouvrir les yeux à ſa maîtreſſe. La premiere viſite fut fixée au Lendemain; & *Lady Bellaſton*, après les politeſſes convenables de la

part de *Jones*, prit enfin congé de lui & retourna chez elle.

CHAPITRE II.

Matieres diverſes.

DEs que *Tom* ſe vit ſeul, il ouvrit précipitament ſa lettre, où il trouva ces mots.

Il n'eſt pas poſſible, Monſieur, de vous exprimer tout ce que j'ai ſouffert depuis votre départ de la maiſon; & comme j'ai des raiſons eſſentielles pour craindre que vous n'y reveniez, je me détermine, quoiqu'il ſoit tard, à vous envoyer cette Lettre, par Honora, *qui m'a dit ſçavoit votre demeure.*

Je vous prie donc, au nom de tout ce que vous croyez me devoir, de ne plus penſer à paroître dans la maiſon où je ſuis, à moins que vous ne vouliez riſquer de tout découvrir: certains mots lâchés de la part de la Dame, me font même trembler, & croire qu'elle a déjà conçû quelques ſoup-

çons. Attendons quelques circonſtances plus favorables : il en peut naître ; ne précipitons rien. Je vous ſupplie, encore un coup, ſi mon repos vous eſt cher, de ne plus revenir ici.

Cette Lettre affligea *Tom.* Indépendamment du plaiſir qu'il s'étoit promis, en revoyant ſouvent *Sophie*, il ſe trouvoit reduit à l'alternative la plus embarraſſante, vis-à-vis *Mylady Bellaſton.* il ſçavoit trop, que cette Dame ne ſe payoit pas aiſément d'excuſes ; & de retourner chez elle, après la défenſe de *Sophie*, c'eſt ce que nul pouvoir humain n'eût pû obtenir de lui.

Après bien des réflexions, qui durant cette nuit tinrent lieu de ſommeil à *Tom*, il ſe détermina à faire le malade. Comme il avoit plus d'une raiſon pour ne pas trop s'empreſſer de revoir *Mylady*, il crut, au moyen de cette excuſe, pouvoir manquer au rendez vous ſans la fâcher ; cet arrangement le tranquiliſa.

Son premier ſoin, en ſe levant, fut d'écrire à *Sophie*, ſous l'enveloppe de la ſuivante. Il dépêcha enſuite un autre courier à *Lady Bellaſton*, pour lui faire part de ſon incommodité, & de ſes excuſes. On lui rapporta bientôt cette réponſe.

Je ſuis bien fâchée de ne pouvoir compter ſur vous cette après-midi; & plus encore de la cauſe d'un contretems qui m'inquiette. Ayez grand ſoin de vous, prenez les meilleurs Médecins, & je compte que tout ira bien.... Je ſuis, ce matin, ſi obſédée d'importuns, que je trouve à peine le tems de vous écrire ces deux mots. Adieu.

P.S. *Je tâcherai de vous aller voir dans la ſoirée, vers neuf heures.... faites enſorte d'être ſeul.*

M. *Jones* reçut alors une viſite de Madame *Miller*, ſon hôteſſe, qui après quelques politeſſes préliminaires, lui tint le diſcours ſuivant.

Je ſuis bien fâchée, Monſieur, du ſujet qui m'amene ici: mais

vous ſçavez que j'ai deux filles, dont je dois conſerver la réputation ; ainſi, j'eſpere que vous me pardonnerez, ſi je vous prie de vouloir bien ne plus recevoir de femmes dans la maiſon, & ſurtout la nuit. Il étoit deux heures ſonnées, Monſieur, lorſque celle de la nuit derniere eſt ſortie !....

Je vous jure, Madame, lui dit *Jones*, que celle qui eſt reſtée le plus tard (car l'autre n'a fait que m'apporter une lettre) eſt une Dame de condition ; & à qui j'ai l'honneur d'appartenir. J'ignore ſa qualité, répondit l'hôteſſe, mais je ſuis bien ſûre qu'une femme, qui ſe reſpecte un peu, ne vient pas voir un jeune homme en chambre garnie à dix heures du ſoir, pour y reſter ſeule avec lui pendant quatre heures entieres. D'ailleurs, la conduite & les propos indécens des porteurs, fatigués de l'attendre, me ſuffiſent pour ſçavoir à quoi m'en tenir. *Partridge* peut vous les répéter ; & ma Servante les a tous entendus : paſſons ſur tout cela.

Soyez certain, M. *Jones*, du vrai respect que j'ai pour vous. J'ignorois même, (indépendamment de votre générosité envers mon cousin) à quel excès vous avez poussé la vertu en cette occasion; & je n'imaginerois guéres à qu'elles extrêmités la misére avoit conduit ce malheureux. Hélas! qui me l'eût dit? Qui m'eût dit, lorsque vous me donnâtes avec tant de bonté ces dix *Guinées*, que c'étoit pour un voleur de grand chemin! Juste Ciel, quelle action! . . . Vous seul avez sauvé cette famille infortunée..... M. *Alworthy* n'a rien exagéré, lorsqu'il m'a peint votre bon caractére.... Mais, dussai-je être capable d'oublier tout ce que je vous dois, ma reconnoissance envers lui seroit toujours d'un genre à ne me point permettre de vous manquer.... Non, M. *Jones*! non, daignez m'en croire: dussent mes filles, & ma propre réputation n'être pas exposées, j'oserois encore, par le tendre interêt que je prens à ce qui vous touche, vous

marquer mes inquiétudes, à la vuë d'un commerce ſi dangereux pour un jeune homme. Mais, encore un coup, j'ai deux filles, mon cher Monſieur, qui n'ont rien de recommandable pour parvenir à un établiſſement, que des mœurs pures, & la bonté du caractére... Et je me vois forcée, ſi vous rejettez ma priere, à vous ſupplier de chercher un autre appartement.

En vérité, Madame, répondit *Jones* fort ému, (& qui au nom de M. *Alworthy*, avoit déja changé de couleur) votre compliment ne me paroit pas gracieux. Quoiqu'incapable, par ma conduite, d'attirer aucun ſcandale ſur votre maiſon, je crois pourtant être en droit de recevoir chez moi qui il me plaît; & ſi cela vous bleſſe, je vais me hâter de trouver un autre logement.

J'en ſuis au déſeſpoir, Monſieur! lui dit Madame *Miller*: mais je ſuis convaincuë que M. *Alworthy* lui-même ne mettroit jamais le pied chez moi, s'il avoit conçu le moin-

dre ſoupçon ſur la réputation de ma maiſon. A la bonne heure, Madame, lui dit aſſez ſéchement *Jones*.... J'eſpere, Monſieur, lui dit en ſoupirant la bonne femme, que vous n'êtes poînt irrité contre moi : je ne me conſolerois jamais, d'avoir offenſé quelqu'un qui appartînt à M. *Alworthy*. Je n'en ai, en vérité, pas fermé les yeux de la nuit ! .... Je ſuis faché d'avoir troublé votre repos, répondit, *Jonés* : faites-moi, je vous prie, la grace de faire monter *Partridge*.

Dès que *Tom* ſe vit ſeul avec *Partridge*..... Eh bien, Traître ! lui dit-il, combien ai-je encore à ſouffrir de ton imbécillité, où plûtôt de la mienne, en te gardant plus longtems avec moi ?... Ta maudite langue, a donc juré ma perte ?...

Quoi ! s'écria le Pédagogue effrayé, quel nouveau crime ai-je commis ?

Qui t'a permis, bavard, de raconter l'hiſtoire du vol de *Barnet* ? & d'en nommer l'Auteur ?

Si J'ai touché cette corde, ré-

pondit *Partridge*, je ſuis bien ſûr de n'y avoir point penſé à mal : car, je me ſuis bien gardé d'en ouvrir la bouche, ſi ce n'eſt à quelques uns de ſes parens, qui ſûrement n'en diront rien à d'autres.

Fort bien ! répondit *Jones*. Et qui t'a autoriſé, après toutes les défenſes que je t'ai faites, de jamais prononcer le nom de M. *Alworthy* ? qui t'a autoriſé, dis-je, à répandre ici que je lui appartinſſe ?

Partridge, à cette ſeconde accuſation, nia avec ſerment d'être coupable. C'étoit dit-il, Madame *Honora*, qui en deſcendant la veille, lui avoit demandé ſi M. *Jones* avoit des nouvelles de M. *Alworthy* ? & qui avoit été entenduë par la Servante de la maiſon. Que Madame *Miller*, ſans doute inſtruite par cette même ſervante, avoit prétendu ſçavoir de lui *Partridge*, ſi ſon maître n'étoit pas ce M. *Jones* dont elle avoit tant entendu parler par M. *Alworthy* lui-même ; mais, qu'il avoit très-for-

tement nié d'en rien sçavoir....

Il faut qu'elle soit sorciere, Monsieur, s'écria alors le Pédagogue, pour avoir deviné que c'étoit vous! Il est vrai, que j'ai vû l'autre jour une vieille femme à la porte, très-ressemblante à celle que nous avons trouvée sur la route, & qui nous a si bien mouillés. C'est, je vous jure, une grande imprudence que de passer auprès d'une vieille femme, sans lui donner l'aumône, & surtout quand elle nous regarde en face. Pour moi, je n'en rencontrerai jamais, sans dire, tout bas, *Infandum, Regina, jubes renovare dolorem.*

La simplicité de *Partridge*, fit éclater son maître, & mit fin à sa colére: qui pour dire le vrai, n'étoit jamais durable. Loin de commenter sur la justification de ce bonhomme, il lui ordonna seulement de lui chercher au plûtôt une chambre dans une autre maison.



CHAPITRE III.

Qui plaira, à ce qu'on eſpere, aux jeunes gens de l'un & l'autre ſéxe.

P*Artridge* n'eut pas plûtôt quitté *Jones*, que M. *Nightingale*, avec qui notre Héros avoit contracté la plus grande intimité, entra dans ſa chambre, & le railla ſur ſa bonne fortune de la nuit derniere.

Jones, qui le croyoit inſtruit par l'Hôteſſe, fit part à ſon ami du deſſein où il étoit de prendre un appartement ailleurs.

En ce cas, lui dit *Nightingale*, nous décamperons donc enſemble, car mon deſſein n'eſt pas de coucher dans la maiſon, & je vous le dis ſous le ſecret.

Quoi! lui dit *Tom*, vous a-t-on fait le même compliment qu'à moi?

Non, répondit l'autre, mais l'ap-

partement eſt trop petit, & ne me convient plus...... D'ailleurs, je m'ennuye dans ce quartier-ci, je veux me rapprocher du grand monde, & je vais loger dans *Pall-mall*..... Et comptez-vous déloger ſans rien dire ? repartit M. *Jones*.

Oh ! je vous en répons, lui dit l'autre. Je ne ſortirai pourtant pas ſans payer : mais, j'ai des raiſons ſecrettes, pour ne pas dire adieu.

Pas ſi ſecrettes, répondit *Tom*, & je n'ai pas été deux jours ici ſans les connoître.... votre départ coûtera bien des larmes.... Pauvre *Nancy*, que je vous plains ! ... Mon ami, vous avez trompé cette Fille ? ..... Elle gémira longtems du malheur de vous avoir connuë.

Que diantre voulez-vous ? s'écria *Nightingale* : Eſt-ce ma faute ? N'allez-vous pas prétendre que je l'épouſe ?

Non, lui dit *Tom*, mais je ſuis fâché que vous ayez joué ſi ſérieuſement l'amour avec elle, &

même en ma présence. Je ne conçois en vérité pas que la mere ne s'en soit point apperçuë.

Bon ! s'écria *Nightingale*, & qu'auroit-elle vû ?

Elle auroit vû, que vous aviez fait tourner la tête à sa fille ; que la pauvre Enfant ne pouvoit déguiser un moment sa passion pour vous ; que vous ne pouviez paroître, ou disparoître, sans la faire ou rougir ou pâlir. Sur mon honneur, j'ai pitié d'elle ; car je la crois, à tous égards, l'une des meilleures & des aimables créatures que je connoisse.

Ainsi, répondit *Nightingale*, suivant votre doctrine, il ne sera donc plus permis de s'amuser avec les femmes, dans la crainte de les rendre trop amoureuses ?

Mon ami, lui dit *Tom*, vous m'entendez un peu mieux : les femmes, à ce que je crois, ne s'enflâment pas si aisément ; & vous avez ici excédé les bornes de la galanterie ordinaire......

Quoi ! pensez-vous, interrom-

pit l'autre, que j'aye aſſez abuſé de ſa crédulité, pour......

Non, répondit *Jones* d'un air ſérieux, je ne vous fais pas cette injure. Je ne vous crois pas même capable d'avoir eu un deſſein formé de troubler le repos de la pauvre *Nancy*, ni d'en avoir prévu les conſéquences: je connois trop la bonté de votre caractére, pour vous imaginer coupable de cet excès de cruauté. Je vous ſoupçonne ſeulement, d'avoir cherché à ſatisfaire votre vanité, ſans penſer que *Nancy* pourroit en devenir la victime; & tandis que vous ne ſongiez qu'à votre amuſement, de lui avoir ſans doute donné lieu de ſe flatter que vos deſſeins étoient plus ſérieux. Car enfin, à quoi tendoient toutes ces pompeuſes deſcriptions de la félicité de deux cœurs vivement épris l'un de l'autre? toutes ces proteſtations d'une tendreſſe, auſſi généreuſe que déſintéreſſée?...... La ſuppoſiez-vous incapable de ſe les appliquer? Ou (parlez-moi franche-

ment) votre intention n'étoit-elle pas de la diſpoſer en votre faveur ?

Ma foi, cher *Tom*, s'écria *Nightingale*, je n'en attendois pas tant de vous ; & vous feriez un excellent Miniſtre !...... Ainſi, pour peu que *Nancy* vous eût paruë ſenſible, vous euſſiez donc été trop religieux pour......

Oui, je le jure par l'honneur ! s'écria *Jones*...... *Tom !* mon ami *Tom !* lui dit en riant *Nightingale*, vous oubliez la nuit derniere.

Ecoutez, M. *Nightingale*, lui dit *Jones*, je ne prétens pas être plus vertueux qu'un autre : les femmes, qui plus eſt, m'ont été chéres ; mais je n'ai point à me reprocher de les avoir jamais trompées.... je ſerois même au déſeſpoir, d'avoir à m'imputer la perte de la plus vile créature. Ce que je ne vous pardonne point, c'eſt de vous être fait aimer

J'en ſuis réellement fâché, dit *Nightingale* ; mais le tems & l'abſence, la guériront bientôt ſans doute. C'eſt un reméde, dont j'ai

besoin moi-même : car, je vous l'avouërai...... jamais femme ne me fut plus chere que la pauvre *Nancy !* mais, il faut tout vous dire : mon pere m'a choisi, pour épouse, une riche héritiere que je ne vis jamais, & qui arrive à Londre, pour terminer l'affaire.... Vous souriez, je le vois ; sans doute, vous n'en croyez pas un mot ? rien n'est pourtant plus véritable ; & j'en suis, d'honneur, désespéré. O ma *Nancy* ! que n'ai-je une fortune à mettre *à* tes pieds !

Plût au Ciel, que cela fût, s'écria *Tom*, pour le bonheur de tous les deux ! mais, vous ne comptez pas, sans doute, sortir d'ici sans dire adieu ?

C'est à quoi je ne puis me résoudre, répondit *Nightingale*, je ne pourrois soutenir cette sçene, ni le désespoir de cette pauvre enfant. De grace, mon ami, n'en dites rien ; mais, mon dessein est de partir ce soir, ou demain, de grand matin.

Tom, après lui avoir donné sa parole, témoigna à M. *Nightingale* qu'il seroit charmé de loger en même maison que lui; & sa proposition fut acceptée avec le plus grand plaisir.

Ce M. *Nightingale*, dont nous aurons à parler un peu plus dans la suite, avoit des sentimens de probité. Sa morale, en amour, étoit pourtant fort relâchée: non pas, qu'à cet égard même, il fût ce qu'on appelle sans principes, ainsi que la plûpart des jeunes gens le sont, ou affectent de l'être; mais il n'en avoit pas moins séduit & trompé plus d'une femme. *Jones*, toujours zèlé défenseur du séxe, lui en avoit même déja fait des reproches un peu amers. Les femmes, disoit notre Héros, envisagées comme nos plus cheres amies, doivent être honorées, cultivées, caressées avec la plus vive tendresse; regardées comme ennemies, n'offrent à leurs vainqueurs que des victoires, dont un orgueil bien entendu devroit souvent rougir.

CHAPITRE IV.

Histoire abrégée de Madame Miller.

T*Om Jones*, pour un malade, ne dîna pas mal ce jour-là. Il fut invité, l'après-midi, à prendre du thé chez Madame *Miller*. Cette bonne femme, qui avoit appris, soit par *Partridge*, ou par quelqu'autre, que *Tom* appartenoit à M. *Alworthy*, ne pouvoit supporter la pensée de se séparer mal d'avec son jeune locataire.

Dès que le thé fut pris, & qu'elle eût renvoyée ses filles, Madame *Miller* lui témoigna toute sa surprise, d'avoir eu chez elle, pendant plusieurs jours, quelqu'un de cher à M. *Alworthy*, sans en avoir rien sçu ! hélas, Monsieur, dit-elle à *Jones*, vous ignorez tout ce que je dois à ce digne & respectable Seigneur ;

ſouffrez que je vous l'appréne.

Madame *Miller* raconta alors ſon hiſtoire, que nous allons abréger autant qu'il nous ſera poſſible.

Reſtée veuve d'un Miniſtre, avec deux enfans en bas âge, elle alloit infailliblement tomber dans la miſére, lorſque M. *Alworthy*, qui avoit connu ſon mari, ayant par hazard été inſtruit de la ſituation de la veuve, lui avoit écrit cette lettre :

MADAME,

Mon cœur gémit avec vous de la perte que vous avez faite : mais votre bon eſprit, & les excellentes leçons que vous avez reçuës du plus digne des hommes, vous aideront mieux à la ſupporter, que mes foibles conſeils. Je me flatte même, qu'une femme que l'on m'a dit être la plus tendre mere, ne s'abandonnera pas aſſez à la violence de ſa douleur, pour perdre de vuë ce qu'elle doit à de pauvres enfans qui n'eurent ja-

mais plus grand besoin de son secours.

Pardonnez, Madame, si vous supposant dans ces premiers momens peu capable d'entrer dans le détail de vos affaires, j'ai chargé quelqu'un de vous payer vingt Guinées, *que je vous prie d'accepter jusqu'à ce que je puisse avoir le plaisir de vous rendre mes devoirs; & croyez-moi, &c.*

M. *Alworthy*, continua l'hôtesse, ne s'étoit pas contenté de ce bienfait. Au premier voyage qu'il avoit fait peu de tems après à Londre, il avoit mis cette femme en état de louër & de meubler une maison, & lui avoit assigné une rente annuelle de 50 liv. sterlin, dont elle avoit toujours été très-bien payée.

Jugez, après cela, M. *Jones!* (s'écria Madame *Miller*) jugez de la vénération que je conserverai toute ma vie pour ce respectable Seigneur!.... Ne me croyez donc pas indiscrette, n'accusez donc pas mes motifs, lorsque con-

noiſſant les ſentimens de M. *Alworthy* pour vous, j'oſe vous ſupplier de craindre & d'éviter le commerce de certaines femmes, dont les artifices ne vous ſont pas encore connus. Vous êtes jeune, M. *Jones*, j'ai vêcu plus que vous : daignez croire, que mes avis ne ſont dictés que par le zéle & l'amitié la plus ſincére ! Surtout, ne prenez point en mauvaiſe part ce que je me ſuis cru forcée de vous dire, par rapport à la réputation de ma maiſon, & à celle de mes filles : vous ſentez, j'en ſuis convaincuë, combien mes craintes ſont légitimes.

Vous n'avez pas beſoin de tant d'excuſes auprès de moi, Madame, lui dit *Jones*: vous ne m'avez point offenſé, & je ne puis qu'applaudir à vos raiſons. Mais ſouffrez que je vous déſabuſe de l'idée où vous êtes, que j'appartienne à M. *Alworthy* : on vous a trompée, Madame ; & ſans doute, en vous trompant, on a fait injure à ce digne & reſpectable Seigneur. Je

vous proteſte, que je n'ai pas l'honneur de lui appartenir.

Hélas! Monſieur, répondit-elle, je le ſçais; & je ſçais même qui vous êtes: M. *Alworthy* m'a tout dit. Mais, je ne ſçais pas moins, que fuſſiez-vous dix fois ſon fils, il n'eût pas marqué plus de tendreſſe pour vous, qu'il n'en a ſouvent témoigné en ma préſence. Ne rougiſſez donc point de votre état: non, non, Monſieur, les perſonnes eſtimables ne vous en chériront pas moins. Il n'eſt point de naiſſances baſſes, mon époux me l'a dit mille fois. L'enfant ne peut porter la peine d'un fait, dont il n'eſt point coupable; & ſi quelqu'un doit en rougir, ce ſont ceux de qui il tient l'être.

Puiſque vous me connoiſſez, Madame, dit *Tom*, en laiſſant échaper un ſoupir, il faut donc vous inſtruire du reſte de mes infortunes......

Il lui raconta alors toutes les circonſtances de ſon hiſtoire; mais
ſans

ſans parler de ſa *Sophie*, ſans même prononcer ſon nom.

Madame *Miller* en fut fort attendrie, & commençoit à mettre au jour des réflexions, qui probablement n'euſſent pas été courtes, lorſque *Tom* voyant approcher l'heure où *Mylady Bellaſton* devoit arriver, dit à la bonne femme, en ſe levant, qu'il attendoit une viſite de la même Dame qui étoit déjà venuë dans la maiſon, mais que cette viſite ſeroit la derniere, & qu'il en donnoit ſa parole.

L'Hôteſſe eut d'abord quelque peine à ſe rendre. Elle céda pourtant aux proteſtations de *Jones*, qui lui jura cent fois, que c'étoit une femme de grande condition, & qu'il ne s'agiſſoit entre eux que d'affaires très-innocentes.

Il ſe hâta de monter dans ſa chambre, où depuis neuf heures juſqu'à minuit il attendit très-vainement *Mylady Bellaſton*.

CHAPITRE V.

Scène intéreſſante.

ON ſe ſouvient, ou l'on a oublié, que *Tom* avoit peu dormi la nuit précédente. Il eſt pourtant bon de le ſçavoir, pour ne pas être étonné de le trouver encore au lit, à onze heures du matin. Il eſt vrai, que le rendez-vous manqué de *Lady Bellaſton*, que l'inquiétude que lui cauſoit *Sophie*, que la compaſſion qu'il avoit concuë pour la petite *Nancy*, l'avoient aſſez occupé pendant la premiere partie de la nuit, pour écarter le ſommeil de ſes yeux; mais la nature, toujours attentive à réclamer ſes droits, s'en étoit ſi bien reſſaiſie, que *Jones* eût peut-être encore dormi long-tems, ſi des cris douloureux qui frapperent tout à coup ſon oreille, ne l'euſſent pas réveillé en ſurſaut.

Il fit monter *Partridge*, & lui demanda ce que ſignifioit le bruit qu'il entendoit en bas ?

Hélas ! Monſieur, lui dit le Pédagogue, c'eſt *Miſſ Nancy*, qui a des foibleſſes réitérées ; c'eſt ſa mere & ſa ſœur qui crient, & ſe lamentent autour d'elle !....

Une ombre de triſteſſe, qui ſe répandit tout à coup ſur le viſage de *Jones*, frappa *Partridge*, qui crut la diſſiper, en ajoutant d'un air lourdement malin, que l'accident arrivé à *Nancy* (ſuivant ce qu'il avoit appris de la Servante) n'avoit en ſoi rien d'abſolument extraordinaire. Elle a voulu, dit-il, en ſçavoir autant que ſa mere : Eh bien, c'eſt un enfant de plus pour l'Hôpital ; & voilà tout .... Pour Dieu ! lui dit *Tom* en colére, finis tes imbéciles railleries. Faut-il que le malheur d'autrui, ſoit toujours l'objet de ta joie ? Cours au plutôt chez Madame *Miller*, demande ſi je puis la voir.... Mais non, demeure : tu vas faire encore quelque bêtiſe ; j'irai moi-même.

Tom ſe hâta de s'habiller, & de deſcendre. Madame *Miller* étoit dans une chambre du fond, avec ſes deux filles : on l'introduiſit dans la ſalle à manger, d'où il envoya offrir ſes ſervices à cette bonne femme, au cas qu'ils puſſent lui être utiles en cette occaſion.

A ces mots, que l'Hôteſſe avoit entendus, elle accourt à lui, toute en larmes : Ah, M. *Jones !* lui dit-elle, vous êtes ſûrement le meilleur des hommes. Mille & million de graces, pour les offres que vous me faites ; mais hélas ! rien ne peut maintenant ſauver ma fille... O mon enfant ! ô mon cher enfant ! . . . . . C'en eſt fait, M. *Jones* . . . *Nancy* eſt perduë pour jamais ! . . .

Madame *Miller* apprit alors à notre Héros, que M. *Nightingale*, après avoir ſéduit ſa fille, & l'avoir miſe dans un état qui n'étoit plus douteux, l'avoit abandonnée à toute l'horreur de ſon ſort, en quittant tout-à-coup la maiſon. Voyez, Monſieur ! s'écria alors Madame *Miller*, jugez par cette

ſettre, s'il fut jamais de monſtres plus odieux que lui.

LETTRE DE M. NIGHTINGALE.

CHERE NANCY,

Comme il ne m'eſt pas poſſible de vous faire part d'une nouvelle auſſi cruelle pour moi, que pour vous-même, je prens le parti de vous apprendre que mon pere exige de mon obéiſſance que je faſſe ma cour à une jeune & très-riche héritiere, qu'il m'a choiſie pour.... Ce mot affreux me coûte trop à écrire; & vous ſentez ſans doute combien un ſacrifice, qui m'arrache des bras de tout ce que j'aime, doit coûter à mon cœur! La tendreſſe qu'a pour vous votre mere, doit vous encourager à lui confier les triſtes conſéquences de notre union, que l'on peut aiſément tenir ſecrettes, & dont je m'engage de payer abondamment tous les frais. Je ſouhaite que vous ayez moins à ſouffrir de cet événement, que je n'en ai ſouffert moi-

même. Rappellez toute votre vertu; employez tout votre courage, pour ſoutenir un coup auſſi ſenſible pour tous deux; pour pardonner à un amant, pour oublier un malheureux, que la certitude de ſa ruine a pû ſeule obliger à vous écrire cette lettre. Oubliez-moi de grace, c'eſt-à dire en qualité d'Amant: mais, comptez toujours ſur la vive & ſincere amitié du fidéle & infortuné

NIGHTINGALE.

Jones, après cette lecture, reſta quelques inſtans muet. Je ne puis vous exprimer, Madame, dit-il enfin à la mere affligée, combien je me ſens indigné! Souffrez, pourtant, que je vous prie de vous conformer, en un point, à l'avis de celui qui vous offence: ſongez à la réputation de votre fille... Elle eſt perduë, Monſieur! Elle eſt perduë; ainſi que ſa réputation, s'écria Madame *Miller*: la chambre étoit pleine de monde au moment que la pauvre *Nancy* a reçu cette nou-

velle; un évanouissement, qui a suivi cette affreuse lecture, a rendu sa honte publique. Mais ce malheur, tout horrible qu'il est, n'est pas encore celui qui dans cet instant m'épouvante le plus. Je perdrai ma fille, Monsieur! La pauvre infortunée a déjà deux fois attenté à sa vie; nous l'avons envain arrêtée; elle a juré de ne point survivre à son malheur. Hélas, je penserois comme elle.... O mon enfant! Tel est donc le fruit de tant de soins?... Barbare *Nightingale*, tu nous as tous perdus!...

Jones, les yeux baignés de larmes, partageoit, & soulageoit sans doute mieux la douleur de cette bonne mere, que n'eût peut-être fait un autre, en s'épuisant en insipides verbiages.

Ah, dit Madame *Miller*, j'ai éprouvé, j'éprouve encore toute la bonté de votre cœur: mais ce que le mien doit sentir, est au-delà de vos idées!...... la plus aimable, la plus douce, la plus soumise, la

plus tendre des filles.... ô ; ma chere *Nancy !* je t'aimois trop : tu réunissois tous mes voeux. Aveugle que j'étois, dans mon espoir : c'est ta beauté qui cause ta ruine ! je voyois sans crainte, & même avec plaisir, les attentions de son ravisseur : Je ne lui soupçonnois que des vuës légitimes ; j'étois assez vaine pour espérer.... Que dis-je ? ne m'en a-t-il pas mille fois flattée ? même en votre présence, Monsieur, n'a-t-il pas nourri & fortifié ces espérances, par le langage de l'amour le plus pur, & le plus désintéressé ? si ses ruses ont eu sur moi quelque pouvoir, que n'ont-elles pas dû opérer sur un enfant, dont la candeur & l'innocence font tout le caractére ?....

A ces mots, la petite *Betsy* accourut dans la chambre, en criant, maman ! maman, venez donc secourir ma sœur ?... nous ne pouvons plus la tenir.

Madame Miller ordonna à *Betsy* de demeurer quelques instans avec M. *Jones*, & courut à sa fille aî-

née ; en s'écriant du ton le plus pathétique, juſte Ciel ! conſerve-moi du moins celle-ci.

Tom, quoique vivement affligé lui-même, fit tous ſes efforts pour conſoler la petite fille, qui ſe déſeſpéroit de la maladie de ſa ſœur.

Madame *Miller*, en rapportant à ſon retour de meilleures nouvelles de *Nancy*, qu'elle avoit laiſſée un peu plus tranquille, ſe ſouvint qu'elle avoit dès la veille prié *Jones* à déjeuner, & lui en fit des excuſes.

J'eſpére, Madame, lui dit-il, goûter bientôt un plaiſir plus flateur pour moi, que celui dont vous daignez vous ſonvenir; & c'eſt en vous rendant ſervice, ainſi qu'à votre fille, que je cours le chercher. Quel que ſoit le ſuccès de mon entrepriſe; comptez du moins ſur tout mon zèle. Ou je me trompe fort, ou malgré tout ce qui vous afflige, M. *Nightingale* n'eſt ni ſans remords, ni ſans amour pour votre fille. Si je trou-

ve ces ſentimens dans ſon cœur ; j'oſe encore me flatter que tout n'eſt pas déſeſperé. Employez tous vos ſoins pour calmer *Nancy*, & pour vous conſoler vous-même. Je cours chez M. *Nightingale* ; & peut-être le Ciel daignera ſeconder mes voeux.

CHAPITRE VI.

Entrevuë de Mrs. JONES & NIGHTINGALE.

IL en eſt du bien, comme du mal que nous faiſons à autrui, il retombe preſque toujours ſur nous. Si l'homme généreux jouit de ſes propres bienfaits, preſque autant que celui qui les reçoit, je crois qu'il eſt peu de caractéres aſſez complettement diaboliques pour faire le mal, ſans en reſſentir également quelques remords.

M. *Nightingale* n'étoit pourtant pas de cette derniere claſſe.

Tom le trouva, près de son feu, triste, & rêvant profondément à la situation douloureuse où il supposoit vraisemblablement qu'étoit alors la pauvre *Nancy*. Dès qu'il apperçut son ami, il vola dans ses bras. Vous arrivez fort à propos, lui dit-il, je ne fus jamais plus mélancolique.

J'en suis fâché, lui dit *Jones*; ma présence n'est point capable de vous égayer : je crains même d'ajouter encore à vos ennuis. Quoiqu'il en soit, je ne puis vous flatter. Apprenez donc, qu'une famille entiere, dont vous avez causé la perte, est l'objet qui m'amene ici.

La pâleur de M. *Nightingale*, à ce premier début de *Tom*, ayant convaincu ce dernier que ses conjectures n'étoient pas absolument fausses, lui inspira toute la confiance & la chaleur nécessaires pour peindre le tableau déplorable des faits dont il venoit d'être témoin.

Nightingale, quoiqu'ému, quoi-

que percé de plus d'un trait douloureux, l'écouta ſans l'interrompre.

Dès que M. *Jones* eut fini. . . . ce que j'entends, ô mon ami ! lui dit *Nightingale*, me déchire le cœur. Quoi, le malheur a voulu que le ſecret de ma Lettre ait été public ? pauvre *Nancy !* ſa réputation auroit du moins été ſauvée ; cet accident n'eût pas été connu ; elle n'en eût pas été moins aimable. Suppoſons même, qu'un époux un jour en eût eu connoiſſance, ſon propre intérêt l'eût ſans doute obligé de ſe taire.

Mon ami, lui dit *Jones*, ſoyons ſinceres ; vous connoiſſez mieux *Nancy*. Son cœur eſt tellement à vous, vous l'avez ſéduite au point, que la perte de ſon honneur eſt peut-être le moindre objet de ſes regrets. C'eſt vous qu'elle regrette, c'eſt votre trahiſon ſeule qui fait périr, en un jour, & votre Amante, & ſa famille.

Ma trahiſon ? s'écria *Nightingale* : Non, mon ami, elle a toujours & mon eſtime, & ma tendreſſe !

mon épouſe, duſſe être *Venus* même, ne les poſſédera jamais au même point.

En ce cas, lui dit *Jones*, comment eſt-il poſſible que vous l'abandonniez ?

Hélas ! comment faire autrement ! répondit l'autre. Demandez-le à *Nancy*, repartit *Jones*, avec fermeté. Dans l'état où vous l'avez miſe, elle ſeule peut vous donner un bon conſeil. Son intérêt, plus que le vôtre, doit maintenant régler votre conduite. Si c'eſt mon avis que vous demandez, s'écria *Tom*, rempliſſez ſon eſpoir, & celui de ſa famille : que dis-je ? rempliſſez le mien propre ; je vous avouë ſincérement, que vous l'aviez fait naître, dès les premiers inſtans que je vous vis près de *Nancy*. Pardon, ſi je préſume aſſez de votre amitié pour ne vous point cacher tout ce que la pitié m'inſpire en faveur de ces pauvres infortunées. Mais, j'en appelle à votre propre cœur : qu'il juge ſi votre langage

apprêté a pû tromper, non seulement *Nancy*, mais encore sa mere même. Rendez-vous justice sur cet article : je laisse à votre probité le soin de vous indiquer vos devoirs.

Je vous entends, dit en soupirant, *Nightingale*, & je vous dirai plus.... j'ai promis positivement; je le crains du moins, & autant que je le crois.

Vous avez promis, lui dit *Jones* ? & vous hésiteriez encore !

Mettez-vous en ma place, répondit l'autre : je vous connois homme d'honneur, incapable, en me conseillant, d'en trahir les Loix.... Indépendament de toute autre considération, après ce secret divulgué, puis-je, sans honte, épouser cette fille ?

Eh pourquoi non ? répliqua *Tom*, si le véritable honneur, qui au fond n'est que la *bonté* même, vous le dit, & l'exige ? ..... mais, puisque vous m'opposez ce scrupule, permettez que je l'examine.

Pouvez-vous, sans blesser ce

même honneur, vous ſentir coupable d'avoir, ſous de fauſſes promeſſes, perdu cette jeune perſonne? de lui avoir, en abuſant de ſa crédulité, ravi ſon innocence? Pouvez-vous, avec honneur, vous ſentir, vous connoître, vous avouer malgré vous-même, l'artiſan volontaire de l'opprobre, & de la deſtruction d'un Etre humain? Pouvez-vous, avec honneur, enlever ſa réputation, la paix, ſa vie même, peut-être plus encore, à cette aimable créature? l'honneur ſe rappellera-t-il, ſans frémir, qu'elle eſt jeune, ſans art, & ſans défenſe? que c'eſt elle qui vous aimoit, qui ne reſpiroit que par vous, qui eût péri cent fois pour vous, qui ſans doute eût crû faire un crime en vous ſoupçonnant un inſtant? & qui croyoit ſe rendre plus aimable encore, en ſacrifiant tout à l'objet de ſa tendreſſe? . . . L'honneur, dis-je, peut-il réfléchir plus d'un inſtant ſur de pareils objets?

Votre raiſonnement eſt juſte, répondit *Nightingale* : j'adopte tous

vos ſentimens. Mais connoiſſez-vous bien le monde ? Après l'éclat d'un tel événement, oſerois-je avouer mon Epouſe ? Oſerois-je encore me montrer ?

Qu'entends-je ! Ah, rougiſſez, rougiſſez, s'écria *Jones*, d'une telle foibleſſe. L'inſtant où vous avez juré de l'épouſer, en a fait votre femme : On peut accuſer ſa prudence, mais non pas ſa vertu. Eh, qu'eſt-ce que ce monde, que vous ſemblez tant redouter ? Un tas de débauchés, de gens ſans principes & ſans mœurs, de ſots, & de faux importans ? Pardon, ſi je m'échape : cette mauvaiſe honte naît d'une fauſſe modeſtie, ombre éternelle du faux honneur. . . . quiconque a des notions du véritable, ne pourra que vous approuver. Mais, duſſions-nous ſuppoſer le contraire : votre cœur, mon ami, Ce cœur, que je connois juſte & ſenſible, poura-t'il manquer de s'en applaudir ? Ce ſentiment pur & délicieux, qu'inſpire toujours une ac-

tion noble ; juste & généreuse ; n'est-il pas plus satisfaisant pour lui, que les louanges mal acquises de ce monde que vous respectez tant ?... Pesez l'alternative ; jettez, de bonne foi, les yeux sur ces deux différens tableaux : Voyez, d'un côté cette infortunée, cette tendre & crédule amante, expirant dans les bras d'une mere ! entendez son dernier soupir prononcer encore votre nom ! Ecoutez-la plaindre son sort, sans accuser la cruauté de celui qui le cause ! Peignez-vous sa famille désespérée, détestant l'Auteur de sa perte, & périssant du même coup dont vous avez frappé votre victime. Jettez enfin les yeux sur votre malheureux enfant, sans secours, sans nom, sans état, sans appui, expirant dans l'opprobre, ou languissant dans la misére ! ramenez alors vos regards sur vous-même, voyez, en vous, l'unique auteur de cette affreuse Tragédie, & réfléchissez un instant.

Regardez-vous, de l'autre part,

diſſipant d'un ſeul mot ces horreurs, rendant la vie à tant de malheureux. . . . . Goutez la joie, jouiſſez des tranſports de cette jeune & tendre amante, volant, ou plutôt ſe précipitant dans vos bras ; voyez le ſang colorer de nouveau ſes jouës pâles & livides, le feu de l'amour ranimer ſes yeux preſque eteints par les pleurs & la reconnoiſſance exprimer toute l'ardeur & la vivacité de ſes ſentimens. Regardez, plus loin, ſa reſpectable mere, paſſant tout-à-coup de l'abîme du malheur au comble de la félicité, ne plus voir en vous que le Dieu tutélaire & le libérateur de ſa famille. Quel bonheur ! quel plaiſir, ô mon ami ! de faire tant d'heureux, en un inſtant.

Telle eſt, mon cher *Nightingale*, telle eſt l'alternative, tels ſont les deux tableaux que je recommande à votre attention.... je ne connois plus mon ami, ou ſon choix ſera bientôt fait.

Ah! ne méconnois point ton ami,

s'écria *Nightingale !* mon cœur ; pour être brisé, n'attendoit pas les traits vainqueurs de ton éloquence: la pitié le pressoit, lui parloit déjà pour *Nancy ;* & plût au Ciel que je n'eusse point à me reprocher le malheur dont elle gémit!.... croyez-moi, M. *Jones*, j'ai long-tems combattu, j'ai long-tems lutté contre moi-même, avant de pouvoir me résoudre à tracer cette lettre fatale, qui cause aujourdhui tant de maux. Si mon cœur seul étoit à consulter, *Nancy* seroit demain ma femme. Je le voudrois, j'en atteste le Ciel ! mais, puis-je imaginer, imaginez-vous bien vous-même, que j'obtienne jamais l'aveu d'un pere tel que le mien ? d'un pere qui s'est engagé d'un autre côté ; & qui, dès demain, doit me présenter à la riche héritiere qu'il me destine ?

Je ne connois pas votre pere, répondit *Jones :* mais, si j'étois assez heureux pour le persuader, promettez-vous de rendre la vie à *Nancy*, & à sa mere ?

De toute mon ame ! répondit *Nightingale* ; avec autant d'ardeur que je recherche ma propre félicité.... Puis-je eſpérer de la trouver ailleurs ?.... Ah ſi *Nancy* connoiſſoit mes remords , les pleurs que j'ai verſés , tout ce que j'ai ſouffert depuis hier , je crois qu'elle en auroit pitié. L'amour jamais ne m'a bien parlé que pour elle : l'honneur ſeul, ou plûtôt ſon phantôme, combattoit contre lui. O mon ami , vous l'avez terraſſé ; & je me ſens digne de vous. S'il eſt poſſible que mon pere conſente à mes vœux , je ſuis le plus heureux des hommes.

Eh bien , je l'entreprens , lui dit *Tom*. Mais quelque face que je puiſſe donner à cette affaire , n'allez pourtant pas vous fâcher contre moi. Votre pere , & vous en conviendrez , n'eût ſans doute pas tardé à ſçavoir de quoi il s'agit: les avantures de ce genre font des progrès rapides dans le monde, vous l'avez déjà trop malheureuſement éprouvé. D'ailleurs, ſi nous ne prévenons pas au plûtôt les accidens qui peuvent ar-

river, & que j'ai tout lieu de craindre, vous vous verriez, avant qu'il ſoit deux jours, la fable & l'horreur du Public. Laiſſez-moi donc agir. S'il eſt quelque ombre d'humanité dans le cœur de votre pere, il ſera ſenſible à ce que je lui prépare : indiquez-moi ſeulement ſa demeure, je ne perdrai pas un moment. Quant à vous, mon ami, hâtez-vous, ſi vous l'aimez, de voler chez *Nancy ;* allez fermer le tombeau déja ouvert pour elle. Le ſpectacle qui vous attend dans cette maiſon de douleur, vous prouvera que je ne vous ai rien exagéré.

Nightingale conſentit à tout. Il donna l'adreſſe de ſon pere à *Tom*, en lui marquant combien il avoit lieu de craindre que ſes efforts ne fuſſent infructueux auprès d'un homme auſſi avare que ferme dans ſes volontés..... attendez, dit-il tout-à-coup à *Jones ?*..... ſi vous lui diſiez que je ſuis déja marié, il ſe rendroit peut-être plus traitable ? Voyez, éprouvez

ce moyen extrême : j'aime aſſez *Nancy* pour le hazarder, quel qu'en puiſſe être le ſuccès.

Jones approuva l'idée de ſon ami, & partit pour chercher le vieux *Créſus*, tandis que *Nightingale* alloit rendre la vie à ſon Amante.

CHAPITRE VII.

Entrevuë de JONES & du pere de M. NIGHTINGALE. Arrivée d'un nouveau perſonnage.

LE pere de M. *Nightingale*, après avoir jadis fait ſa fortune dans le commerce, avoit quitté la marchandiſe, & ne commerçoit depuis longtems qu'en argent, celle de toutes les denrées dont il connoiſſoit mieux les avantages & qu'il ſçavoit toujours employer utilement pour lui-même, ſoit au ſervice du Public, ou à celui des particuliers. Cet homme, en un mot, n'étoit

qu'argent, ne connoiſſoit qu'argent, n'entendoit, ne voyoit, & ne rêvoit qu'argent : Philoſophe d'ailleurs, & qui maître de ſes paſſions,

Avoit ſçu réunir dans le fond de ſa caiſſe,
Ses craintes, ſes deſirs, ſes vœux, & ſa tendreſſe.

La fortune, dans ſon quart-d'heure le plus fantaſque, n'eût pû je crois choiſir en notre ami *Jones*, un Ambaſſadeur moins propre à traiter avec un pareil perſonnage.

Auſſi, Dieu ſçait comme *Tom* fut reçu, lorſqu'après un aſſez long préambule, il eut appris au bon homme que ſon fils étoit marié à *Miſſ Nancy Miller* !

Le détail de cette ſcéne, qui fut très-longue, ne me paroit pourtant pas aſſez intéreſſant, pour être rapporté, ſurtout dans les circonſtances préſentes, ou nous avons bien mieux à faire : les propos, les emportemens, les menaces d'un pere auſſi dur qu'avare, & qui ſe

voit trompé dans ſes eſpérances, ſont très-aiſés à préſumer.

La tempête étoit au plus haut point, lorſque le frere du fougueux vieillard arriva dans ſon Cabinet.

Ces deux gens, quoique parens ſi proches, étoient de caractéres abſolument oppoſés. Le frere arrivant, avoit auſſi été élevé dans le commerce : mais, il ne s'étoit pas plûtôt vû un fond de 6000 livres ſterlin, que renonçant à tout autre eſpoir de fortune, il s'étoit retiré à la campagne, ou depuis vingt-cinq-ans il vivoit heureux avec une épouſe fort enjouée, qui tenoit tout de lui.

Il n'avoit qu'une fille, enfant gâté à tous égards ; & qui, pour ne pas quitter ſes parens, avoit depuis peu refuſé un établiſſement conſidérable.

La jeune perſonne que M. *Nightingale* pere avoit deſtinée à ſon fils, étoit du voiſinage de ſon frere, & très-liée avec ſa niéce. C'étoit même à propos du mariage projetté, que *Nightingale*, frere, étoit venu

venu en ville, non pas pour en hâter l'accompliſſement, mais pour le rompre s'il étoit poſſible, attendu les nombreuſes imperfections tant corporelles que ſpirituelles de la future.

Il fut charmé d'apprendre le mariage de ſon neveu avec *Nancy*, qu'il connoiſſoit ; & lorſque ſon frere eut bien purgé ſa bile, ſur ce chapitre, il lui parla ainſi.

Si vous étiez un peu plus de ſang froid, mon frere, je vous demanderois ſi c'eſt pour l'amour de lui-même, ou pour l'amour de vous ſeul, que vous aimez aujourd'hui votre fils ? Vous me répondriez, du moins je le ſuppoſe, que c'eſt pour l'amour de lui-même ; que c'eſt ſon bonheur ſeul que vous cherchiez, dans l'alliance propoſée.

Mais, mon frere, les régles de bonheur que nous preſcrivons ſi volontiers aux autres, m'ont toujours paruës fort abſurdes ; & la puiſſance de quiconque inſiſte ſur un point ſi délicat, n'offrit jamais rien

à mes yeux que d'injuſte, & de tyrannique. C'eſt une erreur vulgaire, je le ſçais: mais ce n'eſt pas moins une erreur. Et ſi ſon abſurdité eſt ſenſible, c'eſt ſurtout lorſqu'il s'agit du mariage, dont la félicité eſt attachée à l'affection ſubſiſtante entre les parties.

J'ai donc toujours penſé, que le choix des parens dans ces ſortes d'occaſions, étoit d'autant moins raiſonnable, que rien ne peut commander à l'amour; que cette paſſion, ſoit par elle-même, ſoit par la perverſité de notre nature, hait tellement tout ce qui tend à la contrainte, que ſouvent la perſuaſion même a ſuffi pour la révolter.

Je conviens, cependant, que les parens duſſent-ils n'être pas bien ſages, ſont faits pour être conſultés; qu'ils peuvent même, en certains cas, refuſer leur conſentement. Votre fils, à cet égard, eſt par conſéquent coupable envers vous. Mais procédons de bonne foi, mon frere: n'y avez-

vous pas vous-même un peu contribué? N'avez-vous point, par de fréquens propos ſur ce ſujet, laiſſé entrevoir à votre fils une certitude morale de vos refus, au cas que la fortune d'une épouſe ne quadrât pas tout-à-fait avec vos idées? N'eſt-ce peut-être pas ce motif ſeul, qui allume aujourd'hui votre colere? & ſi votre fils a péché dans un ſeul point contre ce qu'il vous doit, n'auriez-vous pas en même tems excédé les bornes de l'autorité paternelle, en lui choiſiſſant, en lui marchandant une épouſe qu'il ne connoît pas, que vous ne connoiſſez pas vous-même, & que vous rougiriez d'avoir choiſie, ſi la moindre partie de ce que je ſçais d'elle vous étoit révélée.

J'avouë pourtant toujours, que votre fils a commis une faute; mais cette faute n'eſt aſſurément pas impardonnable. Il a agi ſans votre conſentement, dans une matiere où il devoit le demander: mais c'eſt auſſi dans une matiere où lui ſeul étoit principalement intéreſſé.

Vous ne me nierez pas, du moins, que l'intérêt en cette occaſion ne réglât tout ſeul vos idées : mais ſi malheureuſement il n'a point penſé de même, s'il s'eſt trompé dans les notions du vrai bonheur, prétendez-vous, mon frere, au cas que votre fils vous ſoit bien cher, le rendre encore plus malheureux ? Voulez-vous aggraver les triſtes conſéquences de ſon engagement, & réaliſer des malheurs qui n'arriveront peut-être pas, s'il trouve un pere en vous ? Voulez-vous, en un mot, parce que vous n'avez pû le rendre auſſi riche que vous le déſiriez, employer tout votre pouvoir pour le plonger dans la miſére ?

L'antiquité nous garantit bien des miracles. *Orphée* & *Amphion* ont rendu ſenſibles des Etres abſolument inanimés : rien de plus étonnant ! mais, ni l'hiſtoire ni la Fable, n'ont oſé hazarder le moindre exemple d'un avare attendri par la force ou par le patétique du raiſonnement.

M. *Nightingale*, pere, au lieu de répondre directement au discours de ſon frere, ſe contenta de lui dire, qu'ils n'avoient jamais été de même avis ſur l'éducation des enfans. Je voudrois, ajouta-t'il, que vous ne vous fuſſiez mêlé que de celle de votre fille, ſans vous être ingéré de vouloir élever mon fils, qui n'a pû, je crois, que très peu profiter de vos préceptes, encore moins de vos exemples.

Il eſt vrai, que le jeune *Nightingale*, qui étoit le filleul de ſon oncle, avoit beaucoup plus vêcu avec lui qu'avec ſon pere. Auſſi, l'oncle l'aimoit preſqu'autant que ſa propre fille.

Tom étoit enchanté de ce bonhomme; & lorſqu'ils s'apperçurent que rien ne pouvoit abattre l'entêtement de ce vieillard, *Jones* emmena l'oncle, qui vouloit voir ſon neveu, chez Madame *Miller*.

CHAPITRE VIII.

Evénemens ſurprenans.

JOnes, en rentrant chez lui, trouva la face des choſes abſolument changée. La mere, les deux filles, & le jeune *Nightingale*, étoient à table, ſoupant enſemble; & l'oncle, déjà connu dans la maiſon, y entra ſans cérémonie.

Il embraſſa *Miſſ Nancy*, en qualité de niéce, & complimenta ſon neveu, avec autant de plaiſir, que s'il eût épouſé ſon égale.

Son arrivée avoit fait pâlir *Nancy*, & ſon prétendu mari, & tous les deux étoient fort embarraſſésde leur contenance. Mais Madame *Miller*, qui avoit cherché l'occaſion de paſſer dans une chambre à côté, ayant fait appeller *Tom*, le ſurprit fort, lorſque ſe jettant à ſes pieds, cette bonne femme toute en larmes

le nomma cent fois le protecteur de ſa famille ; & lui apprit, que M. *Nightingale*, dès le lendemain matin, prétendoit épouſer ſa fille.

Cette nouvelle tranſporta *Jones* de la joie la plus pure. Il eut peine à mettre des bornes à la tendre reconnoiſſance de ſon hôteſſe, qu'il ramena enfin dans la ſalle à manger, où tout ſe paſſoit au gré de leurs déſirs.

Trois heures s'écoulerent rapidement dans cette aimable & petite Aſſemblée, pendant leſquelles l'oncle, zèlé Partiſan de la bouteille, avoit ſi ſouvent bû à la ſanté des jeunes Epoux, que le neveu s'en ſentoit un peu lui-même. Auſſi, n'eſt-ce qu'à une effuſion de cœur, un peu bachique, que nous pouvons attribuer la fantaiſie qui prit tout à coup à ce jeune homme de faire monter ſon Oncle dans ſon ancien Appartement, pour lui apprendre qu'il n'y avoit encore rien de réel dans ſon prétendu mariage, que ce qui s'étoit déjà paſſé entre *Nancy* & lui.

Comment ! s'écria le vieillard ; tu n'es pas en effet marié ? ...... Viens mon ami, que je t'embraſſe ! Ceci me comble de plaiſir. Si la faute eût été faite, je t'euſſe protégé, je t'euſſe aidé de toute ma puiſſance : mais je te trouve libre encore, ouvre les yeux ſur ta ſottiſe, & repens-toi.

Qu'entens-je, lui dit *Nightingale:* mon honneur n'eſt-il pas engagé ? Quelle différence trouvez-vous donc.... Bon ! répliqua l'Oncle, l'honneur ? belle chimére ! il eſt de l'invention des hommes : on le définit comme on veut. En trouveras-tu moins un parti conſidérable ? Il s'agit, parbleu, bien d'honneur ici !

Pardon, Monſieur, lui dit le neveu, mais je penſe autrement. Non ſeulement l'honneur, mais le devoir, mais l'humanité même exige que je rempliſſe mes engagemens. Non, mon Oncle, je l'ai promis, & je veux l'épouſer.... Vous le voulez, Mon-

ſieur ? s'écria l'Oncle : ce mot a droit de me ſurprendre. S'il s'adreſſoit à votre pere, à la bonne heure, à peine a-t-il mérité que vous le connuſſiez : mais moi, qui fus tout ce qu'il devoit être, moi qui fus toujours votre ami, je ne le conçois pas ! Quelles impreſſions avez-vous donc priſes, depuis que vous m'avez quitté ? .... Ma fille, que j'ai élevée, ainſi que vous, comme une tendre amie, oſa-t-elle jamais ſe refuſer à mes conſeils ?

Vous ne lui en donnâtes probablement jamais en pareil cas, répondit *Nightingale* ; j'ai peine à croire, que vos ordres mêmes, puſſent lui faire ſacrifier l'objet de ſes inclinations.

N'inſultez point ma fille ! s'écria vivement l'Oncle, n'inſultez pas *Henriette !* Son éducation me répond de ſa ſoumiſſion aveugle à toutes mes volontés. En lui laiſſant faire les ſiennes, je l'ai habituée à ne jamais me réſiſter.

Je n'ai pas prétendu, dit *Nigh-*

tingale, insulter ma cousine, que j'estime autant que j'honore. Mais je suis convaincu, que vous ne lui donnerez jamais un ordre aussi sévére que l'est celui que je reçois de vous.... Mais, de grace, mon cher oncle, retournons à table: la compagnie doit s'étonner & s'ennuyer de notre absence. Permettez, que je vous supplie même, de ne rien dire qui puisse attrister la pauvre *Nancy*, ou sa mere.

J'y consens, répondit l'Oncle, mais à une condition: c'est que vous viendrez me reconduire chez moi, pour que nous puissions jaser encore quelques instans en liberté sur cette affaire. Je voudrois, je l'avoue, malgré la stupide obstination de mon frere, (qui se croit pourtant un très-habile homme!) préserver ma famille, de tout établissement peu avantageux.

Nightingale, qui connoissoit son oncle pour une tête aussi difficile à mener que celle de son pere, lui promit tout ce qu'il voulut, & le ramena dans la salle.

CHAPITRE IX.

Conclusion de ce Livre.

ON n'y étoit pas tout-à-fait tranquille : les cris de l'oncle avoient été entendus ; & quoiqu'on n'eût rien pû recueillir de ce véhément Dialogue, il n'avoit pas moins jetté la terreur dans l'ame de *Nancy*, de sa mere, & de notre Héros même.

Lorsque la Compagnie fut rassemblée, l'altération de toutes les physionomies devint visible ; la gaieté n'osa plus se montrer, qu'avec un air contraint.

On quitta la table, une demie-heure après ; & l'oncle emmena son neveu, qui assura *Nancy*, qu'il reviendroit de grand matin pour remplir ses promesses.

Tom, quoique le moins intéressé dans l'avanture, fut celui qui en craignit le plus les suites. Tan-

dis qu'il délibéroit, s'il étoit à propos de dévoiler ſes craintes à la petite famille, la ſervante de la maiſon vint l'avertir qu'une Dame le demandoit avec empreſſement... Il ſe hâta d'y courir : c'étoit Madame *Honora*, qui lui apportoit de ſi terribles nouvelles de *Sophie*, que *Tom*, oubliant tout à coup l'intérêt qu'il prenoit aux inquiétudes de ſes Hôteſſes, ne penſa plus qu'à ſes propres malheurs, & ſe livra tout entier aux plus cruelles réfléxions.

Mais le Lecteur ne peut être inſtruit de ces événemens, qu'après le récit de ce qui les a précédés & produits. Ce ſera le ſujet du Livre ſuivant.

Fin du quatorziéme Livre.



L'ENFANT TROUVÉ,

LIVRE QUINZIÉME.

Dans lequel le progrès de l'Histoire n'est que d'environ deux jours.

CHAPITRE PREMIER.

Noir complot contre SOPHIE.

QUand les enfans sont à rien faire, disoit un vieux Gentilhomme de ma connoissance, on peut gager qu'ils font du mal. Je ne veux point étendre cette maxime jusques sur les femmes en général : mais on me passera peut-être, que lorsque la jalousie & la rage sont au-dehors insensibles chez elles, on peut tout attendre

& tout craindre de ce que ces passions opérent dans le fond de leur ame.

Lady Bellaston, va nous en fournir un exemple: Sa haine, pour *Sophie*, étoit au comble; elle l'accabloit de caresses, en attendant l'occasion de se défaire d'une rivale qui croisoit ou détruisoit à chaque instant ses plus flatteuses espérances.

Nous avons dit, qu'un jeune Cavalier avoit aidé *Sophie* à sortir de la Comédie, le jour qu'elle y avoit eu tant de peur.

Lord Fellamar (car telle étoit sa qualité) avoit déjà vû *Sophie* chez sa tante, & en étoit devenu éperduement amoureux. Il n'avoit pas manqué, dès le lendemain de l'avanture de la Comédie, de venir sçavoir des nouvelles de la santé de *Miss Western*; & de faire éclater, dans une longue visite, tout l'intérêt que son cœur y paroissoit prendre.

Lady Bellaston, crut le jeune *Lord* très-propre à remplir ses desseins. Dès le jour même, elle devint sa

confidente, & le trouva si amoureux, qu'elle en eſpéra tout.

Fellamar, informé de la naiſſance & des grands biens de *Miſſ Weſtern*, ne tarda pas à parler mariage. C'eſt où *Lady Bellaſton* l'attendoit.

Je vous répondrois bien, lui dit-elle (avec air apprêté, & jouant l'embarras) du conſentement de ſon pere : l'honneur d'une telle alliance ne pouroit que le flatter infiniment. Mais, je prévois un obſtacle invincible, dont je rougis de vous inſtruire. Vous avez un rival, *Mylord!* & un rival, qui quoiqu'indigne d'être nommé, n'en eſt pourtant pas moins à craindre...... Ah, Madame! s'écria le *Lord Fellamar*, vous me glacez le cœur: vous venez de m'anéantir.

Fi donc! *Mylord*, lui dit la Dame, j'imaginois au contraire vous enflâmer, vous voir tonner contre un odieux rival, & n'avoir rien de plus preſſé que de me demander ſon nom?.... & vous prétendez être amoureux!

Si je le ſuis! s'écria-t-il..... oui,

je le ſuis, Madame, au point de tout entreprendre pour poſſéder votre aimable parente. Parlez ; parlez, de grace ! quel eſt donc cet heureux mortel ?

C'eſt.... jen rougis encore un coup, pour elle, & pour mon ſéxe entier !.... c'eſt un miſérable, un bâtard, un enfant trouvé, un faquin en un mot, plus mépriſable que le dernier de vos Laquais.

O Ciel ! s'écria-t'il, en frémiſſant, ſe peut-il qu'une jeune perſonne, douée de tant de charmes, puiſſe avoir le cœur auſſi bas ?... hélas, *Mylord*, répondit-elle, voilà ce que produit une éducation de Campagne !..... c'eſt le poiſon des jeunes filles ; c'eſt-là que le cœur ſe nourrit d'un amour ridicule, qu'on ſe farcit la tête d'un fratras d'idées ſi romaneſques, que la meilleure Compagnie de Londre, & le cours d'un hyver entier, ſuffit à peine pour les déraciner.

En vérité, Madame, répliqua *Fellamar*, votre parente eſt d'un

prix trop précieux à mes yeux ; pour la laiſſer dans un aveuglement ſi déplorable ; & ſa perte ne ſçauroit être trop tôt prévenuë.

Hélas, *Mylord*, dit la bonne Dame, comment la prévenir ? Tout le pouvoir de la famille a fait juſqu'aujourd'hui de vains efforts : quelque charme, je crois, s'en mêle ; la pauvre *Sophie* ne reſpire qu'après l'inſtant de ſa ruine. Et pour vous ouvrir tout mon cœur, je tremble à chaque inſtant, d'apprendre ſa fuite avec ce malheureux !

Ce que j'entends, Madame, excite ma compaſſion bien plus que mon mépris, & ne fait qu'ajouter à mes ſentimens pour votre couſine. On pourroit trouver des moyens.... on pourroit prévenir la perte d'un ſi rare tréſor..... Madame, ne lui a-t-elle pas déjà parlé raiſon ſur ce ſujet ?

Raiſon ! s'écria *Lady Bellaſton*, en éclatant de rire, connoiſſez-vous aſſez peu les femmes pour imaginer que la raiſon puiſſe rien

contre leur penchant ? Le tems, *Mylord*, le tems eſt le ſeul médecin qui puiſſe les guérir : mais je ſçais qu'il eſt peu du goût de *Sophie ;* & c'eſt ce qui redouble mes terreurs..... chaque inſtant les augmente ; & je commence à croire, que la violence....

Que faut-il faire ? s'écria *Mylord ;* quels moyens peut-on employer ? il n'en eſt point que je ne tente.... O *Mylady !* dans l'eſpoir de la poſſéder, eſt-il rien que je n'entrepréne ?....

En vérité, je ne ſçai que vous dire, répondit la Dame.... attendez ? je m'y perds.... ma foi, je n'y vois goute.... ſi l'on veut la ſauver ; il en eſt tems ; il faut agir.... & comme je vous le diſois tout-à-l'heure, la violence eſt abſolument néceſſaire.... j'entrevois un moyen, déſagréable pourtant, & dont je ſuis preſque effrayée moi-même !...... il demande bien de la tête, je vous en avertis.

Je ne crois pas, Madame, lui dit-il, être ſuſpect du côté du cou-

rage : il faudroit, d'ailleurs, que j'en eusse bien peu, pour reculer en cette occasion.

Ah, *Mylord*, répondit-elle, je suis bien sûre de vous. . . . c'est de moi seule que je doute : car je sens combien il faudra m'exposer. La confiance que votre probité m'inspire, seroit sans doute de nature à effrayer toute autre femme.... & si je n'étois bien certaine. . . . .

Le Lord, en l'interrompant, n'eut pas de peine à la rassurer encore sur ce point ; & d'autant plus aisément, qu'il jouissoit de la réputation la plus intégre & la mieux méritée.

Eh bien, dit-elle, *Mylord*, vous surmontez tous mes scrupules ; je vais. . . . . mais non, je ne puis m'y résoudre..... l'idée seule me fait frémir ! non cela ne sera pas..... essayons d'abord tous les autres moyens. Pouvez-vous dîner ici aujourd'hui ? vous aurez le plaisir de la voir aussi longtems que vous voudrez..... & nous n'avons

pas de tems à perdre. Nous n'aurons que *Lady Betty*, *Miſſ Eagle*, le Colonel *Hampſted*, & *Tom Edwards*..... ils ne reſteront pas; & je ne ſerai au logis pour perſonne : vous en ſerez plus à votre aiſe. Je vous réponds même, de trouver le moyen de vous convaincre de l'attachement de *Sophie* pour ſon indigne Amant.

Fellamar remercia *Lady Bellaſton*, accepta ſon dîner, & ſortit pour ſe mettre en état de reparoitre bientôt plus décemment chez elle.

CHAPITRE II.

Suite du complot contre SOPHIE.

QUoique le Lecteur ait concû, dès longtems, que *Lady Bellaſton* étoit membre, & très-important, du grand monde, elle étoit pourtant, en effet membre, & très-conſidéré, du *Petit monde* :

expreſſion qui déſignoit une digne & reſpectable Société, très-floriſſante il n'y a pas long tems dans ce Royaume.

Parmi les bons Principes qui ſervoient de baze à cette Société, il en étoit un remarquable. Il étoit de regle, dans cet illuſtre Corps, dont les Heros s'aſſembloient ſouvent vers la fin de la derniere guerre, que chacun d'eux fût tenu de ſe ſignaler chaquejour, tout aumoins une fois, par un exploit nouveau. Cet exploit conſiſtoit, en quelque fauſſeté plaiſante, qui toutes les vingt-quatre heures étoit répanduë dans Londre par toute la cotterie. Jamais établiſſement ne donna matiere à plus de ſottes conjectures, à plus d'hiſtoires ridicules qui (je n'en voudrois pas trop jurer) partoient peut-être du ſein de la Société même. Le Diable, diſoit-on, par exemple, aſſis dans un grand fauteuil, préſidoit en perſonne aux Aſſemblées &c..... mais, après les informations les plus ſcrupuleuſes, je ſuis obligé d'avouer, que tous

ces bruits étoient très-faux; que cette cotterie, étoit composée d'une fort bonne sorte de gens ; que les faussetés, ausquelles ils donnoient cours, n'étoient point de nature à nuire au prochain ; & n'avoient d'autre but, que l'amusement de leurs auteurs & celui du public.

Tom Edwards, dont nous avons parlé dans le Chapitre précédent, étoit de ce comique corps. Ce fut lui que *Lady Bellaston* choisit, pour débiter une fausseté, qu'elle avoit conçuë : ce qui ne devoit arriver que le soir, lorsque la compagnie du dîner, à l'exception de *Mylord Fellamar*, seroit sortie & qu'elle donneroit le mot à *Tom Edwards*.

Que le Lecteur s'imagine donc, qu'il est environ huit heures du soir; que *Lady Bellaston*, *Lord Fellamar*, *Miss Western*, & *Edwards*, finissent une partie de *Whist* * ; & que *Lady Bellaston*, positivement au dernier tour, donne le mot à

* Jeu de Cartes à la mode en Angleterre.

Edwards, en lui parlant ainſi.....
En vérité, mon pauvre *Tom*, vous n'êtes plus ſupportable : vous nous diſiez du moins autrefois des nouvelles ; & maintenant, vous ne ſçavez, ni ne dites plus rien !... Eſt-ce ma faute, Madame, répondit *Edwards* : le monde eſt aujourd'hui ſi lourd, ſi ſtupidement engourdi, qu'il ne produit plus rien d'intéreſſant.... Mais à propos ! je me rappelle un terrible accident arrivé au Colonel *Wilcox*.. Le pauvre homme !... vous le connoiſſez, Mylord ? perſonne n'eſt plus connu que lui. Je le plains, en vérité, de tout mon cœur !....

Dequoi donc s'agit-il, répondit *Lady Bellaſton* ?

Il s'eſt battu ce matin ; il a tué ſon homme.... & voilà tout.

Lord *Fellamard*, qui n'étoit pas du complot, demanda qui il avoit tué ? un jeune homme, répondit *Edwards*, que perſonne ne connoit, du Comté de *Sommerſet*, dit-on, arrivé depuis peu à Londre, & parent d'un M. *Alworthy* ;

que je crois de la connoiſſance de Mylady. J'ai vû porter le mort dans un Caffé..... Ma foi, c'étoit un fort bel homme !

Sophie, qui mêloit les cartes, au moment qu'*Edwards* avoit commencé à parler d'un homme tué, s'étoit arrêtée tout-à-coup: ces ſortes d'hiſtoires avoient toujours droit de l'affecter extrêmement. Celle-ci finie, elle voulut achever de mêler : mais, après avoir donné trois cartes à l'un, ſept à l'autre, & dix au troiſiéme, le reſte lui gliſſa des mains, & la pauvre fille tomba évanouie dans ſon fauteuil.

La Compagnie, en uſa comme d'ordinaire en ces ſortes d'occaſions. On fit beaucoup de bruit, on la ſecourut, elle revint, & pria qu'on la conduisît dans ſon appartement ; où, *Lady Bellaſton* lui apprit, en éclatant de rire, que c'étoit une mauvaiſe plaiſanterie de ſa façon : en l'aſſurant, pourtant, que ni *Mylord*, ni *Edwards*, ne ſçavoient rien du vrai ſecret de l'affaire.

Lord

Lord *Fellamar* n'eut pas beſoin d'autres preuves, pour être convaincu que tout ce que *Lady Bellaſton* lui avoit appris n'étoit que trop vrai.

Grand pour-parler, en conſéquence, entre *Lady Bellaſton* & lui, dès qu'elle fut revenuë de chez *Sophie*; d'où nâquit un projet, qui malgré ce qu'il avoit d'abord offert d'affreux aux yeux de *Mylord* même, fut pourtant bientôt juſtifié par la légitimité de ſes intentions; mais qui ne révoltera pas moins pluſieurs de nos lecteurs.

Il fut arrêté, que le lendemain vers ſept heures du ſoir, *Sophie*, par les ſoins de *Lady Bellaſton*, ſe trouveroit ſeule dans ſon Appartement, & que *Mylord* y ſeroit introduit.

Enchantée de cet arrangement, dont le ſuccès lui ſembloit infaillible, vû les meſures déja préméditées pour écarter tous les domeſtiques, *Mylady Bellaſton*, après le départ du Lord, ſe mit tranquilement au lit. *Sophie*, forcée

après certain éclat, d'épouser *Fellamar*, ne laissoit plus d'espoir à *Jones* ; & *Jones*, une fois sans espoir, ne pouvoit plus échaper à *Lady Bellaston*. Quel plaisir! Quel triomphe pour elle! Tout la justifioit, d'ailleurs, aux yeux de la famille de *Sophie*, ainsi qu'à ceux du monde entier: en arrachant *Miss Western* à un attachement honteux, elle lui procuroit un époux, qui par son rang & sa fortune, ne pouvoit qu'honorer la parenté de cette fille.... Gloire & profit de tous côtés.

L'autre conspirateur, n'étoit pas tout-à-fait si tranquile : son cœur, malgré lui-même, étoit en proie à ces noires agitations, si sublimement peintes par *Shakespéare* *, lorsqu'il fait dire à *Brutus*, déterminé à immoler *César*.... *Que l'homme est foible ! Faut-il que l'intervalle qui se rencontre entre la résolution d'un projet dangereux & son exécution, ne soit jamais rempli*

* Théâtre Anglois. Tome 3.

que de ſonges funeſtes, & de chimères effrayantes ! Faut-il que cet homme frémiſſe à chaque inſtant, à l'aſpect des dangers qui ſe multiplient!... Il les ſurmonte, je le veux : mais ſon cœur, tel qu'un Etat que déchire une guerre inteſtine n'eſt pas moins accablé des divers mouvemens qui l'agitent.....

La violence de la paſſion, qui lui avoit fait adopter ce projet, lui rappelloit envain qu'une parente de *Sophie*, non ſeulement l'avoit conçu, mais le croyoit utile & néceſſaire au bonheur futur de cette aimable fille. L'oreiller de *Mylord*, n'offrit alors à ſa penſée, que l'attentat auquel il s'engageoit, revêtu des horribles couleurs, & des funeſtes conſéquences qui marchoient à ſa ſuite. Il en fut ébranlé, la nuit entiére put à peine ſuffire pour accorder dans ſon cœur, & l'honneur & l'amour. Le premier fut pourtant vainqueur ; & *Fellamar*, très-réſolu d'abandonner des eſpérances ſi contraires à la nobleſſe de ſes idées, ſe hâta de ſe rendre

chez *Mylady Bellaſton.*

Cette Dame, quoiqu'il fût tard, étoit encore au lit; *Sophie*, étoit aſſiſe à coté d'elle, lorſqu'un domeſtique vint annoncer le *Lord*, que l'on fit prier de monter. *Miſſ Weſtern*, à ces mots, pria ſa couſine de ne point recevoir ſes viſites à l'avenir. Elle lui fit part de la déclaration qu'il lui avoit faite, de la haine qu'elle avoit pour lui, & du deſſein où elle étoit de ne plus ſe trouver ſeule avec cet Amant importun.

Eh, bon Dieu! mon enfant, lui dit *Lady Bellaſton*; voilà nos Campagnardes! toutes penſent à l'uniſſon; la moindre politeſſe eſt une déclaration pour elles; tout homme qui les flatte, ou leur ſourit, eſt toujours un Amant. Quoi! parceque Mylord eſt galant, il vous aime? La conſéquence eſt admirable!...... Plût au Ciel qu'il penſât ainſi! vos refus me ſurprendroient fort.

Eh bien, Madame, répondit fiérement *Sophie*, jouiſſez de

cette ſurpriſe : ſi je ſuis libre encore chez vous, je ne le reverrai jamais.

Oh ! ne craignez rien, ma petite, répliqua *Mylady ;* on ne prétend pas vous contraindre. Si votre projet eſt de ſuivre Monſieur *Tom Jones ;* ſans doute, pour vous vous plaire, il faudra bien y conſentir.

En vérité, Madame, s'écria *Sophie*, C'eſt bien abuſer de vos droits !... Je connois mes devoirs, Madame, je n'aurai jamais d'époux que des mains de mon pere.

Eh bien, tant mieux, Mademoiſelle. Puiſque vous n'êtes pas d'humeur de voir compagnie ce matin, votre appartement eſt ouvert. Je ſuis moins Timide que vous ; je recevrai *Mylord*, à ma toilette.

Sophie, après une profonde révérence, ſe hâta de ſortir ; & *Fellamar* fut introduit.

CHAPITRE III.

Que l'éloquence d'une femme eſt quelquefois dangereuſe !

LAdy *Bellaſton*, informée des ſcrupules du jeune Lord, le traita, à peu-près, comme un vieux ſolliciteur de *Neuwgate* * traite un témoin encore novice, qui lui propoſe des remords.

Mon cher *Lord*, lui dit-elle, vous avez le cœur foible; vous avez l'air malade! voudriez-vous de l'Élixir de *Lady Edgely*?..... N'êtes-vous pas honteux! Peut-on montrer ſi peu de réſolution?.. Quoi, le ſeul mot de rapt vous épouvante!... Oh, pour le coup, ſi l'hiſtoire d'*Héléne* étoit moderne, j'aurois peine à la croire: je douterois du moins de la fermeté de *Pâris*; car, pour ce qui

* Priſon de Londre.

touche la facilité d'*Hélène*, je n'y vois au fond rien de trop étonnant. Cependant, le courage dans tous les tems eut droit de plaire aux femmes. Le raviſſement des *Sabines*, eſt encore une bonne Hiſtoire... Mais grace au Ciel! cela devient fort ancien. Tant d'érudition vous étonne peut-être?...attendez..j'ai lu même, dans M. *Hook* *, que ces *Sabines*, dans la ſuite aimerent leurs maris. Mais notre ſiécle eſt plus modeſte, & je cherche envain quelqu'une de mes connoiſſances qui ait été ravie...... Eh, de grace, Madame, s'écria *Fellamar*, ceſſez de me rendre ſi ridicule!

Pourquoi donc, Mylord? imaginez-vous qu'il ſoit une femme en Angleterre qui, du moins dans ſon cœur, ne ſe moquât pas maintenant un peu de vous?..... Vous me forcez à vous tenir un étrange langage! vous me pouſſez juſqu'à trahir mon ſéxe mê-

* Auteur d'une Hiſtoire Romaine.

me : mais la pureté de mes intentions me ſoutient..... Ah, s'il s'agiſſoit moins du bonheur d'une parente, que j'aime malgre moi ! (Mais, j'ai votre parole, vous m'avez promis d'être ſon Epoux ; ſa fortune & ſa félicité l'emportent ſur mes répugnances, & je compte ſur vous) hélas ! m'expoſerois-je à tout ceci ! ...... car enfin, ſon amant eſt aimable ; & ſes ennemis même, rendent juſtice à ſon courage.

Que ceux de nos Lecteurs, qui ont eu le plaiſir d'entendre ſortir des réfléxions de ce genre de la bouche d'une épouſe ou d'une maîtreſſe, me diſent naturellement ſi toute la douceur d'une voix, dût-elle être d'une Syréne, les rend moins dures à l'oreille ? Un fait certain, c'eſt que *Démoſthène* & *Ciceron* même en perſonne, n'euſſent peut-être pas manié plus adroitement l'ame du pauvre *Lord*, que *Lady Bellaſton* dans cet inſtant, qu'elle crut déciſif.

Les yeux de *Mylady*, conſtam-

ment fixés ſur ſon diſciple, n'eurent pas ſitôt entrevû ſon trouble, & les nouveaux ſentimens qui l'agitoient, que changeant tout-à-coup de méthode & prenant un ton plus convenable aux autres paſſions qu'elle prétendoit émouvoir : *Mylord*, dit-elle, gravement, vous vous rappellez peut-être, que c'eſt vous-même qui le premier avez entamé cette matiere, & qui m'avez inſpiré ces idées. Vous n'avez pas ſoupçonné, ſans doute, que mon but fût de vous offrir imprudemment d'épouſer ma parente : quarante mille livres ſterlin n'ont pas beſoin d'Avocat, & portent, ſi je ne me trompe, leur recommandation avec elles. . . .

Ah, Madame ! interrompit *Fellamar*, la beauté de *Sophie* en a bien moins beſoin encore, que ſa fortune. Jamais femme n'eut, ſelon moi, la moitié de ſes charmes.

Si, ſi, *Mylord*, répliqua *Lady Bellaſton*, (en minaûdant à ſon miroir) j'en ai connu, que vous n'euſſiez pas ravalées ſi bas...... Ce

n'eſt pas que je prétende rabaiſſer les ſiens. C'eſt une très - aimable fille, voilà ce qu'il y a de ſûr : ce qui m'en fâche, c'eſt que peut-être avant peu d'heures, nous la verrons la proye d'un Amant, qui ſûrement ne la mérite pas ; quoique, pour lui rendre juſtice, je le croye pourtant un brave homme.

Je ſçais qu'il ne la mérite pas, Madame, répondit le *Lord* (en s'appliquant le propos de la Dame) mais je vous le garantis brave homme ; & ſi le Ciel, ou vous, ne traverſez pas ſes deſſeins, j'eſpere avant qu'il ſoit une heure, que vous m'avouërez pour votre parent.

Ah ! vous parlez enfin, s'écria la Dame. Allez, *Mylord*, ne craignez point d'obſtacles de ma part.

Le reſte de cette ſçene ſe paſſa en tranſports, en excuſes, & en complimens, qui euſſent peut-être été bons à entendre de la bouche des Acteurs mêmes ; mais, qui perdent trop par écrit. Ainſi, nous finirons ici ce Dialogue, pour arriver plûtôt au moment fatal, où tout étoit diſpoſé pour le malheur de la pauvre *Sophie*.

CHAPITRE IV.

Fait pour intéresser, & pour surprendre.

SEpt heures étoient sonnées, & la triste *Sophie*, seule dans son appartement, s'amusoit à lire une Tragédie: c'étoit *le Fatal Mariage*.* A la sçene où l'infortunée *Isabelle* dispose de la bague qu'elle avoit reçuë de son époux, le livre étoit tombé des mains de notre Héroïne, & son visage étoit couvert de larmes, lorsque Mylord *Fellamar* s'offrit tout-à-coup à ses yeux. *Sophie* se leva, & ne dissimula point sa surprise.

Je crains, Madame, dit le *Lord*, en s'inclinant très-bas, d'être entré chez vous un peu trop brusque-

* Ou, *L'Adultere Innocent*. Comi-Tragédie de M. *Southerne*. Théâr. Angl. Tome 8. *Chez Prault fils*, *Quai de Conti*.

ment. Je crois, répondit *Miſſ Weſtern*, d'un ton un peu altéré, qu'une viſite de ce genre, a quelque droit de me ſurprendre ! . . . . mes yeux, en ce cas, dit le *Lord*, vous ont donc foiblement peint mes ſentimens. S'ils vous euſſent mieux dit tout ce que reſſent mon cœur, vous ſeriez moins ſurpriſe de l'hommage que je viens rendre à celle qui me l'a ravi.

Sophie, quoique troublée, répondit à ces grands mots, & aſſez bien je crois, par un coup d'œil plein de mépris.

Mylord, fit alors une autre harangue, & très-diffuſe, ſur la tendre vivacité de ſa paſſion, juſqu'à ce que *Sophie*, tremblante & perdant patience. . . je crois en vérité, *Mylord*, s'écria-t-elle, que vous extravaguez ?.... cela ſeul, du moins, peut excuſer un procédé tel que le vôtre.... Vous avez raiſon, Madame, s'écria *Fellamar*, à ſon tour : pardonnez donc aux effets d'un mal, dont vous ſeule êtes la cauſe ; la violence de mes feux

trouble tellement ma raiſon, qu'il ſeroit injuſte de me rendre comptable de mes égaremens...... *Mylord*, lui dit *Sophie*, de plus en plus épouvantée, je n'entends ni ne conçois rien à tout ceci! .... ſouffrez donc, Madame, que ce ſoit à vos pieds que je vous dévoile mon cœur, mon ame, & tous mes ſentimens; que je vous diſe tout l'amour dont je brûle pour vous; que je vous peigne des tranſports, qui vont (je ne le ſens que trop!) juſqu'à l'extravagance. Adorable *Sophie!* quel langage peut exprimer toute ma paſſion?

Je vous jure, *Mylord*, lui dit *Sophie*, en faiſant un mouvement pour ſortir, que je n'en entendrai pas plus.... Non, Madame! s'écria *Fellamar*, non cruelle, n'eſpérez pas me fuir ainſi : vous auriez pitié de mes maux, ſi la moindre partie vous en étoit connuë! ....

L'amoureux *Lord*, s'emparant alors de la main de *Sophie*, & laiſſant échapper un long ſoupir,

parla pendant quelques minutes avec une véhémence, qui ne plairoit guères plus au Lecteur qu'à celle à qui cet amant s'adressoit. Il conclud enfin par lui déclarer, que s'il étoit maître de l'Univers, il en mettroit la couronne à ses pieds. *Sophie*, en cet instant, réunissant toutes ses forces pour dégager sa main, lui répondit avec courage, & moi, je vous jure, Monsieur, que ce présent, & celui qui me l'offriroit, seroient également méprisables pour moi.

Arrêtez, Madame! s'écria *Fellamar*, en courant après *Sophie*, qui gagnoit la porte, & en s'emparant de nouveau de sa main: pardonnez-moi des libertés, que le désespoir où vous me jettez autorise.... ah! si j'avois pû me flatter, que mon nom, ma fortune, & mon rang eussent pû vous toucher, avec quels sentimens respectueux, avec qu'elle vive tendresse, ne les eussai-je point offerts à ma *Sophie*!.. mais je ne sçaurois me résoudre à renoncer à tant de charmes....:

ah ! je perdrois plûtôt le jour...... vous êtes, vous devez être, vous ferez pour jamais à moi.

Perdez un vain espoir, *Mylord*, lui dit *Sophie*, d'un air aussi fier, qu'imposant : je jure, par l'honneur, que je ne vous verrai jamais ! laissez ma main, vous dis-je ? je veux, & je prétends sortir, j'ai déja trop souffert ici.

Ainsi, Madame, s'écria *Fellamar*, ce moment m'est donc précieux : car je ne veux ni ne puis me résoudre à vivre désormais sans vous...... Qu'annonce ce propos, *Mylord ?* dit *Sophie* outrée de colere. Sçavez-vous que je vais sonner ? & que bientôt..... je ne crains rien, Madame, répondit *Fellamar* : ma seule crainte, est celle de vous perdre. S'il ne me reste qu'un moyen pour prévenir un tel malheur, imputez-le à vous-même, imputez-le à mon désespoir...... il voulut alors la prendre dans ses bras. Mais *Sophie*, quoique épouvantée, étoit forte ; & l'indignation ajoutoit encore à sa vigueur. Ses cris,

ſans les ſoins que *Lady Bellaſton* avoit pris d'écarter tous ſes gens, n'euſſent pû manquer de lui attirer un prompt ſecours. Mais la fortune, heureuſement pour *Miſſ Weſtern*, y ſuppléa dans cet inſtant. D'autres cris, qu'on entendit alors ſur l'eſcalier, couvroient preſque ceux de *Sophie*, & faiſoient retentir la maiſon....... Où eſt-elle ? où donc eſt-elle ? crioit une voix enrouée : montres-moi donc ſa chambre, dis-je ? parle coquin, où loge ici ma fille ? je ſçais qu'elle eſt dans la maiſon ; & , duſſai-je y mettre le feu, je prétends à l'inſtant la voir..... Ces mots n'étoient pas achevés, que la porte pouſſée & ouverte à deux battans, livra paſſage dans la chambre de *Sophie* à M. *Weſtern*, ſuivi de ſon Miniſtre, & d'un cortége de goujats.

Sophie, dans l'inſtant même, avoit reconnu la voix de ſon pere, & l'avoit reconnuë avec plaiſir: que l'on juge à quel point elle ſe croyoit alors malheureuſe ! *Mylord*, malgré l'impétuoſité de ſes tranſports, entendit



H. Gravelot. inv.

J. J. Pasquier. sc.

celle de la Raiſon, qui lui dit que l'occaſion n'étoit plus favorable, pour l'accompliſſement de ſon projet. Le mot de *ma fille*, répété vingt fois ſur l'eſcalier, lui annonçoit très-clairement la qualité du *Fâcheux* qu'il alloit voir paroître : il lâcha priſe ſur le champ ; & notre Héroïne en fut quitte, pour un mouchoir tant ſoit peu dérangé.

Si l'imagination du Lecteur ne ſeconde pas nos efforts, nous nous ſentons trop foibles pour peindre à notre gré la ſituation de ces deux perſonnes, au moment que M. *Weſtern*, entra dans cette chambre. *Sophie* pâle, hors d'haleine, raccommodant ſon mouchoir, & lançant des regards foudroyans ſur le *Lord*, ſe balançoit dans un fauteuil ; effrayée, & pourtant charmée de la préſence de ſon pere.

Mylord, étoit à côté d'elle, ſa bourſe à cheveux ſur l'épaule, l'ajuſtement fort en déſordre, & le jabot de ſa chemiſe un peu plus haut & plus touffu que

de coûtume ; au surplus, étonné, chagrin, & le maintien très-ridicule.

Quant à M. *Western*, disons bonnement, & sans métaphore, qu'il étoit yvre : circonstance, qui jointe à la fougue habituelle de son tempérament, ne pouvoit produire qu'un tas d'invectives & de reproches, qui sans doute eussent été suivis d'effets plus violens encore, si le Ministre *Supple* n'avoit eu la prudence de se placer entre M. *Western* & sa fille, & de représenter à propos au rustique Seigneur, qu'il n'étoit point dans son Château. Pour Dieu ! Monsieur, s'écrioit M. *Supple*, songez donc en quels lieux vous êtes ; songez au rang de *Lady Bellaston !* Daignez, daignez calmer votre colere ! goûtez plutôt l'ineffable plaisir, d'avoir retrouvé votre fille : oubliez la vangeance ; c'est l'affaire du Ciel. Je vois, oui, mon cher Monsieur, je vois le repentir même dans les yeux de votre *Sophie !* si vous lui

pardonnez, je ſuis garant de ſon obéiſſance.

La vigueur du Miniſtre, avoit d'abord été plus utile à *Sophie*, que les traits de ſon éloquence. La fin de ſon diſcours avoit cependant opéré. Eh bien, dit en rugiſſant le vieux Gentilhomme, je lui pardonne, ſi elle l'epouſe. Oui, *Sophie*, je te pardonne ſi tu l'épouſes.... tu ne me réponds pas?...quoi, tu ne veux pas l'épouſer? Rage, & damnation! quoi, tu ne le veux pas? Quoi, tu ne veux pas même me répondre? ah, la maudite tête!....

Eh de grace, Monſieur! au nom du Ciel, Monſieur! (dit le Miniſtre) daignez vous modérer. Vous épouvantez trop cette aimable & jeune perſonne: vous la mettez au point de n'oſer vous parler.

De n'oſer que des lanternes, répondit en jurant le pere....... plaiſant Miniſtre, en

vérité ! qui soutient la désobéissance.... & tu comptes sur un bénéfice ? & tu l'attends de moi ? oui, oui, je te le garde. Pardonnez-moi, Monsieur ! répondit humblement M. *Supple ;* vous interprétez mal mes idées, & jamais....

Mylady Bellaston, qui parut alors dans la chambre, épargna au bon M. *Supple* la peine d'achever. M. *Western*, conformément aux instructions qu'il avoit reçuës de sa sœur, après l'avoir saluée d'une révérence aussi profonde que maussade, & d'un long compliment du dernier siécle.... Eh bien, Mylady cousine, s'écria-t-il, la voilà ! je la retrouve enfin cette pétite créature, entêtée d'un gueux, d'un gredin indigne d'être mon valet ; & qui refuse pour les beaux yeux de ce faquin, l'un des meilleurs partis de l'Angleterre !...

En vérité, cousin *Western*, répondit la Dame, je crains bien que vous n'ayez tort : je crains que

vous ne rendiez pas justice au jugement de ma cousine. Je suis même très-convaincuë, qu'elle a trop de bon sens, pour s'opposer à vos désirs, dès qu'ils lui sont avantageux.

Ceci, comme on peut le sentir, étoit une méprise volontaire de la part de *Lady Bellaston*, qui n'ignoroit pas les intentions de M. *Western*, mais qui croyoit pouvoir les détourner en faveur de Mylord *Fellamar*.

Eh bien! s'écria *Western*, eh bien, Mademoiselle, entendez-vous ceci? toute votre famille, est pourtant de mon avis!... Allons, *Sophie*, sois bonne fille, deviens enfin obéissante, & fais le bonheur de ton pere.

Si ma mort peut vous rendre heureux, répondit *Sophie*, j'espere, Monsieur, que vous ne tarderez pas à l'être.

C'est trop mentir, morbleu! c'est trop mentir, & tu le sçais, s'écria le pere... Ma cousine, interrompit gravement *Lady Bellaston*, c'est pousser

un peu trop loin la révolte: votre intérêt eſt le ſeul but qu'on enviſage; & l'alliance qu'on vous propoſe, eſt auſſi avantageuſe qu'honorable ; je ſuis ſûre, du moins, que toute la famille, & vos amis mêmes, ſont de ce ſentiment.

Tout le monde, tout le monde, s'écria *Weſtern* : ce n'eſt même pas moi qui l'ai propoſée. Elle ſçait que c'eſt ſa tante, qui m'en a parlé la premiere.... Allons, allons, *Sophie*, encore un coup, ſois bonne fille, obéis à ton pere; que *Mylady* couſine, ſoit enfin temoin de ton obéiſſance ! . . .

Voyons, voyons, *Sophie*, s'écria *Lady Bellaſton*, donnez-moi votre main? c'eſt ainſi qu'on abrége aujourd'hui le tems & les longueurs des cérémonies amoureuſes . . . . .

Bon ! dit le pere, à quoi ſert le tems ? Ils en auront de reſte pour ſe faire l'amour, après le mariage.

Mylord Fellamar, qui n'avoit jamais oui parler de *Blifil*, & qui avoit toutes ſortes de raiſons pour croire que *Lady Bellaſton* parloit

en sa faveur; imaginant même, avec assez de vraisemblance, que M. *Western* lui étoit favorable... Puisque je suis assez heureux, dit-il en s'approchant de lui, pour avoir mérité de plaire à monsieur, sans avoir l'honneur d'en être mieux connu, oserois-je le supplier de ne pas insister davantage en ma faveur, dans le moment présent ?....

Plait-il, Monsieur ? lui dit *Western*. Que dites-vous ? Que demandez-vous ? & qui diable êtes vous ?

Monsieur, lui dit l'autre, un peu frappé du compliment.... on me nomme *Lord Fellamar*, & je me crois heureux, si vous daignez m'accepter pour gendre.

Toi ! répliqua *Wéstern*, toi mon gendre ? avec ton habit galonné ! Que la peste t'étouffe.

Tout autre que le pére de *Sophie*, reprit en reculant le *Lord*, ne me parleroit pas ainsi. Je lui dirai pourtant, que ce langage n'est point tout-à-fait de

mon goût ; & que si mon ressentiment n'étoit pas retenu....

Ton ressentiment! interrompit *Western*, eh parbleu, qui te craint ?.... est-ce ton cordon qui te rend si fier ? Mets-le à bas tout-à-l'heure, & tu verras bientôt un homme......! Tu verras bientôt un beau-pere qui te régalera bien.

Monsieur, lui dit froidement *Fellamar*, je sçais ce que je dois aux Dames.... & je sors fort content de vous. Jusqu'au revoir *Sir Western*....... *Lady*, je vous saluë.

Dès qu'il fut parti, *Lady Bellaston*, s'approchant de M. *Western*, juste Ciel ! Cousin, lui dit-elle, qu'avez-vous fait ? Sçavez-vous, qui vous venez d'insulter ainsi ? C'est un Seigneur du plus haut rang, l'un des plus opulens de l'Angleterre...... Il me fit hier des propositions pour votre fille : propositions que vous eussiez très-certainement acceptées avec un grand plaisir.....

Répondez de vous-même, *My-*

lady,

Lady couſine, lui dit *Weſtern*, je ne veux rien avoir à démêler avec vos *Lords*. Ma fille épouſera un bon & brave gentilhomme campagnard, j'en ai arrêté un pour elle.... & elle l'épouſera... Je ſuis fâché de tout mon cœur, de l'embarras qu'elle vous a cauſé... J'en ferois pourtant au beſoin, tout autant pour vous: les parens ſont faits pour s'entre-aider .... Sur quoi, je vous ſouhaite le bon ſoir ... Allons, Mademoiſelle, ſuivez-moi de bonne grace, ou l'on vous portera dans le caroſſe.

Sophie lui dit, qu'elle le ſuivroit partout ſans violence, & le pria ſeulement de permettre qu'elle allât en chaiſe.

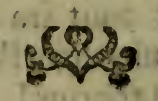
Non non, s'écria *Weſtern*; je me ris de ces délicateſſes, & je ne te perds plus de vuë...... Bonſoir, encore un coup, *Lady* couſine, dit-il (en s'emparant de la main de *Sophie*, de façon à la faire crier) allons, allons, deviens bonne fille & tout ira bien. Oh, tu l'épouſeras! oh tu l'épouſeras! parbleu je t'en répons!...

Honora, qui les attendoit au bas de l'escalier, après avoir présenté ses respects à M. *Western*, se mit en devoir de suivre sa Maîtresse........ Doucement! doucement, Madame la Soubrette, s'écria-t-il, en la repoussant, n'approchez jamais de chez moi.

Quoi! vous voulez aussi m'ôter ma femme-de-chambre? s'écria la triste *Sophie*.

Eh, vraîment oui, Mademoiselle! lui dit le pere. Ne craignez pas d'être sans domestiques: vous en aurez bientôt une autre, & meilleure que celle-ci. Oh, cette chere Dlle. est de trop bon conseil: & vous sçavez trop bien les suivre..... Allons, allons, marchons....

A ces mots, prenant sa fille sous les bras, & l'embalant dans son fiacre, avec le Ministre, il y monta lui-même, & ordonna au cocher d'aller tout droit à son auberge.



CHAPITRE V.

Par quel moyen M. WESTERN étoit parvenu à découvrir l'azile de SOPHIE.

QUoique nos Lecteurs ſoient ſans doute accoutumés à voir, dans nos Romans modernes, des apparitions plus extraordinaires & bien moins agréables que celles de M. *Weſtern*, nous ſommes ſi jaloux du plaiſir d'obliger tout le monde, que nous croyons devoir expliquer par quel hazard le pere de *Sophie* avoit été inſtruit de ſa retraite chez *Mylady Bellaſton*.

Nous avons dit, dans le Chapitre III. du treiziéme Livre de cette Hiſtoire, que Madame *Fitz-Patrick* s'étoit miſe en tête, qu'un moyen certain de ſe raccommoder elle-même avec ſon oncle & ſa tante *Weſtern*, étoit d'empêcher que *Sophie* ne revît *Jones*; & de la remettre,

s'il étoit poſſible, entre les mains de ſon pere. Après avoir long-tems réfléchi ſur ce projet, cette Dame s'étoit enfin détérminée à écrire la Lettre ſuivante à la ſage Madame *Weſtern.*

Ma très-honorée Dame,

Le motif qui m'engage à vous écrire cette Lettre, la rendra peut-être moins déſagréable aux yeux de ma chere tante, que toutes-celles que j'ai eu l'honneur de lui adreſſer juſqu'aujourd'hui: une niéce aſſez malheureuſe pour avoir encouru ſon indignation, lui parle ici d'une niéce qu'elle aime.

Sans ſonger à me juſtifier, que par mon repentir, j'étois partie dans le deſſein de venir me jetter à vos pieds, lorſque par le plus ſingulier des hazards, j'ai rencontré ma couſine Sophie, *dont l'hiſtoire vous eſt mieux connuë qu'à moi-même, mais dont je ſuis aſſez inſtruite pour craindre qu'un malheur ſemblable au mien ne la menace à chaque inſtant.*

J'ai vu l'homme dont elle eſt épri-

ſe ; il eſt aimable & peut tout eſpérer. Il eſt inutile de vous dire, comment je l'ai connu : mais j'ai cru devoir ce matin, changer de logement, pour éviter qu'il ne trouvât enfin le logement de ma couſine ; car il l'ignore encore, & je crois à propos de le lui cacher jusqu'à ce que mon oncle ait eu le tems de venir reprendre ſa fille : ce qu'il ne ſçauroit faire trop promptement. Apprenez donc, ma chere tante, que Sophie *eſt maintenant chez* Mylady Bellaſton, *& que cette Dame paroît avoir deſſein de la ſouſtraire à ſa famille. Le caractére de* Mylady, *vous eſt connu ; & je ne m'aviſerai point d'en dire davantage à quelqu'un dont la prudence conſommée, & les ſublimes connoiſſances n'ont beſoin que d'un coup d'œil pour diſcerner toutes les conſéquences d'un fait, dont mon peu d'uſage du Monde n'entrevoit que l'écorce. J'oſe eſpérer, Madame, que mon zéle & mon ſincére attachement pour ma famille, en cette occaſion, trouveront grace devant vous, & me rendront enfin l'amitié d'une tante que j'honore. Ce bonheur*

ſeul peut faire la félicité de celle qui ſera toute ſa vie, avec le plus profond reſpect,

Ma très-honorée Dame,

Votre très-ſoumiſe, très-obligée Niece, très-obéïſſante, & très-humble Servante,
HENRIETTE FITZ-PATRICK.

Madame *Weſtern* étoit reſtée chez ſon frere, depuis la fuite de *Sophie*, dans l'intention de conſoler le pauvre Gentilhomme. Nous augurons déjà, ſi l'on n'a point perdu de vuë le caractére de la Dame, de quel genre étoient ſes conſolations.

Elle étoit debout, le dos au feu, une tabatiére à la main, occupée à chapître ſon cher frere, qui cependant fumoit tranquillement ſa pipe, lorſqu'on lui apporta la Lettre que nous venons de lire.

Tenez, dit-elle, Monſieur, après l'avoir parcouruë, voilà

des nouvelles de votre brebis égarée. La fortune veut bien vous la rendre ; & si vous voulez suivre mes conseils, rien n'est encore désespéré.

Lire, ou plûtôt dévorer la Lettre des yeux, s'élancer hors de sa chaise, jetter sa pipe au feu, pousser un cri de joye, appeller tous ses gens, demander ses bottes, ordonner qu'on sellât ses chevaux, & qu'on courût chercher le Ministre *Supple* : tout cela fut, pour M. *Western*, l'ouvrage d'un moment.

Eh bien ? dit-il ensuite (en se retournant vers sa sœur, qu'il alloit embrasser) ne vous voilà-t-il pas ! avec votre mine froide, ne croiroit-on pas que vous êtes fâchée de ce que j'ai retrouvé ma fille ? Mon frere, répondit gravement la Dame, le profond politique ne s'attache jamais à la surface des choses : Elles paroissent ici moins désespérées, j'en conviens, que lorsque les Holandois virent Louis XIV. aux portes d'*Amsterdam*.

Mais, pour traiter une affaire aussi délicate, il faut une souplesse, dont mon frere me pardonnera de ne le pas croire absolument doué. Il est un *decorum*, il est des égards à observer avec une femme du rang de *Mylady Bellaston*, qui exigent une connoissance du monde, & des procédés admissibles d'une espéce un peu supérieure à celle que j'ai jusqu'à présent reconnuë dans mon frere.

Ma sœur, s'écria *Western*, je sçais depuis long-tems la bonne opinion que vous avez de moi : Mais vous verrez, en cette occasion, s'il est des Sots dans notre famille. Connoissance du monde ? Oh, je n'ai pas vêcu si longtems à la Campagne, sans avoir acquis quelque connoissance de l'autorité des peres, & des Loix du Pays ! j'en sçais assez, pour me croire en droit de reprendre ma fille partout où je pourrai la retrouver. Il est des *Juges de Paix* à Londre, comme partout ailleurs.

Vous me faites, en vérité, trem-

bler, s'écria-t-elle, pour le succès d'une affaire que vous allez gâter, si vous n'allez qu'au gré de votre tête. Quoi ! pouvez-vous imaginer, que la maison d'une femme de condition puisse être attaquée par vos brutaux de Commissaires ? & soit sous la Jurisdiction de vos Magistrats subalternes ? Non, mon frere, détrompez-vous. En arrivant à Londre, commencez par vous faire habiller un peu plus décemment, (car vous n'êtes en vérité pas présentable, si vous n'avez d'autres habits !)

Envoyez de là, présenter vos respects à *Mylady*, & demander la permission d'être vous-même admis chez elle. Si la réponse est favorable, ce qui ne peut certainement manquer, racontez-lui bien votre histoire, faites usage de mon nom (car je crois qu'elle ne vous connoît guères, quoique vous soyez son parent) & je vous garantis, qu'elle cessera de protéger votre fille, qui probablement doit l'avoir prévenuë contre vous.

Telle eſt, Monſieur, la route qu'il faut ſuivre.... mais, des Juges de Paix ! des Commiſſaires ! Eh fi, mon frere ! en uſa-t-on jamais ainſi, avec une femme de condition, dans un Pays civiliſé ?

Peſte ſoit de la civilité ! s'écria *Weſtern :* plaiſant Pays, que celui où les femmes ſont au-deſſus des Loix !..... quoi, vous prétendez que j'aille m'épuiſer en complimens, avec une illuſtre C.... qui enléve une fille à ſon pere ? Non, non, Madame, je ne ſuis pas tout-à-fait auſſi bête que vous le croyez... je connois vos idées : vous voudriez voir les femmes au-deſſus des Loix ; vous voudriez me perſuader que cela doit être ?.... Chiméres ! *Mylord* B... me l'a dit ; & j'ai toujours oui dire, aux *Aſſiſes*, que la Loi étoit pour tout le monde.

M. *Weſtern*, reprit-elle, d'un ton majeſtueux, je commence à croire que votre ignorance augmente chaque jour.... vous devenez un ours parfait.

Pas plus ours que vous, Mada-

me, répondit brusquement le frere..... peste ! vous pouvez nous vanter à loisir votre politesse : mais au diantre si vous en eûtes jamais pour moi.... je ne suis pas un ours, encore un coup ; mais je connois quelqu'un, qui pouroit bien y ressembler : brisons là-dessus. Au reste, je vous prouverai, que je sçai me comporter, quand je le veux, peut-être mieux que d'autres.

Mon cher Monsieur *Western*, répondit la Dame, ne vous refusez rien, parlez, parlez à votre gré : *Je vous méprise de tout mon cœur* * ; vous ne sçauriez par conséquent me fâcher...... Cependant, comme l'honneur & l'intérêt de ma famille me sont également chers, je me détermine à partir pour Londre, & je veux traiter cette affaire moi-même..... Une Cour polie veut un autre Ministre que vous.... Le *Groenland* pourroit vous convenir.

* Madame *Western* dit ces mots en François.

Grace au Ciel ! s'écria le Frere ; je ne vous entens pas.... Ceci eſt apparemment de votre jargon *Hanovrien*. Quoiqu'il en ſoit, je veux bien être auſſi poli que vous, & ne point me fâcher non plus de tout ce que vous m'avez dit. De vrais parens, même en ſe querélant, doivent toujours reſter amis : on reçoit, on rend, tout ſe paſſe ; & quant à moi, j'ai le cœur bon, & je n'y penſe point à mal. Si vous voulez aller à Londre, à la bonne heure ! j'en ſuis peu curieux : je n'y fus jamais, dans ma vie, que quinze jours ; je m'y ennuyai fort, & je ne m'y reconnoîtrois plus. Je n'ai jamais nié que vous ne ſuſſiez plus éclairée que moi sur bien des choſes ; & que je n'aurois pas plus beau jeu à en diſputer avec vous, que vous avec moi, s'il s'agiſſoit d'un fait ou de Chaſſe, ou de Chiens... Oh ! s'écria la Dame, c'eſt de quoi je ne m'aviſerai jamais.... A la bonne heure, reprit *Weſtern* ; & moi, je vous promets de ne plus diſputer ſur le reſte. Alors, (pour ſe ſer-

vir de l'expreſſion de la Dame) après une ligue ſignée entre les parties *contendantes*, la paix ſe rétablit dans la maiſon. Les chevaux étoient ſellés, le Miniſtre arriva, on partit, en promettant à Madame *Weſtern* de ſuivre de point en point ſes conſeils ; & elle alla ſe préparer à les ſuivre le lendemain. Mais, M. *Weſtern*, après s'être conſulté, en route, avec le Miniſtre *Supple*, jugea à propos de ſe diſpenſer de toutes les formalités préliminaires preſcrites par la Dame ; & procéda, à ſon arrivée à Londre, comme on a vû dans le Chapitre précédent.

CHAPITRE VI.

Nouvelles infortunes de JONES.

LEs affaires étoient au point où nous les avons laiſſées, à la fin du dernier livre, lorſque Madame *Honora* étant arrivée chez

Madame *Miller*, avoit appris à *Tom* la terrible nouvelle de l'arrivée de M. *Weſtern* chez *Mylady Bellaſton*, la façon dont il en avoit enlevé ſa fille, & l'inhumanité avec laquelle il avoit donné congé à ſa triſte femme-de-chambre.

Honora étoit dans la chaleur de ſon récit, que *Tom*, accablé du coup, n'avoit pas encore eu la force d'intérompre, lorſque *Partridge*, accourant à toutes jambes, lui annonça que la *grande Dame* étoit ſur l'eſcalier.

Rien n'eſt égal à l'embaras où notre Héros ſe trouva dans ce moment. *Honora* ne ſçavoit abſolument rien des affaires ſubſiſtantes entre *Lady Bellaſton* & lui; & c'étoit peut-être la ſeule perſonne au monde à qui il croyoit avoir plus d'intérêt de les cacher. Dans cette confuſion de contretems multipliés, il prit (ſuivant l'uſage) le plus mauvais parti. Au lieu d'expoſer la femme-de-chambre, (ce qui ne tiroit pas fort à conſéquence) il expoſa la Dame, en

priant *Honora* de ſe cacher au plûtôt derriere le lit, dont il ſe hâta de tirer les rideaux.

Les inquiétudes qu'il avoit euës pendant le jour entier, les démarches qu'il avoit faites pour ſon hôteſſe & ſa famille, les terreurs que Madame *Honora* venoit de lui inſpirer, & le trouble que lui cauſoit l'arrivée imprévuë de *Mylady*, ne permirent point à *Jones* de ſe ſouvenir qu'il devoit paroître malade. Il eſt vrai, que ſon ajuſtement, & ſon viſage, l'euſſent ſans doute démenti.

Il reçut, par conſéquent, *Mylady*, plus conformément aux déſirs qu'elle pouvoit avoir, qu'aux eſpérances qu'elle avoit conçuës de cette viſite: c'eſt-à-dire, avec toute la gayeté extérieure, & l'air de la meilleure ſanté du monde.

Mylady, en entrant dans la chambre, (faute peut-être d'avoir trouvé des ſiéges ſous ſa main) s'étoit aſſiſe ſur le lit. Vous voyez, mon cher *Tom*, lui dit-

elle, que rien ne ſçauroit longtems me retenir loin de vous ! Peut-être aurois-je quelque droit de me plaindre, & de vous accuſer d'avoir laiſſé paſſer tout le jour ſans me voir, & ſans me donner de vos nouvelles : car je vois que votre maladie n'a pas du vous empêcher de ſortir.... Que dis-je ? vous avez l'air & la fraîcheur d'une jolie femme qui reçoit ſes viſites de couches, au bout de deux mois ! Ainſi, j'augure que la journée ne s'eſt point paſſée abſolument dans votre chambre.... Mais, je ne viens point ici pour gronder : je ne veux pas, en prenant le ton d'une épouſe chagrine, juſtifier dans mon ami les froideurs d'un époux.

Vous auriez tort, Madame, lui dit *Tom :* ce n'eſt pas négliger ſes devoirs, que d'attendre des ordres que l'on reſpecte. Si l'un de nous avoit droit de ſe plaindre, ce n'eſt aſſurément pas moi qui ai manqué au rendez-vous d'hier au ſoir ? Ne m'en parlez pas,

M. *Jones !* s'écria-t'elle : Si vous en ſçaviez la raiſon , ah,vous me plaindriez ſans doute. Hélas! vous concevrez peut-être un jour, ce qu'une femme de mon rang,qui veut jouer un rôle un peu paſſable dans le monde, eſt forcée de ſouffrir de l'importunité des ſots ! Je ſuis pourtant charmée que ce que vous avez pû ſouffrir de mon abſence,n'ait pas pris ſur votre ſanté : car, en vérité, mon cher *Tom*, vous pouriez fournir à *Boucher* * le modéle d'un *Adonis* !

Ce compliment, accompagné d'un regard convenable au ſujet, fut entendu par *Jones*, & acheva de le mettre dans la ſituation la plus déſolante. Que répondre devant un tiers ? & ſi l'on balance à répondre, que n'a pas droit de penſer une femme, qui nous parle ſi poliment ?..... notre Héros, également véxé par l'une & l'autre de ces idées, ſe tenoit debout à quelque diſtance ; & ſentant vivement tout le ri-

* Les graces de ſon pinceau, ne ſont pas moins connuës à Londre qu'à Paris.

dicule de ſon perſonnage, ne s'en trouvoit que d'autant plus anéanti.

Cette ſçene, quoique muette, ne pouvoit durer plus long-tems. La Dame, qui avoit déja changé deux ou trois fois de couleur, s'étoit autant de fois levée & aſſiſe; *Tom*, avoit déja déſiré dix fois que le plancher s'écroulât ſous lui, ou que la maiſon lui tombât ſur la tête, lorſqu'un nouvel événement le dégagea d'un pas, d'où toute l'éloquence de *Cicéron*, & la politique de *Machiavel*, n'euſſent pû le tirer avec honneur.

M. *Nightingale*, aux jambes près, complettement yvre, ayant trouvé tout retiré dans la maiſon, à la réſerve de *Partridge*, & croyant monter à ſon ancien appartement, étoit arrivé à celui de M. *Jones*. Il en ouvrit bruſquement la porte, & alloit entrer, ſans cérémonie, lorſque *Tom*, ſautant tout à coup de ſa place, arriva heureuſement aſſez à tems pour l'empêcher de diſtinguer la Dame, qui étoit aſſiſe ſur le lit.

Nightingale, qui effectivement

avoit ci-devant habité cette chambre, y prétendoit absolument entrer, & juroit que personne ne l'empêcheroit de coucher dans son propre lit. *Tom*, à force de représentations & de prieres, parvint pourtant enfin à le calmer; & le remit entre les mains du bon *Partridge*, que les cris de l'yvrogne avoient fait voler au secours de son Maître.

Après s'être défait de son ami, *Tom*, rentrant dans sa chambre, entendit un grand cri, & vit *Lady Bellaston*, qui se sauvant du lit, se jettoit dans un fauteuil à l'autre bout de l'appartement.

Le vrai de l'avanture est, que *Lady Bellaston* effrayée de la dispute des deux hommes, dont elle redoutoit l'issue, avoit crû devoir se retirer dans certain poste qu'elle connoissoit déja, mais, qu'à sa grande confusion, elle avoit trouvé rempli par une autre.

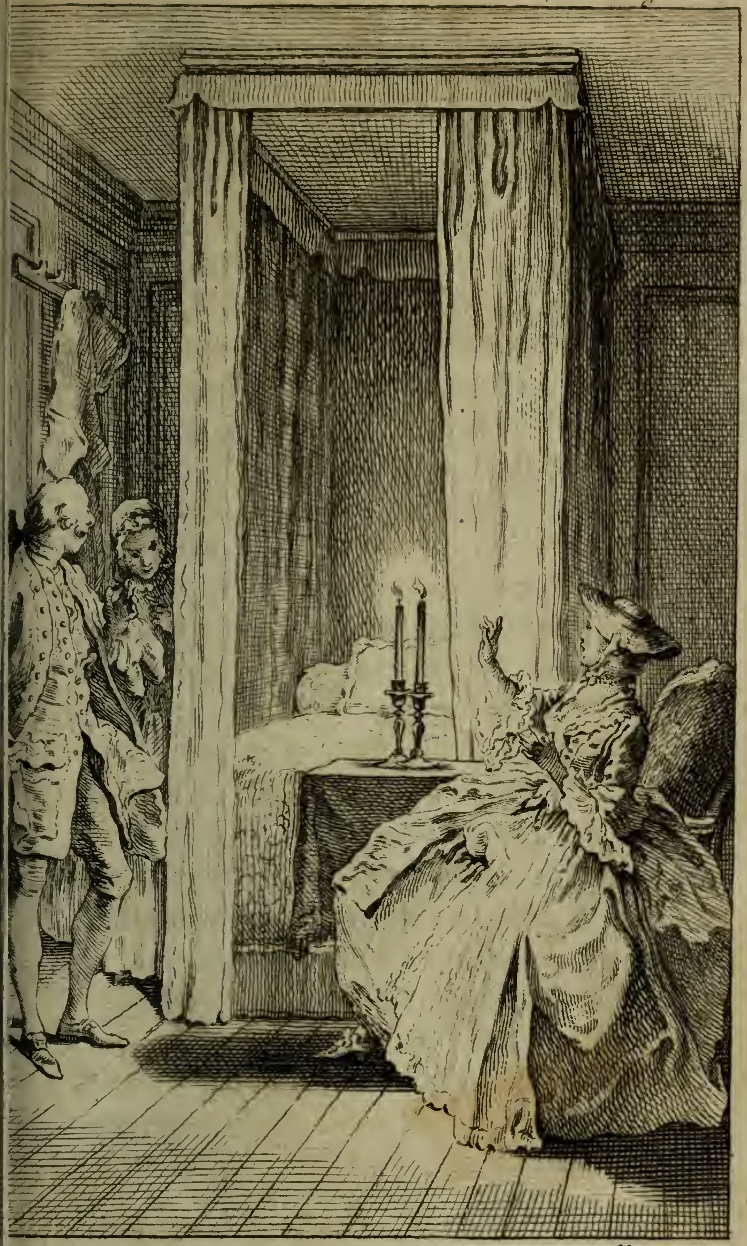
Quels sont ces procédés, Mon-

ſieur ? & que trouvai-je ici ? s'écria-t'elle...... indigne que vous êtes ! .... quelle eſt la malheureureuſe, à qui votre infâmie oſe ici me ſacrifier ?.... Malheureuſe ? s'écria tout à coup *Honora*, en ſortant de deſſous le rideau..... malheureuſe, vous-même.... je ſuis pauvre, il eſt vrai, mais je n'ai point, ainſi que d'autres, à rougir d'être ſupriſe ici.

Jones, au lieu de commencer par ce qu'un homme un peu plus expérimenté n'eût pas manqué de faire, c'eſt-à-dire par calmer Madame *Honora*, perdoit le tems à accuſer ſon étoile, à déplorer ſon malheur, & à faire de ridicules proteſtations d'innocence à *Lady Bellaſton.*

Pendant ce petit intervalle, la Dame qui avoit eu le tems de ſe remettre, & de rappeller ſon ſang froid, talent que jamais femme ne poſſéda peut-être à un plus haut dégré, s'exprima en ces termes... Vous n'avez pas beſoin d'excuſes, Monſieur: je n'avois d'abord pas reconnu Mademoiſelle; je ne ſoupçonne rien entre elle & vous ; & je crois

Tome 3 Page 236



Gravelot inv. *Aveline sculp.*

trop bien la connoître ; pour la croire capable de mal interpréter la visite que je venois vous faire. J'ai toujours eu de l'estime pour elle, & j'espere trouver bientôt l'occasion de le lui prouver davantage.

Ah, Madame! s'écria *Honora*, avec un autre ton que ci-devant, j'ai toujours cherché à mériter l'amitié de Madame ; & j'ai toujours éprouvé que Madame m'aimoit .... Maintenant, que je la reconnois, je me couperois volontiers la langue.... Qui moi! J'aurois mal parlé de Madame !..... Il me conviendroit bien, en vérité, d'oser lever les yeux sur Madame!.. Moi pauvre & misérable Domestique! ... Que dis-je, hélas? J'ai tort encore.... j'ai perdu ma Maîtresse, je suis sur le pavé... J'ai perdu, ma chere Madame, ce que je ne retrouverai jamais peut-être !.....

Honora crut qu'il étoit, à propos ici, de verser un torrent de larmes ; & s'en acquitta tout au mieux.

Ne pleurez pas, mon enfant; lui dit la bonne Dame, on pourroit peut-être vous placer un peu plus avantageufement.... Venez me voir demain matin.

Mylady, ramaffant alors fon éventail, & traverfant fiérement la chambre, fans daigner regarder *Tom*, fortit de fon appartement. Quelle force ont les femmes de qualité ! Pécques bourgeoifes, vous vivriez cent ans, fans atteindre à tant de vertu !

Le déconcerté *Jones*, qui fuivoit la Dame fur l'efcalier, lui offrit affez gauchement plus d'une fois la main, fans qu'elle parût feulement fe douter qu'il fût là; il perdit même jufqu'à fes révérences, en la remettant dans fa chaife.

Il fallut encore, en rentrant chez lui, effuyer de la part d'*Honora* tous les reproches que méritoit fon infidélité. Mais il connoiffoit le moyen, non-feulement de l'appaifer, & de lui faire jurer un

ſecret inviolable ſur ce qu'elle avoit vû , mais encore de tirer d'elle une promeſſe de lui apporter le lendemain , dans la matinée , des nouvelles de ce qu'elle pourroit découvrir , concernant *Sophie* , & la conduite de ſon pere.

CHAPITRE VII.

Court & moins tumultueux.

MAlgré toutes les obligations que Madame *Miller* avoit à *Jones* , elle ne put s'empêcher de lui faire encore quelques légéres remontrances ſur tout le bruit qui s'étoit fait la nuit derniere dans ſon appartement. Il eſt vrai, qu'elle s'exprima de façon , que *Tom* , bien convaincu des bonnes intentions de ſon hôteſſe , n'eut garde de lui en ſçavoir mauvais gré. Il lui promit , au contraire , en s'excuſant le

moins qu'il le put, de ne plus causer désormais aucun trouble dans la maison.

Malgré la petite mercuriale de l'hôtesse, cette matinée fut bien agréable pour M. *Jones*, puisqu'il servit de pere à *Nancy* dans la cérémonie de son mariage, où il la présenta à M. *Nightingale*, en qualité d'épouse.

Sur quoi, nous croyons à propos de rendre compte au Lecteur de la façon dont ce jeune homme étoit échapé à son oncle; & de son apparition indécente, de la nuit derniere, dans la chambre de *Tom*.

Lorsque l'oncle étoit arrivé chez lui, soit pour satisfaire à l'inclination qu'il avoit pour le vin, soit pour dissuader son neveu du mariage projetté, le bonhomme avoit fait apporter quelques bouteilles de *Pontac*; & avoit mené notre Amoureux si beau train, qu'il ne lui faloit bientôt plus qu'un lit, lorsqu'un messager, qui vint fraper à la porte, demanda l'oncle.

Cet

Cet homme lui venoit annoncer, que sa chére fille n'avoit attendu que le premier moment de son absence pour se sauver avec un jeune Ministre du voisinage, qu'elle n'avoit jamais été soupçonnée d'aimer.

Le vieil oncle n'eut pas plûtôt appris cette nouvelle, que perdant de vuë son neveu, il demanda sa chaise, & partit sur le champ pour sa campagne.

Nightingale, qui s'étoit endormi, fut alors réveillé par un domestique qui l'invitoit à se mettre au lit. Mais, ayant appris le départ de son oncle, il fit appeller des porteurs, & revint chez Madame *Miller*, monta comme il put à la chambre de *Jones*, & s'y signala comme nous l'avons dit.

L'obstacle de l'oncle écarté; (quoique *Nightingale* ne sçut pas encore comment) & toute la famille étant prête le lendemain matin, Madame *Miller*, M. *Jones*, M. *Nightingale*, & sa future, monterent dans un fiacre, qui les con-

duisit à l'église, où *Miss Nancy* fut enfin unie à son amant, à la grande satisfaction de sa bonne mere, qui dès cet instant, se regarda comme la plus heureuse des femmes.

M. *Jones*, content des bons offices qu'il avoit rendus à cette petite famille, revint alors à ses propres intérêts.

Mais, de crainte que quelques-uns de nos Lecteurs ne le taxent de songer trop aux affaires d'autrui, tandis que les siennes vont si mal, nous croyons devoir avertir, que *Tom* avoit un intérêt sensible de faire tout ce qui étoit en lui pour conduire cette avanture à une heureuse fin.

Pour tirer ceci bien au clair, nous dirons seulement, que l'ami *Tom*, étoit à peu près l'homme de *Térence*; & pouvoit dire, avec vérité, *Homo sum; nihil humani à me alienum puto*: c'est-à-dire, qu'il n'étoit jamais spectateur indifférent du malheur ou du bonheur de son prochain. Qu'il ne pouvoit, par conséquent, se regarder comme

l'inſtrument de l'élévation d'une famille, du centre de l'abaiſſement au plus haut dégré de gloire où elle avoit quelque droit de prétendre, ſans ſe croire lui-même très-fortuné.

CHAPITRE VIII.

Lettres galantes, de différens genres.

MOnſieur *Jones*, en rentrant chez lui, trouva ſur ſa table les Lettres ſuivantes.

LETTRE PREMIERE.

Il faut que je ſois bien infatuée d'un ingrat ! Quelques juſtes, quelques fortes que ſoient mes réſolutions, je ne puis les tenir un inſtant. Hier au ſoir, j'avois juré de ne vous voir jamais ; ce matin, je déſire que vous ne ſoyez point coupable. Je ſçais pourtant combien la choſe eſt impoſſible : je me ſuis déja dit

tout ce qie vous pouriez inventer vous même... Tout! Que ſçais-je? Peut-être aurez-vous des reſſources que je ne connois point encore! Venez donc, au reçu de ma Lettre. Si vous pouvez imaginer l'ombre même de quelque excuſe, je me ſens preſque diſpoſée à l'adopter. Sacrifiée à... mais non, n'en parlons plus... Venez directement ici... Voilà ma troiſiéme Lettre, j'ai brûlé les deux autres.. & je me ſens tentée de brûler encore celle-ci... Puiſſai-je ne pas perdre la tête!... Venez tout-à-l'heure.

SECONDE LETTRE.

Si l'eſpoir du pardon vous touche encore, venez chez moi dans le moment; ou ne vous flattez pas d'y rentrer jamais.

TROISIÉME LETTRE.

J'apprens que vous n'étiez pas chez vous, pour recevoir mes lettres. Venez, en liſant celle-ci..... Je vous attens; & perſonne que vous n'entrera chez moi. Rien ne pourra, ſans doute, vous retenir plus longtems.

Tom, achevoit de lire ce dernier billet, lorſque M. *Nightingale* entra dans ſa chambre.

Eh bien, mon ami? lui dit-il, quelles nouvelles de *Mylady Bellaſton*, depuis l'avanture de la nuit derniere?

De *Mylady Bellaſton!* répondit *Jones.*

Bon, dit l'autre, ce ſecret n'eſt connu que de toute la maiſon!.... allons, allons, mon cher *Tom*, point tant de réſerve avec vos amis. Quoique je fuſſe peu en état de la bien reconnoître hier au ſoir, je l'avois pourtant vuë au Bal; & la belle *Reine des Fées* ne m'étoit pas tout-à-fait étrangere.

Quoi! ſe peut-il que vous l'ayez réellement reconnuë? lui dit *Jones*, fort étonné.

Oui, d'honneur, lui dit *Nightingale*; je vous ai même donné, depuis peu, vingt attaques ſur ce ſujet; mais, votre extrême délicateſſe ſur ce Chapitre ne m'a jamais permis de vous parler un peu plus clairement. Tant de réſerve

me prouve enfin, mon cher ami, que le caractére de cette Dame vous est un peu moins bien connu, que sa personne..... Doucement! n'allez pas vous fâcher : vous n'êtes pas le premier beau garçon, qu'elle ait mis dans le monde.... daignez m'en croire, ami, sa réputation n'est plus dans le cas d'être calomniée.

Quoique *Jones*, dès l'origine de son intrigue avec cette Dame, n'eût pas eu de raisons suffisantes pour la regarder comme un modéle de vertu, cependant les lumieres qu'il avoit nouvellement acquises sur les mœurs de la Ville, n'avoient pas encore été poussées assez loin pour le mettre au fait de certains caractéres célébres dans leur genre : c'est-à-dire, de ces femmes, qui sous un léger vernis de vertu, ont des bontés pour tous les hommes qui leur plaisent ; & qui, quoique peu fréquentées en public par un petit nombre de rigoristes, reçoivent pourtant tout l'Univers chez

elles, & ſont reçuës dans toutes les maiſons ; de ces femmes, en un mot, connuës partout pour être ce que perſonne ne s'aviſe guères de les appeller.

Mais, dès qu'il s'apperçut que *Nightingale* étoit au fait de ſon intrigue, & qu'il ſentit que ſes ménagemens avoient été pouſſés un peu plus loin qu'il n'étoit ici néceſſaire, il laiſſa la carriere libre à la langue de ſon ami, ſur ce qu'il pouvoit lui apprendre des déportemens de la Dame.

Nightingale, quoique naturellement un peu efféminé, aimoit cependant fort à parler.

Dès qu'il vit qu'on vouloit bien l'entendre, il entra dans un détail immenſe des *faits & geſtes* de *Lady Bellaſton* : détail, que le ſeul reſpect dû par tout Ecrivain poli aux femmes d'un certain rang, nous empêcheroit de répeter, ne fût-ce que pour éviter les applications malignes des futurs Commentateurs d'un Ouvrage bien plus fait

pour inſtruire, que pour ſcandaliſer notre prochain.

M. *Jones*, après avoir entendu jusqu'au bout *Nightingale*, ne répondit que par un grand ſoupir.

Quoi! lui dit l'autre, ſeriez-vous malheureuſement amoureux de cette femme? en ce cas, que ne parliez-vous? peut-être aurois-je pu me taire....

Hélas! s'écria *Tom*, je me trouve malheureuſement ſi engagé avec elle, que je ne vois point jour à m'en tirer. J'en ſerois amoureux, dites-vous? Non, mon ami : le ſeul poids de mes obligations m'accable. Mais puiſque vous la connoiſſez ſi bien, je ſerai ſincére avec vous.... ſans elle, ſans ſon ſecours, vous m'euſſiez vû dans la miſére! comment puis-je l'abandonner? de quel front devenir ingrat? Je le dois cependant, ſi je ne veux riſquer de trahir indignement une autre femme à qui je dois mille fois plus qu'à *Lady Bellaſton*; une femme, mon cher ami, pour qui j'ai des ſentimens dont peu de cœurs

ſont en état de concevoir l'idée !.... l'embaras où je ſuis, n'offre à mes yeux que l'abîme du déſeſpoir.

Et cette autre Maîtreſſe, lui dit *Nightingale*, eſt-elle digne par ſes mœurs, des vœux d'un galant homme ?

Digne, me dites-vous ? s'écria *Jones* : le ſouffle de l'envie, de la malice même, n'oſa jamais effleurer ſa vertu. L'air le plus pur, le fut toujours moins que ſon cœur : ſon corps, ſon ame, tout en un mot ce qui la compoſe, eſt fait pour plaire, & pour charmer !.... de tout ce qu'on admire en elle, ſa beauté, cependant (oſerai-je vous l'avouer ?) eſt ce qui me touche le moins, ſurtout quand je ne la vois pas.

Eh, pouvez-vous, mon cher ami, s'écria *Nigtingale*, pouvez-vous, dis-je, avec une ſi belle paſſion dans le cœur, balancer un inſtant entre cette adorable perſonne, & une vieille.... Arrêtez! lui dit *Tom*, gardez-vous de l'outrager davantage : vous me rendriez trop ingrat.

Quoi ! reprit l'autre, en éclatant de rire, encore de la délicatesse ? A la bonne heure, si vous étiez le seul qu'elle eût comblé de tant de graces. Mais.... vous êtes un peu trop admirable ! *Nightingale* procéda si loin sur ce texte, il raconta tant d'anecdotes de la Dame, il en affirma si positivement la vérité, qu'il parvint enfin à éteindre dans le cœur de son ami jusqu'à la derniere étincelle des sentimens qui pouvoit y rester pour elle. *Tom*, ne tarda pas même à envisager tous les bienfaits qu'il en avoit reçus, plûtôt comme des gages que comme des présens : idée consolante d'un côté, mais humiliante de l'autre, puisqu'en avilissant la Dame à ses propres yeux, il se trouvoit d'autant plus avili lui-même. N'importe : il se croyoit du moins quitte envers elle ; & son cœur, pleinement soulagé du poids de la reconnoissance, ne s'en enflamma qu'avec plus d'ardeur pour sa chere *Sophie*. Sa vertu, sa pureté, son amour pour lui, ce qu'elle

avoit souffert, tout ce qu'elle souffroit encore pour un ingrat, ranimoit à la fois & la tendresse & les regrets de son amant. *Lady Bellaston* fut sur le champ sacrifiée, sans songer même qu'on étoit dans le cas de ne pouvoir vivre sans elle ; il ne fut plus question que d'un prétexte, à peu près spécieux, pour terminer, & sans retour, une avanture dont le souvenir n'inspiroit déjà plus que la honte & le dégoût. Au premier mot qu'en lâcha *Tom* : je le tiens, mon ami ! s'écria *Nightingale ;* & ce moyen est infaillible. Proposez-lui de l'épouser.... De l'épouser ! répondit l'autre, de l'air d'un homme tombant des nuës. Oui, oui, de l'épouser, répliqua *Nightingale :* mille contre un, ma tête à couper, qu'elle rompt dans l'instant ? Un jeune homme de ma connoissance, votre prédécesseur, qui l'avoit proposé de bonne foi, fut remercié, & congédié le jour même.

Je n'oserois risquer l'épreuve, repartit *Jones :* la proposition la choqueroit peut-être moins ; &

ſi elle s'aviſoit de me prendre au mot, que deviendrois-je ?

N'en craignez rien, répondit *Nightingale*. En tout cas, je vois une reſſource ſûre pour vous tirer d'affaire.... Quelle eſt-elle ? répliqua *Tom*, avec empreſſement.

La voici.... Le jeune homme, dont je vous parlois à l'inſtant (mon intime ami) eſt ſi piqué contre elle, pour quelques mauvais tours qu'elle lui a joués depuis, que je l'engagerois aiſément à vous livrer les lettres qu'il en a reçues ; ainſi, pour peu qu'elle ſoit femme à accepter une propoſition dont je ſuis bien ſûr qu'elle ſera révoltée pour plus d'une raiſon, vous pouvez très-décemment rompre avec elle. Après avoir héſité quelque tems, *Tom*, affermi par les nouvelles aſſurances de *Nightingale*, conſentit à tout ce qu'il voulut. Mais, ne ſe ſentant pas aſſez d'impudence pour faire à la Dame une pareille propoſition en face, il prit le parti d'écrire la lettre ſuivante, que ſon ami dicta.

MADAME,

Je suis très affligé de ce qu'une affaire importante qui m'a fort occupé, m'ait empêché de recevoir vos ordres au moment qu'ils sont arrivés chez moi; & l'obstacle qui s'oppose au désir que j'ai de m'aller excuser auprès de vous, ajoute encore à mon infortune. O Lady Bellaston! *Quelles terreurs n'ai-je pas ressenties! Puis-je souffrir, que votre réputation soit encore exposée à de pareils dangers? Il n'est qu'un seul moyen de la sauver: mais je tremble de vous le dire. Permettez seulement, puisque votre honneur m'est aussi cher que le mien même, que j'aye la noble ambition de mettre à vos pieds ma liberté, mon destin, & ma vie; & croyez moi sincére, lorsque mon cœur vous jure qu'il ne peut être absolument heureux, si le vôtre ne m'accorde un droit assez légitime pour me dire à jamais, avec le plus profond respect,*

MADAME,

Votre très-obligé, très-obéissant, & très-humble Serviteur,

TOM JONES.

Il n'y avoit pas une heure que cette lettre étoit partie, lorſqu'il reçut cette réponſe.

Je ne ſçais, Monſieur, en liſant cette lettre, ſi vous n'imaginez pas avoir acquis déjà ce droit légitime dont vous parlez ſi gravement. A votre ſtyle, froid & formaliſte, on nous prendroit, en vérité, pour mariés depuis dix ans! Mais pouvez-vous me croire aſſez extravagante? ou, vous êtes-vous crû capable de me tourner la tête, au point de m'engager à vous rendre maître de ma fortune, pour la faire ſans doute ſervir à vos plaiſirs? Telles ſont donc les preuves de cet amour que j'attendois de vous! Telle eſt donc cette reconnoiſſance, que.... mais je dédaigne de vous faire rougir; & je ſuis dans l'admiration de votre profond reſpect.

P. S. *Je n'ai pas le loiſir de revoir ma lettre.... Peut-être en ai-je dit plus que je ne voulois.... Venez ce ſoir à huit heures.*

M. *Jones*, par l'avis de ſon Conſeiller-privé, fit dans l'inſtant cette autre lettre.

MADAME,

Je ne ſçaurois vous exprimer combien je ſuis ſenſible aux cruelles idées que vous avez de moi. Se peut-il que Mylady Bellaſton *ait eu des bontés pour un homme capable d'un auſſi noir projet? ou peut-elle traiter le lien le plus ſacré de l'amour, avec tant de mépris? Si l'amour m'a rendu aſſez aveugle pour expoſer une fois la réputation de l'objet que j'aime, pouvez-vous croire, Madame, que ma tendreſſe puiſſe ſe hazarder encore à rendre notre commerce public, par une continuation d'imprudence qui pourroit enfin vous devenir fatale? Si vous êtes injuſte à mon égard juſqu'à ce point, je ne dois aſpirer qu'après l'inſtant où la fortune me permettra de reſtituer tous les bienfaits que j'ai reçus de vous. Quant à ceux d'un autre genre, mes ſentimens peuvent vous aſſurer d'une reconnoiſſance éternelle.*

Cette lettre fut terminée exactement comme la premiere; & *Tom*

n'eut pas longtems à languir après la réponse, que voici.

Je vois que vous êtes un faquin ; & je vous méprise de toute mon ame. Si vous vous avisez de revenir chez moi, je n'y suis plus pour vous.

M. *Jones*, quoique très-satisfait d'être affranchi d'un esclavage, dont quiconque l'a éprouvé a sans doute senti tout le poids, n'étoit pourtant pas tout-à-fait tranquile. Ce projet étoit un peu trop concerté pour un homme qui abhorroit jusqu'à l'apparence de l'artifice ; nous avons même lieu de croire, qu'il n'eût pû se résoudre à l'employer, sans l'embarras des circonstances, qui le forçoient de manquer à l'une ou à l'autre de ses Maîtresses ; & le Lecteur conviendra, du moins, que tout déterminoit ici notre Héros en faveur de *Sophie*.

Nightingale, triomphant du succès de son stratagême, en recevoit mille louanges, & autant de remercimens de son ami, lorsque Mada-

me *Miller* leur fit dire que le dîner étoit servi. La bonne femme avoit épuisé tous ses talens pour célébrer dignement la nôce de sa fille ; & cet heureux événement la rendoit si gaye, & si reconnoissante envers M. *Jones*, que sa fille & son gendre paroissoient être les moindres objets de ses attentions.

Le dîner finissoit, lorsque Madame *Miller* reçut une lettre. Mais nous en avons eu suffisamment dans ce Chapitre : gardons le contenu de celle-ci, pour le suivant.

CHAPITRE IX.

Faits, & Observations.

La lettre, dont nous venons de parler, étoit de M. *Alworthy*, qui mandoit à Madame *Miller*, que comptant arriver à Londre au premier jour, il la prioit de lui préparer son premier apparte-

ment, & le ſecond pour ſon neveu.

Cette nouvelle, diminua un peu la joye de notre Hôteſſe. Il lui paroiſſoit dur, ſurtout dans les premiers jours d'un mariage auſſi déſintéreſſé de la part de M. *Nightingale*, de l'envoyer coucher hors de chez elle. Cependant, comment faire! après tout ce qu'elle devoit à M. *Alworthy*, pouvoit-elle lui refuſer un logement qu'il avoit droit de regarder comme le ſien propre?

Ce digne gentilhomme, au contraire de bien d'autres, avoit pour coutume, quand il rendoit ſervice à quelqu'un, de chercher toujours un prétexte qui diminuât le prix de ſes bienfaits. Il ne donnoit pas, il prêtoit, il payoit aux malheureux; ſes expreſſions enfin diminuoient la valeur ou le prix de ce que ſes mains répandoient; & le plus cher de tous ſes ſoins, étoit de ſoulager un indigent de la honte, ou du poids de la reconnoiſſance.

Lorſqu'il avoit conſtitué une rente de 50 livres ſterlin, au profit de Madame *Miller*, il avoit eu ſoin de lui dire, que c'étoit à condition (en l'avertiſſant ſix mois d'avance) d'avoir toujours le premier Appartement chez elle, lorſqu'il viendroit en ville. Mais, ſon voyage, cette fois-ci, ſe trouvoit ſi précipité, que n'ayant pas eu le tems de prévenir Madame *Miller*, il avoit eu ſoin d'ajouter au bas de ſa lettre, qu'il ne comptoit ſur ces appartemens, *qu'au cas qu'ils ne fuſſent point occupés.*

Mais, ſi M. *Alworthy* étoit auſſi délicat que généreux, Madame *Miller* étoit auſſi déſintéreſſée que reconnoiſſante. La compagnie vit bientôt ſon chagrin; on la força d'en dire la raiſon.

Eh, Madame, lui dit *Tom*, dès qu'elle l'eut déclarée, de quoi vous inquiettez-vous! Mon appartement, au premier ſigne, n'eſt-il pas à votre ſervice? Et, pouvez-vous douter que mon ami *Nightingale*, & votre fille, ne ſoient pas dans les mêmes diſpoſitions? Son nouveau

logement eſt encore à lui ; nous irons l'habiter tous trois.

Cette propoſition, qui ne pouvoit manquer d'être acceptée, rétablit le calme dans l'eſprit de Madame *Miller*, ajouta encore à ſa gratitude envers M. *Jones* ; & le déménagement fut fixé au lendemain matin. Le reſte du jour ſe paſſa dans la joie, ſi l'on en excepte les inquiétudes ſecrettes de l'ami *Tom*, à qui l'arrivée de M. *Bliſil*, avec ſon oncle, étoit de très-mauvais augure. Ajoutons à ceci, que Mlle *Honora*, qui avoit promis la veille de lui apporter des nouvelles de ce qu'elle auroit pu découvrir, lui avoit manqué de parole.

Il eſt pourtant vrai, que dans la ſituation où il ſçavoit ſa Maîtreſſe, il n'avoit preſque aucun eſpoir de recevoir de ſes nouvelles : mais l'impatience de revoir *Honora* n'étoit pas moins vive que s'il en eût eſperé une lettre, & un rendez-vous de la part de *Sophie*. Tel eſt l'amour ! ſouvent, à travers les horreurs du déſeſpoir même,

rien ne lui paroît impoſſible : Ainſi que le Céſar d'*Addiſſon, les Alpes & les Pyrennées ſemblent s'applanir ſous ſes pas !*

Laſſé d'attendre & d'eſpérer ; *Tom*, incapable de cacher plus longtems ſa peine, étoit remonté dans ſon appartement, lorſqu'on lui remit enfin une longue lettre, dont nous ne tranſcrirons que la ſubſtance.

MONSIEUR,

J'aurois certainement rempli ma promeſſe, ſi Mylady *ne m'en avoit pas empêché : mais vous ſçavez, que chacun doit ſonger à ſes petits intérêts ; & les miens ſont d'obéir à ma nouvelle maîtreſſe, dont j'ai tout lieu d'être contente. Je vous reſpecte trop, & vous crois trop galant homme, pour croire que vous le trouviez mauvais, ni pour chercher à faire tort à une pauvre fille, qui n'oſoit ſe flatter, avant-hier, d'être ſi avantageuſement placée. Daignez donc, je vous en ſupplie, Monſieur, gar-*

der le ſecret ſur tout ce que j'ai pû vous dire. Je fais les vœux les plus ardens pour votre proſpérité, & je ne doute pas que vous ne réuſſiſſiez enfin avec Madame Sophie. *Mais, quant à moi, il ne m'eſt plus poſſible de vous rendre aucuns ſervices, étant ſous les ordres d'une autre perſonne, & point du tout maîtreſſe de ſuivre mon inclination. Je vous ſupplie, encore un coup, de ne rien dire du paſſé, & de me croire,*

MONSIEUR,

Juſqu'à la mort,
Votre très-humble Servante,
HONORA BLACKMORE.

Tom, quoique d'abord fâché de cette lettre, fut pourtant l'inſtant après bien-aiſe que *Lady Bellaſton* eût retiré chez elle le ſeul témoin d'un commerce qu'il avoit tant d'intérêt de cacher à *Sophie*.

Il n'en craignoit pourtant pas moins le reſſentiment de cette Dame ; mais, plus encore pour ſon

amante, que pour lui-même. Tandis qu'il s'occupoit de ces terreurs, qu'il ne croyoit que trop fondées, la fortune qui jusqu'alors s'étoit plû à traverser ses amours avec la seule personne qu'il eût jamais véritablement aimée, lui tendoit un nouveau piége, qui probablement devoit mettre fin à ses prétentions sur *Sophie.*

CHAPITRE X.

Désintéressement de JONES.

MAdame *Miller* avoit pour amie, une femme nommée *Mistris Hunt*, qui avoit souvent vû M. *Jones* dans la maison. Elle avoit environ trente ans, car elle en avouoit vingt-six; & quoiqu'un peu replette, sa taille & son visage avoient encore dequoi plaire. Veuve d'un vieux Marchand, qui l'avoit épousée fort jeune, & avec qui elle avoit fort bien vêcu pen-

étant douze à treize ans ; sa vertu s'étoit enfin vuë récompensée par la mort du bon-homme, & par une fortune assez considérable, dont il l'avoit laissée maîtresse. La premiere année de son veuvage, qu'elle avoit passée très-décemment, étoit sur le point d'expirer, lorsque son tempérament & sa religion l'ayant avertie qu'il lui falloit un nouvel époux suivant son cœur, elle écrivit tout franchement ce billet à M. *Jones*.

MONSIEUR,

« *Mes yeux vous ont déja dit, sans doute, que vous ne m'étiez pas indifférent : mais ni mon cœur ni ma main ne vous l'eussent jamais avoué, si les Dames chez qui vous demeurez ne m'eussent pas dit cent fois que la bonté de votre caractére surpassoit encore les charmes de votre figure. J'ai sçû d'elles également, avec bien du plaisir, que ma personne, ainsi que ma façon de penser, n'avoient rien de désagréable à vos yeux. Ma fortune suffit pour rendre heureuses deux personnes ;*

personnes, mais je ne puis l'être sans vous. Je sens ce que dira le monde; mais si je n'avois pas plus d'amour, que de crainte de sa censure, je ne me croirois pas digne d'être aimée. Il n'est qu'un seul obstacle qui m'arrête: je sçais que vous êtes en commerce avec une femme d'un haut rang. Si vous croyez mes offres dignes d'obtenir ce sacrifice, je suis à vous: au cas contraire, oubliez ma foiblesse; & que ceci reste pour jamais secret entre nous.

ARABELLA HUNT.

Cette lecture troubla violemment notre amoureux. Sa fortune étoit au plus bas; la source qui fournissoit à tous ses besoins, étoit tarie. De tous les bienfaits qu'il avoit reçûs de *Lady Bellaston*, il lui restoit à peine cinq *Guinées*; & le matin même, un créancier étoit venu l'importuner pour deux fois plus. Sa maîtresse chérie étoit rentrée au pouvoir de son pere, & il n'avoit plus d'espoir de l'en revoir de long-tems affranchie. De se résoudre à vou-

loir vivre aux dépens du peu de fortune qu'elle pouvoit avoir, indépendante de M. *Western*, c'est ce dont la délicatesse de l'amour & des sentimens de *Tom* ne pouvoit soutenir la pensée. l'Établissement que lui offroit Madame *Hunt* étoit très convenable, & il n'avoit rien à reprocher à sa personne : après *Sophie*, cette femme étoit même une de celles qui lui plaisoit le plus. Toutes ces réfléxions se réunissant à la fois, étoient bien capables d'ébranler & de troubler une ame encor plus ferme... Mais, l'idée d'abandonner *Sophie*, & d'épouser une autre qu'elle, venoit au même instant renverser toutes ces idées ! Cependant, que pouvoit-il raisonnablement espérer ? Pouvoit-elle jamais être à lui ? N'étoit-ce pas manquer à tout ce qu'il croyoit lui devoir, que de l'entretenir dans une passion, dont l'issuë ne pouvoit être que funeste ? n'étoit-il pas plus généreux, d'être plus son ami que son Amant ? ... Cet éclair d'héroïsme l'avoit ébloui au point, qu'il etoit

prêt à devenir infidéle ; par excès d'amour & de probité. Mais ce que cette pensée avoit de trop sublime ne pouvoit tenir longtems contre la voix de la Nature, qui crioit dans son cœur, qu'un sentiment si désintéressé ne pouvoit jamais éclater qu'en trahissant l'amour.

Cette derniere réfléxion l'emporta : il prit la plume, & répondit à Madame *Hunt*, à peu prês dans ces termes.

MADAME,

Si pour vous mériter, il ne faloit qu'un sacrifice tel que celui que vous exigez de moi, pourrois-je balancer un instant ? Non, Madame, je suis même assez sincére pour vous avoüer que mon cœur est dès à présent libre de tout engagement de cette espèce. Mais, je serois peu digne de l'idée que vous avez conçue de mon caractère, si je vous cachois qu'un autre objet aussi aimable que vertueux occupe, & sans doute occupera toujours ce même cœur. Dieu me garde

d'être assez peu reconnoissant de vos bontés, pour vous offrir la main d'un homme qui ne seroit pas tout à vous. Je préférerois la misére la plus extrême aux remords dont je me verrois déchiré. Non, Madame, dût mon Amante être forcée d'épouser un autre que moi, j'attendrois pour vous offrir mon cœur que la derniere impression de mon premier amour en fût pour jamais effacée. Comptez sur un profond secret, ainsi que sur les sentimens respectueux de

Votre très-obligé, très-reconnoissant, & très-humble Serviteur, T. Jones.

Dès que *Tom* eut écrit & envoyé cette lettre, il courut à son *Secretaire*, en tira le manchon de *Sophie*, & le baisa cent fois avec encore plus de plaisir que n'en ressent un *Irlandois*, qui enléve une jeune héritiére de 50 mille livres sterlin.

CHAPITRE XI.

Découverte faite par PARTRIDGE.

TAndis que *Tom* s'applaudiſſoit de ſon courage, *Partridge* (ſuivant ſa coûtume ordinaire, quand il apportoit de bonnes nouvelles) entra tout danſant dans la chambre.

Son Maître l'avoit envoyé dès le matin en ville, pour tâcher, ſoit par les gens de *Lady Bellaſton*, ſoit par d'autres, de découvrir en quel endroit logeoit *Sophie*...... j'ai déniché l'oiſeau, crioit *Partridge* ! nous ſçavons enfin à quoi nous en tenir ! J'ai rencontré *George*, Monſieur, j'ai reconnu le Garde-chaſſe dans la ruë : il eſt venu à Londre, avec les gens de M. *Weſtern*. Malgré le nombre d'années, depuis que je l'ai perdu de vuë, je l'euſſe démêlé parmi cent mille

autres Chrétiens : ſa barbe noire, ſa taille, ſa marche, tout enfin me l'eût fait rconnoître. Sa mémoire eſt bien moins fidelle ; il lui a fallu bien du tems, pour ſe rappeller mon viſage.... Eh bien, interrompit *Jones ?* quelles ſont donc tes nouvelles ? & qu'as-tu à m'apprendre de ma *Sophie ?*....

Vous le ſçaurez bientôt ; Monſieur, répondit *Partridge :* je ſuis venu, je ſuis accouru de toutes mes forces ..... & vous êtes ſi impatient !.... Je vous diſois donc, que *George* avoit peine à me reconnoître ..... que le Ciel te confonde ! s'écria *Jones*, parle-moi donc de *Sophie ?*...

Oh ! Monſieur, par rapport à Madame *Sophie*, je n'ai rien à vous en dire, que le peu que j'en ſçais.

J'allois même vous en inſtruire ; & vous le ſçauriez certainement déjà, ſi vous ne m'aviez pas interrompu. Mais ſi vous vous fâ-

chez, vous allez me troubler au point que je ne répons plus de ma mémoire... fort bien ! dit *Jones:* mais achéve donc : eh bien ? le Garde-de-chaſſe, diſois-tu ? eh bien, Monſieur, comme je vous le diſois tout-à-l'heure, il fut très-long-tems à ſe rappeller mes traits : on a tous les ans douze mois, *non ſum qualis eram ;* j'ai eu bien de la peine, j'ai eſſuyé bien des chagrins, & rien ne change plus un homme. Quoiqu'il en ſoit, il m'a pourtant enfin reconnu : car nous ſommes de même age, & nous avons jadis été à l'Ecole enſemble ; *George* étoit même un grand lourdaut, mais peu importe, chacun dans ce monde fait ſon rôle comme il peut ; mais, dans mille ans d'ici, tout cela reviendra au même, & certainement ..... mais, Monſieur, où en étois-je ? ah ! doucement, je me le rappelle ..... nous ne nous ſommes donc pas plûtôt reconnus, qu'après nous être

bien embraffés de tout notre cœur, nous nous fommes tous deux trouvés d'avis d'aller boire un pot de bierre. Ah ! Monfieur, quelle bierre ! C'étoit en vérité la meilleure de tout Londre...... patience, Monfieur ! m'y voilà : car, à peine vous ai-je nommé, à peine lui ai-je dit que nous étions venus ici enfemble, qu'il a demandé un autre pot de bierre, en jurant qu'il vouloit boire à votre fanté : auffi l'a-t-il buë de fi bon cœur, que j'étois enchanté, ravi, tranfporté des fentimens de fa reconnoiffance, & de fon amitié pour vous ! auffi, ai-je prétendu payer mon pot à mon tour, & nous l'avons bû comme l'autre ; après quoi, je me fuis dépêché d'accourir à la maifon, pour vous dire ces bonnes nouvelles.

Quelles nouvelles ? s'écria le defefpéré *Tom*, tu ne m'as pas encore dit un feul mot de *Sophie?*... miféricorde ! je l'avois prefque oublié, Monfieur. Oh ! nous

avons beaucoup parlé d'elle ; & *George* m'a tout dit. Il m'a même appris,que M. *Blifil* arrive ici pour l'épouser. Il fera fort bien de se presser, ai-je répondu sur le champ, sans quoi je connois quelqu'un qui lui damera le pion. N'est-ce pas une pitié, mon cher *George*, ai-je dit au Garde-chasse, que ce quelqu'un ne puisse pas l'avoir ? car il n'est pas de femme dans le monde qu'il chérisse autant qu'elle, & ce n'est pourtant pas pour son argent ! car, je sçais certaine Dame, d'une bien autre qualité, & bien plus riche que *Sophie*, qui est si amoureuse de ce quelqu'un, qu'elle le suit partout comme son ombre.

Ici *Tom* s'emporta contre *Partrigde*, pour avoir, disoit-il, trahi son secret.

Ah ! Monsieur, s'écria le pauvre homme, je n'ai nommé personne. D'ailleurs, je puis vous assurer que *George* est votre plus fidéle ami, & voudroit voir M. *Blifil* au Diable.

Que dis-je ? il voudroit, dit-il, trouver au péril de ſa vie, l'occaſion de vous ſervir ; & je vous ſuis caution, qu'il le feroit de tout ſon cœur...... Moi, vous trahir ! non, non, Monſieur ; après moi, vous n'avez pas de plus fidéle ami que *George*, ni perſonne plus prêt à tout hazarder pour vous.

Et tu dis donc, répondit *Jones*, un peu moins courroucé, que cet homme qui m'aime tant, demeure en même maiſon que *Sophie* ?

Oui, Monſieur, dans la même, dans la même maiſon ! il eſt au nombre des domeſtiques, & très-bien habillé, ma foi.

En ce cas, reprit *Tom*, crois-tu qu'il veuille m'obliger aſſez, pour remettre une Lettre à *Sophie* ?

Voilà le nœud, s'écria *Partridge* : que je ſuis bête de n'y avoir pas plutôt penſé !.... mais, cela vaut fait, Monſieur ; & à notre premiere rencontre, je vous en répons corps pour corps.

En ce cas, lui dit ſon maître, laiſ-

se-moi maintenant; je vais écrire un billet, que tu lui remettras demain matin : car je suppose, que tu sçais où le retrouver ?

Oh, qu'oui, je le retrouverai, laissez-moi faire : point d'inquiétude là-dessus ; la bierre est trop bonne dans cet endroit, pour qu'il n'y retourne pas souvent.

Ainsi, tu ne sçais donc pas en quelle ruë loge *Sophie* ? s'écria *Jones*.

Ah, que si, je le sçais, lui dit *Partridge*.... Quel est le nom de cette ruë ? Le nom Monsieur ? attendez .... ce n'est pas loin d'ici..... je ne le sçais pas bien au juste, car il ne me l'a pas dit.... & je ne l'ai pas demandé, de crainte qu'il ne soupçonnât quelque chose.... mais, encore un coup, laissez-moi faire : Je suis trop malin pour qu'il m'échappe, comptez là-dessus.

Oh, tu es en effet étrangement malin ! répliqua *Tom*..... allons ; pourvû que tu le sois assez pour le rencontrer demain à la taverne,

& qu'il ſoit aſſez mon ami pour remettre ma Lettre je ſuis trop ſatisfait.

Tom, après avoir congédié le ſubtil *Partridge*, ſe mit à écrire ſa lettre. Nous le laiſſerons dans cette occupation, pour finir ce Volume.

Fin du Tome troiſiéme.



TABLE DES CHAPITRES

Du troisiéme Volume.

LIVRE TREIZIÉME.

Contenant l'espace de trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

EXtrait d'invocation, pag. 1

CHAPITRE II.

Jones *à Londre*, 6

CHAPITRE III.

Projet de Madame Fitz-Patrick. *Sa visite à* Lady Bellaston. 12

CHAPITRE IV.

Visites, 18

CHAPITRE V.

Avanture de Jones, *dans son nouvel appartement*, 24

CHAPITRE VI.

Evénemens du déjeuné. Observations sur l'éducation des Filles, 38

CHAPITRE VII.

Jones *au Bal*, 50

CHAPITRE VIII.

Sçene douloureuse, 64

CHAPITRE IX.

Bien différent du précédent, 78

CHAPITRE X.

Qui, quoique court, peut être attendrissant, 81

CHAPITRE XI.

Surprise pour le Lecteur, 87

CHAPITRE XII.

Conclusion du treizième Livre, 104

LIVRE QUATORZIÉME

Contenant deux jours.

CHAPITRE PREMIER.

LEttres, & autres Matiéres galantes, 109

CHAPITRE II.

Matieres diverſes, 124

CHAPITRE III.

Qui plaira, à ce qu'on eſpere, aux jeunes gens de l'un & l'autre ſéxe, 133

CHAPITRE IV.

Hiſtoire abrégée de Madame Miller, 140

CHAPITRE V.

Scène intéreſſante, 146

CHAPITRE VI.

Entrevuë de Messieurs Jones & Nightingale, 154

CHAPITRE VII.

Entrevuë de M. Jones, *& du pere de M.* Nightingale. *Arrivée d'un nouveau Personnage*, 166

CHAPITRE VIII.

Evénemens surprenans, 174

CHAPITRE IX.

Conclusion de ce Livre, 179

LIVRE QUINZIÉME.

Dans lequel le progrès de l'Histoire, n'est que d'environ deux jours.

CHAPITRE PREMIER.

NOir complot contre Sophie, 181

CHAPITRE II.

Suites du complot contre Sophie ; 188

CHAPITRE III.

Que la langue d'une femme est quelquefois dangereuse ! 198

CHAPITRE IV.

Fait pour intéresser & pour surprendre, 203

CHAPITRE V.

Par quel moyen M. Western *étoit parvenu à découvrir l'azile de* Sophie, 219

CHAPITRE VI.

Nouvelles infortunes de Jones, 229

CHAPITRE VII.

Court & moins tumultueux, 236

CHAPITRE VIII.

Lettres galantes de différens genres ; 243

CHAPITRE IX.

Faits, & Observations, 257

CHAPITRE X.

Désintéressement de Jones, 263

CHAPITRE XI.

Découverte faite par Partridge, 269

Fin de la Table du Tome III.





